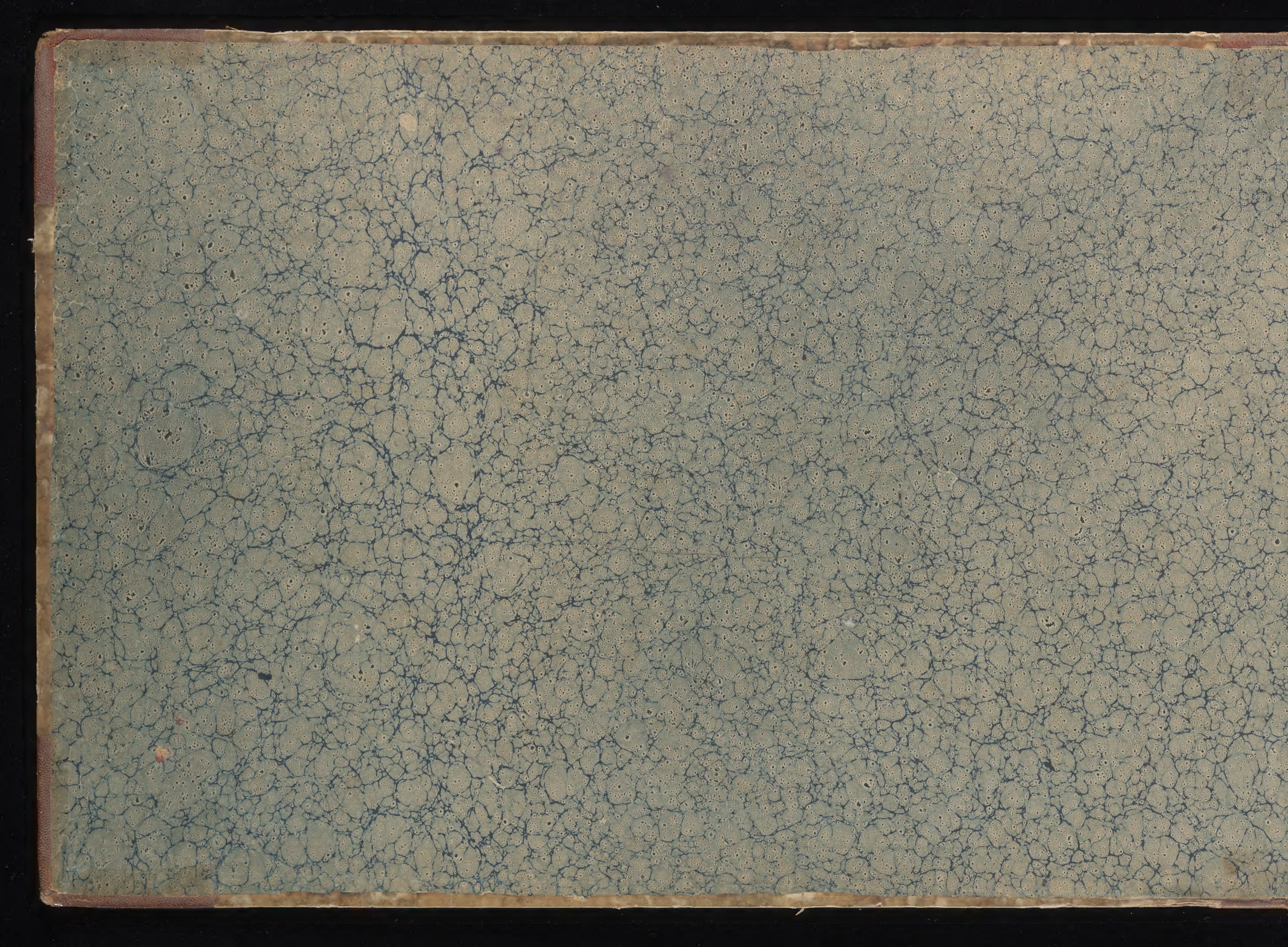
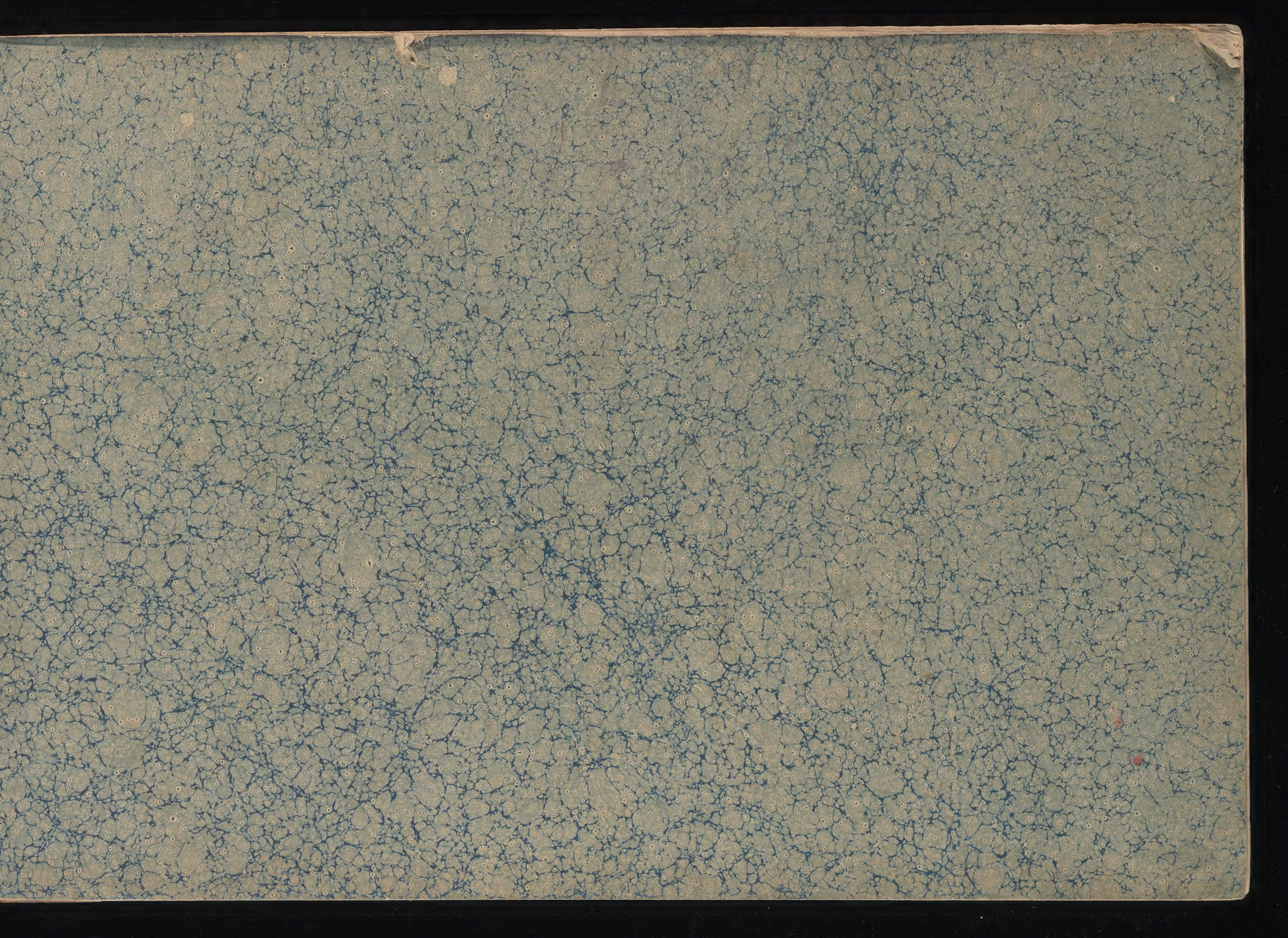






1864
1865
(Exposition universelle) 1867
1868



N° 1. — SAMEDI 29 AVRIL 1865

UNE LIVRAISON CHAQUE SAMEDI

LES COMMUNICATIONS DOIVENT ÊTRE ADRESSÉES
A G. BOURDIN, 3, RUE ROSSINI.

L'AUTOGRAPHE AU SALON

ET

DANS LES ATELIERS

(2e ANNÉE)

100 PAGES DE CROQUIS ORIGINAUX

Texte par PIGALLE

LA LIVRAISON | PAPIER BLANC **60** CENTIMES
— CHAMOIS **75** —

EN ENVOYANT **6** FRANCS
3, RUE ROSSINI
On recevra à domicile les DOUZE livraisons
TIRÉES SUR PAPIER CHAMOIS

C'est l'œuvre du peintre qui se répand librement... La plume du poëte, le crayon du dessinateur habile, ont l'air de se jouer. La pensée rapide caractérise d'un trait. Or, plus l'expression des arts est vague, plus l'imagination est à l'aise.

DIDEROT.

La Sculpture la Peinture la Poésie, et les attributions des Sciences et de l'Industrie composent ce frontispice Bénédict Masson 15 Mars 1865.







Mon cher [illegible] voici le croquis que vous m'avez demandé
C. Ribot

Paul Huet. — M. Paul Huet a beau dire. Son croquis n'a pas la fougue de ses peintures, mais il en garde le trait le plus caractéristique, la grandeur. — M. Paul Huet est un des derniers poëtes du paysage moderne.

Ribot. — Il y a six mois que le Ribot dont nous donnons ici le croquis est annoncé comme l'un des triomphes assurés du Salon de 1865 On remarquera la hardiesse de l'auteur, ne faisant qu'une enjambée du profane au sacré, des marmitons aux martyrs, du réalisme à l'épopée. M. Ribot a deux qualités qui sont à leur place dans tous les genres, l'énergie et la sincérité.

Millet. — Nous n'avons garde d'essayer d'expliquer M. Millet, qui s'explique si bien lui-même, et dont l'âpre et robuste originalité est devenue si populaire.

Un croquis est certainement le plus sincère des autographes; surtout, lorsqu'il est l'expression vive, spontanée, de l'idée, trait jeté avec franchise et abandon c'est bien l'accent de l'homme et de son talent, mais, copiste et traducteur, lorsque le croquis reproduit après coup un ouvrage de longue haleine, et forcément s'enferme dans l'espace exigé par cet impitoyable format, trop facilement il perd ses qualités instinctives, primesautières, se refroidit comme un calque, et n'a plus cette allure naïve, franche ou fière qui fait ordinairement le charme du croquis.

La composition reste mais le je ne sais quoi, ce que les sculpteurs par exemple appellent le coup de pouce s'efface et disparoît.

Paul Huet

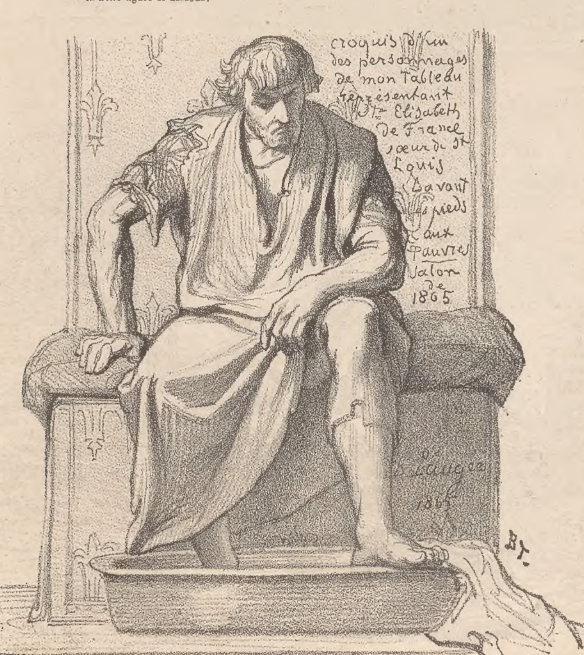
. . . .
. . . . ce que vous me dites ne m'étonne pas, & j'en ai aussi rencontré de ces gens là qui vous disent avec tout plein d'importance & de l'air de quelqu'un bien sûr de dire une chose qui doit rester: « Enfin vous ne le nierez pas, il y a pourtant des règles de composition! » Et ils se trouvent bien forts en le disant, car ils l'ont réellement lu. Comme je crois depuis bien longtemps que la composition n'est que le moyen de communiquer aux autres le plus clairement & fortement possible ce qu'on a dans l'esprit, & que la pensée est toute seule capable de faire imaginer les moyens d'aboutir à cette fin là, jugez de l'embarras. . . . !
. . . .

J. F. Millet



Dansaert. — Jeune peintre belge qui connaît, comme on voit, la France et les Français. A voir ce petit croquis si leste et si spirituel, ne prendrait-on pas M. Dansaert pour un élève et un contemporain de Fragonard?

Laugée. — Cherche et trouve la tournure et le style, — comme suffit à le prouver la belle figure ci-dessous.





Louis David. — Le grand David! Quelle vie et quelle souplesse dans les croquis de ce maître qui a laissé derrière lui une école si froide et si compassée! — Il est vrai que nous remarquons la même anomalie chez M. Ingres et ses élèves.

Rahoult. — Des moines qui discutent sur quelque point de dogmes. Ils sont plus gais — on en conviendra — que ceux de Lesueur, bien qu'ils soient campés, drapés, groupés magistralement.





Aligny. — L'amour des grands partis-pris, des grandes lignes, des grandes masses, des silhouettes bien découpées et des effets nettement décidés. C'est ce qu'il faut pour traiter des paysages antiques comme ceux qu'affectionne M. Aligny et pour en tirer de grandes impressions.

Georges Clère. — Un des jeunes talents les plus énergiques et les plus indépendants de la sculpture actuelle. M. Clère a réalisé, au pavillon de Flore, une des plus grandes difficultés de son art, — des enfants qui ne soient ni mous, ni informes, et qui soient pourtant des enfants. Faire de l'art avec ces petits paquets de chair qui mettent sept ans au moins à se dégrossir! C'est un vrai problème à résoudre!





Adrien Guignet. — (Dessin tiré de l'album Millaud). Ne croirait-on pas que ce grand escogriffe à la longue rapière et au plus long bâton est tiré des croquis de brigands de Salvator Rosa?

Je ne sais si Guignet l'avait beaucoup étudié. Leur couleur ni leur dessin, à vrai dire, ne présentent pas de ressemblances bien saisissantes. Mais Guignet traitait volontiers les mêmes sujets que Salvator. Il aimait à mettre en scène les mêmes héros farouches et dépenaillés, les mêmes cavernes ténébreuses, les mêmes roches désolées, et j'ajoute qu'il y a apporté plus d'une fois autant de sauvagerie sincère et de vraie grandeur que le peintre napolitain.

Guignet avait un tort. Il peignait ses brigands dans une gamme de bruns et de bitumes un peu triste et dont il ne sortait guère. De là sa réputation à moitié faite, — dans les ateliers seulement, — non dans les salons, encore moins dans les boudoirs.

Hédouin. — Tout le monde a vu des paysages charmants de M. Hédouin, pleins d'air, de soleil et d'espace. Ce qui est plus rare et plus nouveau, ce sont les scènes de genre qu'il emprunte à la vie contemporaine. Elles ont la même vérité, la même vie, la même fraîcheur que ses paysages avec des qualités d'esprit que ses peintures champêtres n'avaient pas laissé soupçonner.

Aufray. — Encore un sujet à la Salvator Rosa. Ce qui reste d'un guerrier après la bataille. Des ossements décharnés que les oiseaux de proie viennent flairer encore, — quelques lambeaux de vêtements et des tronçons d'armes dont ils ont depuis longtemps cessé de s'effaroucher. — A droite et à gauche des roches sinistres; c'est quelque sentinelle abandonnée et morte héroïquement à son poste. — Il y a du Goya dans cette œuvre de débutant, car c'est la première fois, — si nous ne nous trompons, — que M. Aufray paraît dans une exposition.



Mantegna

Le dessin ci-dessus représente le *Combat d'Hercule et d'Antée*. On a là un très exact échantillon de la manière ordinaire du maître dont on a tant et si mal parlé l'an dernier à propos de l'*Œdipe* de M. Gustave Moreau : — c'est Mantegna tout entier avec ses contours austèrement écrits qui n'esquivent aucune des difficultés de la forme, — avec son style puissant, où l'énergie de la nature se mêle à une certaine grandeur antique, car Mantegna a été un des premiers peintres de la Renaissance qui aient connu, adoré et compris l'antiquité qui commençait alors seulement à sortir, morceau par morceau, des entrailles de la terre.

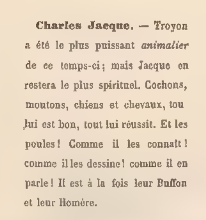
Mantegna appartient au quinzième siècle, c'est-à-dire à une époque encore gothique, encore barbare par bien des côtés ; mais comme il l'a devancée ! Il est — je ne dirai pas un des premiers artistes, — mais une des premières intelligences qui se soient préoccupées de cette grande question de la *couleur locale*, dont notre époque a fait tant de bruit et qu'elle a cru peut-être inventer. Peu ou point d'anachronismes de costumes de meubles, d'accessoires quelconques dans les vieilles toiles de Mantegna. Soyez sûr que le bouclier de son *Antée* est copié ou inspiré de l'antique. Remarquez que son *Hercule* n'est couvert que de la draperie idéale et flottante qui sied aux héros fabuleux ; un contemporain de Mantegna ne se fût pas fait scrupule de l'armer à la mode de son temps et d'en faire un reître quelconque. Rien n'est oublié, ni la massue appuyée contre l'arbre, ni la peau du lion de Némée accrochée aux branches.

Où l'on peut voir encore à quel point ce vieux maître gothique avait profondément étudié l'antiquité, c'est dans son petit tableau du Louvre, *le Parnasse*. Un bas relief grec ne donnerait pas une représentation plus exacte des divinités mythologiques, Apollon avec sa lyre, Mercure avec son caducée, Mars armé de sa lance et revêtu de son armure, l'Amour essayant son arc, etc., etc. Aussi le Squarcione, son vieux et envieux maître, lui disait-il ironiquement qu'il ferait bien de peindre tout d'un coup ses personnages couleur de marbre, qu'il en ferait ainsi de vraies statues antiques, tandis que, idéalisées de la sorte, il n'était pas possible, ajoutait le Squarcione, de les prendre pour des figures vivantes.

Reproche faux et injuste, s'il en fut. Les antiques de Mantegna vivent comme ceux de Phidias, et sous ce rapport ils feraient le contraste le plus frappant avec les antiques pétrifiés que nous offre si souvent l'école de l'Institut.



Charles Jacque



Charles Jacque. — Troyon a été le plus puissant *animalier* de ce temps-ci; mais Jacque en restera le plus spirituel. Cochons, moutons, chiens et chevaux, tou lui est bon, tout lui réussit. Et les poules! Comme il les connaît! comme il les dessine! comme il en parle! Il est à la fois leur Buffon et leur Homère.

Fortin. — On ne se lasse pas des Bretons de M. Fortin, parce qu'ils sont vrais et vivants, parce qu'il ne les arrange pas, ne les peigne pas, ne les embellit pas, et n'en fait pas des Bretons de vignette comme on en voit trop. La vérité profonde de la peinture de M. Fortin peut se reconnaître à ses moindres croquis. La justesse parfaite, irréprochable, des types, des attitudes, des gestes, vous dit celle du ton et de l'effet, — un peu tristes quelquefois, mais toujours d'une solidité remarquable.





Je regrette bien que ce griffonnage qui est le motif de l'un de mes tableaux du Salon de cette année, exige une place si grande dans votre intéressant Journal; cela n'a pas dépendu de ma volonté, mais de mes yeux qui ne me permettent pas momentanément un travail trop exigu

C. Fortin



G Saintpierre



un Esclavage



Croquis d'un petit tableau du Salon 1865
Emile Lévy



vous me demandez un croquis de mes ouvrages destinés au Salon. Je suis plein de bonne volonté pour vous satisfaire, mais d'autrepart j'ai horreur de me copier moi même. Permettez moi de choisir un personnage qui se noie dans un coin de mes tableaux, ma paresse y trouvera son compte car l'eau le couvre plus qu'à moitié.

Ernest Hillemacher.

Paris. 18 mars 1865.

Saint-Pierre. — Une *Léda* d'une élégance bien souple, bien vivante, et qui ne sent en rien les *académies* ordinaires. — Une *Léda* chaste, qui mieux est, comme doit être *Léda* avant la séduction. Mais ce cygne aux caresses onduleuses ne rappelle-t il pas bien, de son côté, le serpent qui tenta la première femme?

Achille Glaize. — *Tyrannica voluptas*, — la tyrannique volupté. — Étudiant rêveur, vieux savant desseché, grossier soudard, bourgeois épais, tous la portent en triomphe et se courbent sous elle, — tous la vantent et la chantent aussi bien que ce satyre qui ricane dans un coin de la toile, sa flûte à la main.

Jolie idée exprimée par un dessin d'une pureté et d'une grâce allemandes.

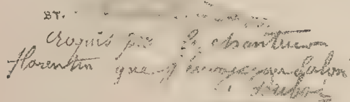
Hillemacher. — Un dessin plein d'énergie et de style. On sait que le talent du peintre a toutes les cordes et qu'il ne réussit pas moins bien les scènes bourgeoises et contemporaines

Emile Lévy. — Un des talents les plus distingués — et les plus personnels — sortis de l'école de Rome.

Il y a des vers nouveaux — et charmants — d'Auguste Barbier qui [illegible] à l'élégante *Diane* de M. Lévy. — L'artiste les connaît-il ? Les voici :

> Nymphes, fermez [illegible]
> Les dogues [illegible] lévriers
> Voici [illegible] sa course légère,
> Elle va [illegible] la fougère
> Et sa[illegible] les verts sommets [illegible] creux ravins
> Percer de flèches [illegible] les biches et les daims.
> ... Diane! [illegible] sur sa tête,
> Un nœud contre le [illegible] de la brise inquiète
> Soutient seul ses cheveux et son corps élancé
> Toujours d'une tunique est chastement pressé.





Croquis par [illegible] Chanteur florentin que j'envoye au Salon — P. Dubois



Daubigny 1865



Monsieur le Directeur vous me demandez un dessin fait d'après un de mes envois au Salon, et en même temps un autographe. Voici l'un et l'autre, un croquis de mon bas-relief du Mariage de St. Joseph, et quelques strophes d'une ode qui m'a été adressée par mon ami Théophile Gautier.

Paris le 3 Mars 1865 — J. Duseigneur

Cadran en émail appartenant à Monsieur le Comte Aguado — [illegible]



DÉCEMBRE – Le carrefour de l'Épine (forêt de Fontainebleau) – F. Chaigneau
Barbizon le 11 Mars 1865.

Paul Dubois —A débuté—au salon de 1863—par deux très-remarquables figures représentant l'une un *Narcisse*, l'autre un petit *Saint Jean-Baptiste*. Ces deux figures, debout toutes deux, sans aucune recherche d'attitude imprévue ni de mouvements inédits, ne visaient à étonner personne; mais elles ravissaient tous les artistes par les rares qualités de leur exécution. Le style était un juste milieu singulièrement heureux entre la nature et l'antique; la forme, tout en restant très-souple et très-vivante, était d'un choix noble et élégant qui annonçait des tendances élevées. Enfin — pour tout dire et tout résumer — on sentait dans ces deux œuvres ce je ne sais quoi de sincère et de pénétrant qui est le signe des vrais tempéraments d'artiste

On est charmé de voir cette année — rien que par le choix du sujet de M. Paul Dubois — un *Chanteur florentin* — qu'il a gardé ces qualités de naïveté et d'indépendance devenues si rares dans la sculpture, qui se borne si souvent soit à des copies terre à terre de la nature, soit à de serviles pastiches de l'antique.

Un petit page avec sa guitare! Voilà de quoi hérisser toutes les perruques grand module de l'Institut! Eh pourtant quel sujet charmant, et comme il prête aux qualités les plus variées, à la naïveté, à l'élégance, à la fantaisie, à la fierté sans pédantisme, à la grâce sans fadeur, que sais-je?

N'aimez-vous pas bien autant cela que le Cupidon convenu, avec son carquois, son arc et sa nudité de commande?

Daubigny. — Le père. L'interprète le plus fidèle et le plus poétique que la nature ait trouvé depuis Corot. Il en rend les effets les plus fins, les plus délicates harmonies. Il l'exprime aussi dans toute sa grandeur, comme on peut le voir par le large et mélancolique croquis ci-joint.

Duseigneur. — Le plus recherché des peintres religieux de ce temps-ci et le seul peut être dont le clergé contemporain accepte les compositions comme complément orthodoxes. — Relire dans les *Poésies* de Gautier l'ode rappelée par l'artiste.

Meyer. — Un des plus jeunes et des plus spirituels artistes qui soient employés aux élégants ouvrages de la manufacture de Sèvres.

Chaigneau. — Quelle grandeur dans cette belle forêt de Fontainebleau même après que l'hiver l'a dépouillée de ses opulentes frondaisons! M. Chaigneau a compris en poëte ces sites d'un caractère si héroïque et qu'on est si surpris de trouver à quelques lieues de Paris.



Bonvin. — Je serais presque tenté de préférer les croquis à la plume de M. Bonvin à ses tableaux à l'huile. J'y trouve plus de lumière, des oppositions plus vives et plus mordantes, car c'est la lumière seule qui manque parfois à ce successeur de Chardin. Quoi de plus réellement coloré que cette *liseuse* endormie, tirée de l'album de M. Millaud?

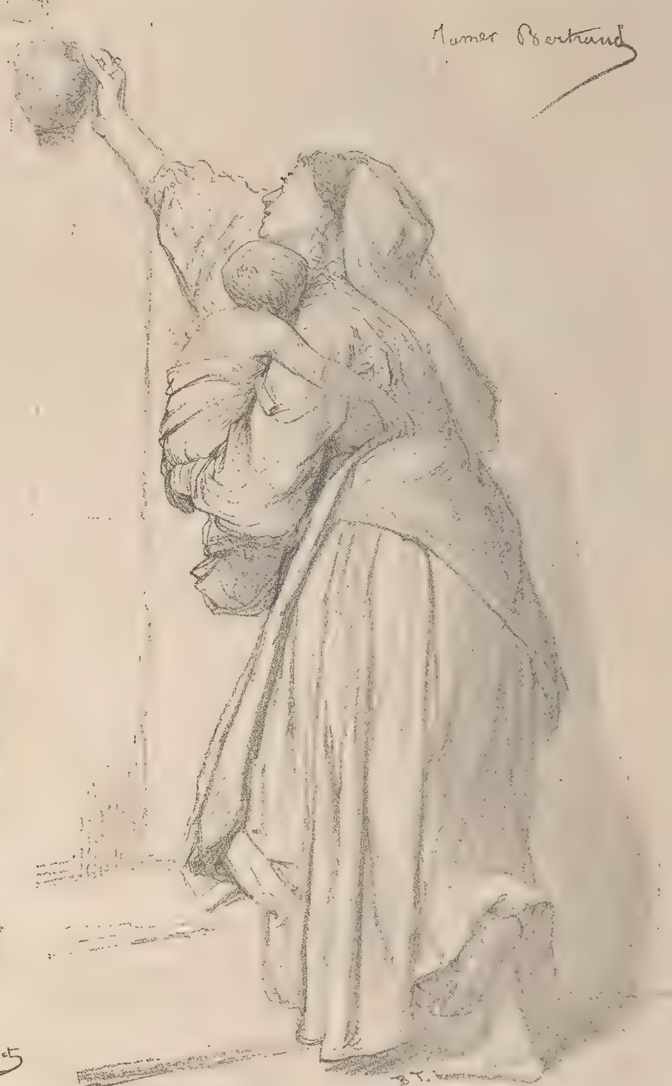
Chavet. — Il n'y a que Meissonnier pour camper aussi joliment un bonhomme de profil perdu et le dessiner d'une pointe aussi spirituelle. Je ne sais de quel tableau ce petit bonhomme Louis XV est tiré; je ne devine pas trop la nature des accessoires placés devant lui; mais rien qu'à la pose de sa tête inclinée je suis sûr qu'il est placé derrière quelque clavecin, prêtant l'oreille à quelque sonate.

James Bertrand. — Une femme et un enfant — il n'en faut pas plus, depuis que l'art existe — pour composer ses groupes les plus charmants.



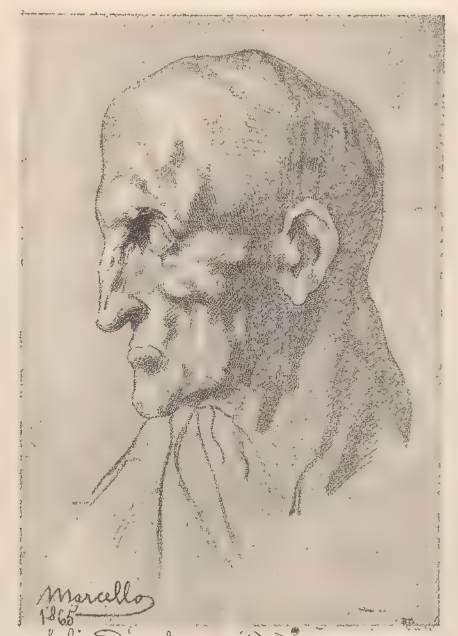
Esquisse et la première d'un tableau exposé au salon de je ne sais plus trop quelle année — mars 1865 —

Chavet





J. Georges Vibert 1865



Le beau dans les oeuvres d'art n'est point un accident heureux, c'est une loi dont la formule est plus ou moins complète. Le but de l'art est de trouver et d'écrire les lois de la forme comme celles de la pensée, métaphysique ou religieuse ont été trouvées et écrites par Pascal, Descartes, Bossuet



Le croquis, l'idée de mon tableau si celle acceptée au salon
La prisonnière
15 mars 1865 A. Gautier.



Vibert. — S'est révélé, l'an dernier, par un *Narcisse* d'une élégance et d'une grâce antiques. Son œuvre de cette année le classera définitivement au premier rang des peintres de style, de plus en plus clair-semés.

Marcello — (Lisez *madame la duchesse* C***). Talent bizarre et fier, qui mêle la grâce d'un sexe à la puissance de l'autre. La rude et sombre tête de vieillard que Marcello expose cette année fera un curieux contraste avec son délicieux buste de *Bianco Capello* qui a été une des surprises et un des triomphes du salon de 1863.

A. Gautier — Continue la série dramatique qu'il a si heureusement inaugurée avec ses *Folles de la Salpêtrière* Sa *Prisonnière* semble destinée à former le complément ou — pour mieux dire — l'introduction de ce tableau devenu populaire.

Brest (Fabius) — Talent pittoresque et coloriste, éclos comme Fromentin sous le ciel de l'Orient. — Les tableaux de M. Brest vous attirent, du plus loin qu'on les voit, par les joyeuses harmonies d'un bouquet. On ne se douterait jamais que cet Orient — si brûlé chez Decamps — si plombé chez Marilhat, puisse étaler, à certains moments et dans certains sites, des fraîcheurs si printanières.



fragment du tableau
— Saltimbanques —

La conscience soutient le devoir.
En art, le bien seul est nouveau



fragment du tableau « Le Cabinet de toilette
souvenir de Granville »

Croquis pour les Noces Vénitiennes
Salon 1865.

Ed. Hamman

Jules Cornilliet. — Élève d'Ary Scheffer et d'Horace Vernet, il a pris depuis quelques années une place importante parmi les peintres de genre. La *Fête-Dieu*, *Avril*, *la Marée basse*, la *Gare de Lyon* et le *portrait du général Camou* ont été très-remarqués par le public et très-appréciés par les artistes.

Les deux croquis que nous donnons sont des fragments de son exposition de 1865.

Jobbé Duval. — *La Conscience soutenant le Devoir.* Un joli groupe représentant une noble idée. Comme arrangement, comme simplicité, la composition revenait à la statuaire; elle eût fourni un beau marbre aussi facilement qu'un beau tableau.

En art, le bien seul est nouveau, ajoute l'auteur. C'est une observation spirituelle; mais elle est peut-être sujette à discussion. Il y aurait tout d'abord à se demander si le *beau* ne suffit pas aux arts, s'ils sont tenus encore d'exprimer le *bien*, et même si le beau et le bien ne sont pas, dans l'art, une seule et même chose. Un beau paysage ne suffit il pas à élever l'âme, bien qu'il n'ait aucune prétention prédicante ni moralisante?

Hamman. — M. Hamman est un talent éminemment distingué de l'école belge, dont tout le monde connaît par cœur au moins un tableau, — *Vésale disséquant un cadavre*. Ce *Vésal*, la lithographie l'a multiplié à l'infini. Il est aussi ordinaire de le trouver dans l'antichambre d'un médecin qu'il l'est de rencontrer — dans le cabinet d'un avocat, — *la Justice et le Remords poursuivant le Crime*, de Prudhon.

Depuis ce grand succès de son tragique *Vésale*, M Hamman a cherché et obtenu d'autres succès dans d'autres genres. Après les célébrités de la science, il a mis en scène celles des arts, *Mozart*, *Beethoven*, *Glück*, etc., etc.

Pourtant M. Hamman a des motifs qu'il préfère à d'autres. Son séjour, son époque ses personnages de prédilection, c'est Venise et les Vénitiens au temps de Veronèse. Cela lui fournit une série de types aimables et nobles, de beautés blondes et parées, de costumes riches et élégants qui doivent naturellement attirer ses instincts de dessinateur élégant et de châtoyant coloriste.


Croquis de mon Lion à l'exposition de 1869
Auguste Cain

Pêcheurs dans la baie de Nice
F. Hersent

Tunis le 15 Mai 1861
Cordier Ch.



La rencontre

M. Cain. — Traite la sculpture d'animaux avec une énergie toute Michel-Angelesque. Exécution cahotée et rugueuse. Point de concession au joli.

M. Hersent. — Ne se cantonne pas dans le genre où il avait d'abord réussi: — c'est un courage assez rare dans un temps où l'art prend si aisément les allures routinières de l'industrie. J'avoue que j'applaudis M. Hersent de quitter ses soldats pour des pêcheurs. L'uniforme et sa monotomie disparaissent. C'est quelque chose.

M. Cordier. — Comme on voit bien que M. Cordier était nè peintre, et qu'il devait réinventer — après les Grecs — la sculpture polychrome! Connaissez-vous beaucoup de *croquis de sculpteur* plus heureux que celui-ci, plus colorés, et tracés d'une pointe plus spirituelle et plus ferme? — Il faut dire encore à la louange de M. Cordier qu'il n'use pas seulement de la ressource des marbres de couleur pour rendre les types et les ajustements exotiques qu'il aime à reproduire. Il excelle aussi a en faire ressortir la coupe, les lignes, l'accent particulier; son coup de ciseau est large et net, et ses amusements de peintre ne lui font pas oublier ses devoirs de statuaire.

Victor Dumas — Un petit sujet équestre dans le goût d'Albert de Dreux, — un bel écuyer et une jolie amazone qui se croisent et ne demandent qu'à s'arrêter. Mais les cavaliers de M. Dumas sont moins coquets, et — tranchons le nom — moins poupées que ceux d'Alfred de Dreux. M. Victor Dumas a, dans sa peinture, des qualités de sincérité qu'il ne tient que de son propre temperament, car il ne les a certainement pas apprises à l'école de M. Couture, dont il est l'élève.

Fournier. — Il y a un *proscrit* de Delacroix, barbu, farouche, hérissé, et buvant à même au ruisseau en pleine campagne, qui ressemble assez au *vagabond* de M. Fournier. Mais l'analogie des sujets entraînait d'elle-même les rapports de types et de poses. Dans tous les cas, ce terrible parallèle n'écrase pas l'exposant de 1865, et il faut louer les artistes qui ont le courage d'aller au-devant de pareilles comparaisons.


Pigalle.


Un vagabond

Paris — Imprimerie VALLÉE. 15 rue Breda

N° 2. — SAMEDI 6 MAI 1865

L'AUTOGRAPHE AU SALON

DE 1865

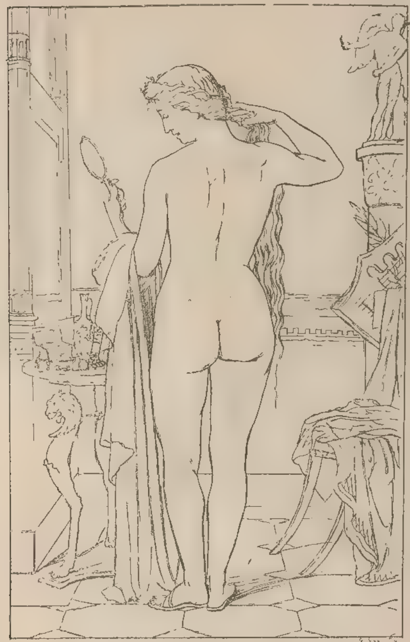
100 PAGES DE CROQUIS EN DOUZE LIVRAISONS

LA LIVRAISON { PAPIER BLANC **60** CENTIMES — CHAMOIS **75** —

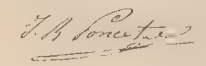
EN ENVOYANT **6** FRANCS

3, RUE ROSSINI

On recevra à domicile les DOUZE livraisons tirées sur papier chamois



Mon exposition se compose de deux portraits et de deux gravures d'après Mr Flandrin; je vous ai donc fait un petit croquis de ma toilette de Phryné, un des deux tableaux qui m'ont valu mon premier succès, au salon de 1861.



Corot. — Je ne sais rien de si haïssable que le paysage classique ordinaire avec ses petits temples de carton et ses petits arbres en tôle sèchement découpés et peints feuille par feuille. Ces sites pétrifiés font haïr l'antiquité et la ridiculisent. C'est dans les toiles de Corot qu'il faut la voir; c'est là seulement qu'elle ressuscite. Corot ne refuse pas aux paysages antiques ce qu'on donne aux paysages modernes, de l'air, de la lumière, de la fraîcheur, a-t-il tort, et est-ce là vraiment une hérésie? L'antiquité n'a-t-elle pas vécu? N'y avait-il pas, au temps des Grecs comme à présent, un soleil radieux et de frais printemps? Pourquoi donc imposer aux sujets antiques, quels qu'ils soient, figures et paysages, ces aspects maussades et desséchés qu'on ne trouve pas dans les belles peintures antiques elles-mêmes, si gaies, si exprimantes, si pleines de vie et de mouvement?

Corot ne travestit pas la nature, même sous prétexte d'antiquité. Il la prend telle qu'elle est. Seulement, il est de ceux qui savent la choisir et la résumer. Il choisit les détails d'un site avec autant de soin que le site lui-même, et voilà comment ses tableaux les plus vrais et les plus naïvement observés peuvent devenir des tableaux de style et satisfont aux lois de l'art le plus élevé.

Un jour, raconte un de ses critiques, Corot donnait des leçons de peinture à un sourd-muet. A la première séance, il lui résuma toutes ses théories en ce seul mot : CONSCIENCE, qu'il écrivit devant lui et souligna trois fois. Son sourd-muet avait à copier un de ses dessins. Pénétré du conseil du maître, il apporta tant de scrupule dans son travail, qu'il imita jusqu'à une tache de colle-forte qui se trouvait dans le modèle. Corot lui dit en riant :

— Quand vous serez devant la nature, vous la trouverez sans tache.

Voilà ce que ne comprennent pas les peintres académiques, toujours si occupés de corriger la nature, et qui assassinent leur sujet à force de purgations et de saignées.

Poncet. — C'est une heureuse idée que d'avoir placé devant Phryné le *Cupidon tendant son arc* de Praxitèles. On sait que l'illustre sculpteur était l'amant de la grande courtisane. Il avait fait d'elle une Vénus qu'on adorait sur les autels de Cnide.



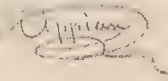
John Lewis Browne. — [illegible]

Gustave Boulanger. — [illegible]

Appian. — [illegible]



Tableau envoyé au salon de cette année 1869





Episode de la charge des Cuirassiers commandés par Ney



Clarisse Harlowe et Lovelace. — Après avoir enlevé Clarisse, Lovelace la conduit à Londres dans la maison mal famée de la Sinclair, tandis qu'elle se croit conduite chez la veuve d'un officier de marine qui vit retirée avec ses nièces.. —

Fr de Courcy. salon de 1865



La Bénédiction de l'Aïeul

E. Moyse

Louis Paternostre. — Peintre belge. En se faisant peintre de batailles, M. Paternostre a choisi certainement la spécialité la plus ingrate et que doit le moins apprécier un pays heureusement condamné, — par traités, — à observer une paix perpétuelle.

Français, M. Paternostre ne chômerait pas de commandes officielles, car il sait son métier comme peu de ses confrères. Je ne dis pas qu'il se fasse particulièrement remarquer par le style de son dessin ou les harmonies raffinées de sa couleur, mais il entend très-remarquablement l'art de mettre en scène les grandes mêlées de la guerre, et il choque d'une façon pittoresque et dramatique les masses des fantassins et des cavaliers. Ses moindres compositions sont pleines de vie, de mouvement et de variété.

Fr. de Courcy. Retenez ce nom, déjà si avantageusement connu dans les lettres; c'est celui d'un jeune peintre dont le talent plein d'observation et d'esprit ne tardera pas longtemps à devenir populaire. N'y a-t-il pas, dans cette petite composition de *Clarisse chez la Sainclair*, toute la finesse d'un Lancret avec un léger accent britannique très-bien indiqué et parfaitement saisi?

Moyse. — Nous ne savons pas à quelle spécialité se destine M. Moyse qui n'expose que depuis fort peu de temps; mais il y a dans sa saynète de famille, si simplement indiquée, un sentiment de style qui indique un tempérament de peintre d'histoire, bien que le sujet traité rentre dans les proportions modestes du genre.

Daliphand. — Finesse, élégance, poésie, — c'est-à-dire les trois qualités requises pour comprendre et reproduire les environs de Paris, — campagne charmante, banlieue admirablement pittoresque et dont aucune capitale européenne, — sinon Rome peut-être, — ne possède l'équivalent. Je ne sais même, tout compte fait — et tout préjugé d'école écarté, — si je ne préférerais pas la campagne de Paris même à celle de Rome; elle offre, à coup sûr, des sites incomparablement plus variés, et les bords de la Seine sont autrement beaux que ceux du Tibre.



« L'abreuvoir. Bords de la Seine près Poissy »

Je vous envoie le croquis demandé d'un des tableaux que je destine au Salon de '65

E. Daliphand



Philippe Rousseau. — Il a résolu un grand problème : exprimer l'esprit des bêtes sans faire des animaux savants. Ceux de Philippe Rousseau amusent toujours et ne posent jamais.

Jules Dupré. — Nous sommes dans le siècle des grands paysagistes. Il n'y a, dans le passé, que trois noms à opposer aux maîtres d'aujourd'hui, Canaletto, Both et Claude Lorrain. Mais qui a jamais rendu comme Corot les poésies intimes de la nature ? Qui en a compris, comme Troyon, les côtés puissants et grandioses ? Jules Dupré, lui aussi, figurera toujours au premier rang des maîtres modernes par l'audace de ses effets toujours bien décidés et d'une saisissante originalité. Il ne procède de personne et il ne laissera pas d'élèves.

Beaume. — Enfin ! nous sortons des troupiers de romance. Ceci vous représente des soldats veillant, l'arme au bras sur leur dîner, qu'ils achètent si souvent de leur sang et qu'ils n'ont pas toujours le temps de digérer.



.....Je voulais vous écrire, il y a huit jours ; mais c'est toujours pour moi une grosse affaire que de me mettre une plume aux doigts. — J'attends le cadre pour vous terminer le petit tableau. J'ai commencé *le brouillard*, que je voudrais élever jusqu'à la rêverie ; le sujet y prête beaucoup ; mais le sujet n'est rien, c'est le côté synthétique qui est la grande chose et la plus haute expression de l'art, puisqu'elle vient de l'ensemble.

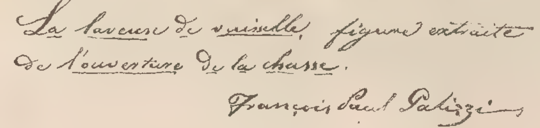
J. Dupré





Le dîner partagé A. Richard







24 mai 1865 Paul Cellier





Lina de Weiler
Salon de 1865

Richard (Antonin).— Que dites-vous de ce jeune paysan en sabots, à l'air distrait, qui coupe son pain sous le regard attentif de ses poules? — Voilà un petit croquis qui indique un heureux tempérament de peintre. On y retrouve en même temps quelque chose de la mâle rusticité de Millet et quelque chose de l'esprit de Jacques. Un peintre campagnard ne saurait mieux choisir ses parrains.

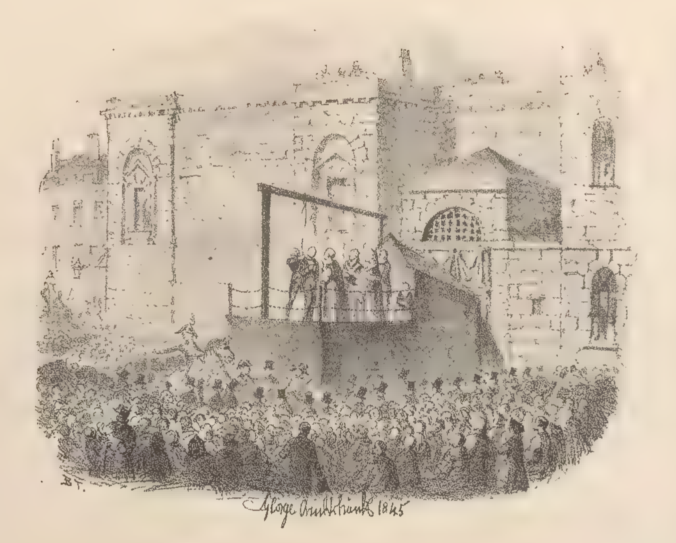
Palizzi (François-Paul). — Ne pas confondre avec M. Joseph Palizzi, l'habile peintre d'animaux. Il paraît toutefois que le talent est commun à toute la famille et que les Palizzi doivent fournir des notoriétés à tous les genres.

Cellier (Paul). — C'est plus qu'une causerie entre mère et fille; c'est plus qu'une confidence; c'est une confession. Cette jeune et gracieuse fille se détourne; elle a honte de ce qu'elle vient de dire ou de ce qu'elle vient d'apprendre. Sa joue se penche sur sa main dans une jolie attitude; on y voit non-seulement qu'elle rêve profondément, et il semble qu'elle vient d'essuyer quelques larmes. Enfin, ne vous semble-t-il pas qu'il y a dans le serrement de main échangé entre les deux femmes un remerciment muet de la jeune fille? Tout cela, à mon sens, est exprimé d'une façon très-nette, et les forces, les gestes n'en gardent pas moins une parfaite simplicité. M. Cellier est évidemment appelé à occuper une belle place parmi les peintres de sentiment.

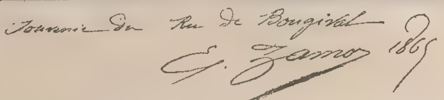
Berchère. — Des troupeaux au milieu des derniers débris d'un palais et d'un temple. Ce contraste suffira toujours à exprimer toute la poésie des ruines.

Lina de Weiler. — Autant l'Allemagne est nuageuse dans sa littérature, autant elle est nette et précise dans ses tableaux. On reconnait d'emblée l'origine de ce joli bambin, dessiné avec une pureté qui se trouve plus souvent sous le ciseau du statuaire que sous le pinceau du peintre.









March 4th 1845 —

My Dear Sir

I send this sketch to you as I cannot find your friends address — and hope it will be in time for the purpose he wanted — Should he want any description of this awful ceremony — let him call on me any day at half past 3 and I will give it to him — Hoping you are in good health I remain yours truly

E Bouginel Esq.

Geo Cruikshank



effet d'automne — Daubigny fils 1865

Giacomotti. — Un des jeunes noms qui font le plus grand honneur à l'école de Rome actuelle. Depuis quatre ans la réputation de M. Giacomotti a grandi [illegible] et pas un nouveau salon. En 1861 son *Martyre de saint Hippolyte* ne donnait encore que des espérances. Depuis sont venus une *Agrippine* et un *portrait de femme* qui ont fait l'auteur de la foule des peintres [illegible] ensemble au premier rang des portraitistes. — Le groupe gracieux et savamment contrasté exposé cette année par M. Giacomotti lui fera faire certainement un pas de plus vers l'Institut.

Zamor. — Allez donc chercher bien loin le pittoresque et la poésie! Rendez-vous en pèlerin en Espagne et en Italie! Passez les mers, fouillez l'Orient brûlé [illegible] de ses sables, de ses simouns! Voici M. Zamor qui nous prouve une fois de plus — après Corot et Daubigny — que les sites élégants, accidentés, bizarres, charmants sont à nos portes.

Georges Cruikshank. — Un de ses compatriotes a dit de lui : « C'est le prince des caricaturistes et le meilleur des hommes. » Avant de faire *John Gilpin*, le *Dimanche à Londres*, le *Palais du gin*, *Robinson Crusoé*, avant d'illustrer les romans de Dickens et son admirable *Almanach*, il fut marin, puis acteur. C'est à la fois le Grandville et le Daumier anglais.

Traduction

4 mars 1845.

« Mon cher Monsieur,

» Je vous envoie ce dessin parce que je ne puis pas » trouver l'adresse de votre ami. — En espérant qu'il arri» vera à temps pour ce qu'il en voulait faire. — S'il » avait besoin d'une description de cette terrible cérémo» nie, qu'il vienne me voir n'importe quel jour, à trois » heures et demie, et je la lui donnerai.

» Espérant que vous êtes en bonne santé, je reste » votre dévoué.

» GEORGES CRUIKSHANK. »

M. E. Bouginel.

Daubigny fils. — Toutes les qualités de son père — la [illegible] sentiment [illegible], — le charme pénétrant, — l'élégance [illegible] du style, et cette exécution presque modeste qui ne fait jamais parade [illegible] ni de sa finesse, et qui s'arrête dès que le tableau est très simplement [illegible] *à l'effet*. Les connaisseurs devenus très difficiles ne distinguent un Daubigny père d'un Daubigny fils. C'est une question d'exécution plus ou moins nette, plus ou moins affirmée. M. Daubigny fils a encore par moment les indécisions de son âge.

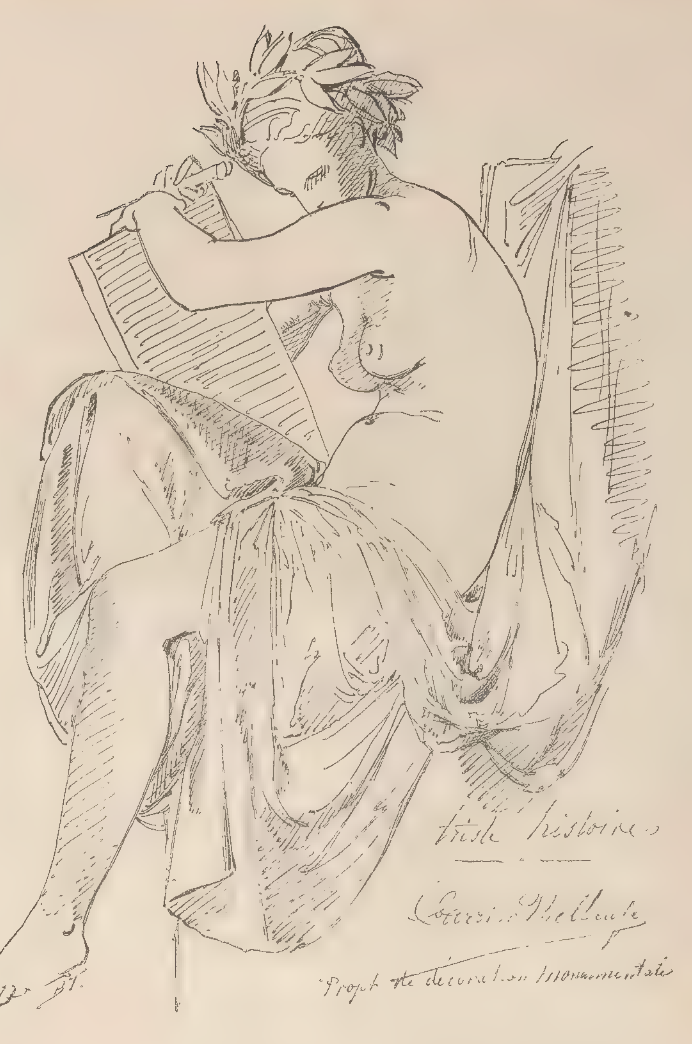


touchez la coupe de tes lèvres, et je la viderais toujours; —
suite de dessins pour l'Antalogie Grecque; suite des dessins de Hero et Leandre



LA SATIRE

Croquis d'atelier Aug. Racinet





Frölich. — Deux ravissants croquis d'un peintre danois, aujourd'hui le plus gracieux, le plus séduisant des *illustrateurs* français.

Carrier-Belleuse. — A la liberté du grand croquis, à la plume de M. Carrier-Belleuse, on devine la facilité et l'abondance de son talent de statuaire. Il est le plus fertile improvisateur de la sculpture contemporaine. Ses terres sont pétries, modelées — et je dirais volontiers *touchées* — avec l'esprit et l'entrain d'une esquisse peinte. Cette souplesse se retrouve dans ses marbres eux-mêmes, et l'on ne dirait pas que le ciseau de l'artiste y a rencontré devant lui une matière dure rebelle au travail.

Browne (Lewis). — Voir à la page 14.

Racinet. — Je ne connais M. Racinet que par quelques frontispices qu'il a mis çà et là en tête de livres nouveaux. — Voici encore une œuvre absolument sans prétention, ce croquis d'atelier. — Et pourtant c'en est assez pour prouver que l'auteur comprend l'art sérieux. De la grâce, de la tournure, un grand goût d'ajustement, du style. On peut attendre une grande peinture, au premier jour, de l'auteur de ce petit croquis-là.



Smits (Eugène.) — Le tableau dont nous donnons ci joint le beau et large croquis original n'en est pas à sa première exhibition. Il avait été, nous dit-on, exposé à Rome et à Bruxelles, avant de l'être à Paris, et, de part et d'autre, il avait obtenu le succès le plus éclatant. On peut croire qu'il n'a pas moins réussi près du jury de 1865, à voir la place qu'il lui a donnée; la toile de M. Smits, en effet, a été réservée pour le salon d'honneur; de plus, on l'a mise au dessus de l'ouvrage qu'on regarde comme le chef-d'œuvre même de l'exposition, le portrait de l'Empereur par M. Cabanel. Malheureusement, on ne s'est pas aperçu que cette place, si honorable qu'elle fût, était beaucoup trop haute pour la peinture, très-travaillée et faite pour être vue de plus près. Ses délicatesses d'exécution, de dessin, de modelé en sont perdues. Il n'est possible de voir et d'admirer, à cette distance, que la belle et grave ordonnance de sa composition, l'élégance et la noblesse de ses silhouettes, l'harmonie originale et riche de sa coloration. A tous ces points de vue, la toile de M. Smits est encore la plus belle des grandes peintures qui figurent au Salon de 1865.

Ici une rectification. La peinture ne porte pas au livret le titre que l'auteur lui donne ici lui-même. Il a craint sans doute que ce titre *Italia* ne fût plus grand que le sujet traité, et il l'a limité et localisé davantage. Sa toile s'appelle maintenant *Rome*.

A notre avis, M. Smits a eu tort, et sa belle composition était à la hauteur de son premier titre. Les gens superficiels s'étonneront peut-être des vastes dimensions de sa toile. Elle mesure six mètres de long; les figures sont grandes comme nature. Pourquoi, dira-t-on, ces proportions *historiques* pour un petit sujet de *genre?* Qu'ont donc de si important les personnages choisis par l'auteur, ses nourrices d'Albano et de Velletri, ses soldats du pape, ses moines, ses cardinaux, ses élégantes, ses mendiants, pour être traités dans ces conditions monumentales? Encore si l'artiste avait mis en scène quelque idée poétique, philosophique ou dramatique; mais l'action de ses personnages est nulle; ils se promènent, voilà tout. — Je répondrai aux gens austères qui demandent ainsi à l'art un sujet, des conclusions, une moralité, qu'il ne tient qu'à eux d'adresser le même reproche à Phidias et à Véronèse. Quelle idée trouvent-ils dans les cavaliers du Parthénon ou dans les *Noces de Cana?* Chez Véronèse même, ô scandale! l'idée est comme étouffée à plaisir; son Christ est rejeté au dernier plan, et le vrai sujet, ce n'est pas son miracle, c'est la Venise du seizième siècle avec ses seigneurs et ses artistes. — Eh bien, cela seul compose, à mon avis, un grand sujet et une grande idée. Reproduire les types caractéristiques d'un pays, d'une époque, d'une civilisation; les rendre avec leur poésie et leur caractère particulier; exprimer dans une seule figure, en quelques traits profonds et décisifs, les allures, les mœurs, les passions, les habitudes, c'est là une tâche qui peut suffire aux peintres d'histoire les plus ambitieux et dont les maîtres se sont toujours contentés. Ces personnages typiques n'ont que faire d'ailleurs de se livrer à une action déterminée et de jouer entre eux des proverbes.

La toile où M. Smith a représenté les derniers habitants de Rome contemporaine, paysans, moines, soldats et mendiants, a la mélancolique grandeur d'un Léopold Robert. Elle y joint une merveilleuse coloration qui a toujours manqué au peintre des *Moissonneurs*. Elle révèle dans M. Smits un artiste admirablement doué, et qui semble appelé à occuper une grande place dans l'école moderne.

Pigalle.

Paris — Imprimerie Vallée, 15, rue Breda

N° 3. — SAMEDI 13 MAI 1865

L'AUTOGRAPHE AU SALON

DE 1865

100 PAGES DE CROQUIS EN DOUZE LIVRAISONS

LA LIVRAISON | PAPIER BLANC 60 CENTIMES — CHAMOIS 75 —

EN ENVOYANT 6 FRANCS

3 RUE ROSSINI,

On recevra à domicile les DOUZE livraisons tirées sur papier chamois



Carlage (Paul). — Élève de son père et de M. Gleyre. Nous n'avons que faire d'expliquer ce Diogène demandant l'aumône à une statue : l'allégorie est transparente; elle raille la lâcheté superstitieuse des Athéniens. On sait que Diogène parlait volontiers par apologues; mais il n'était pas toujours aussi éloquent et ne touchait pas toujours aussi juste. C'est encore lui qui, pendant une forte gelée, embrassait à demi nu une statue de bronze, pour enseigner le stoïcisme et le mépris de la douleur. Un Lacédémonien lui demanda : — Souffrez-vous? — Pas du tout, dit Diogène. Où est donc votre mérite, alors? dit le Spartiate, qui était un homme sensé, ce qui vaut encore mieux que d'être un grand philosophe.

Le More. — Un débutant de grand avenir, sorti de l'école de M. Couture.

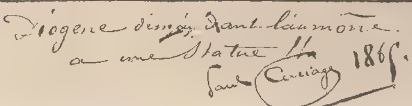
Robert Fleury. — Voilà une de ces scènes comme celles où s'est plu si longtemps le talent de Robert Fleury. Pour sujet, un guet-apens dramatique, une victime qui hurle et se débat au milieu d'une bande d'assassins. Pour effet pittoresque, un éclairage à la Rembrandt, un intérieur obscur où la lumière poudroie vaguement, et n'arrive que par l'étroite ouverture d'un rideau soulevé, d'une porte entr'ouverte. Que de chefs-d'œuvre du même genre Robert Fleury nous a laissés, depuis sa *Scène de l'Inquisition* jusqu'à son *Pillage d'une maison dans la Giudecca de Venise, au moyen âge*? Comme peinture et comme drame, le tableau était deux fois admirable.

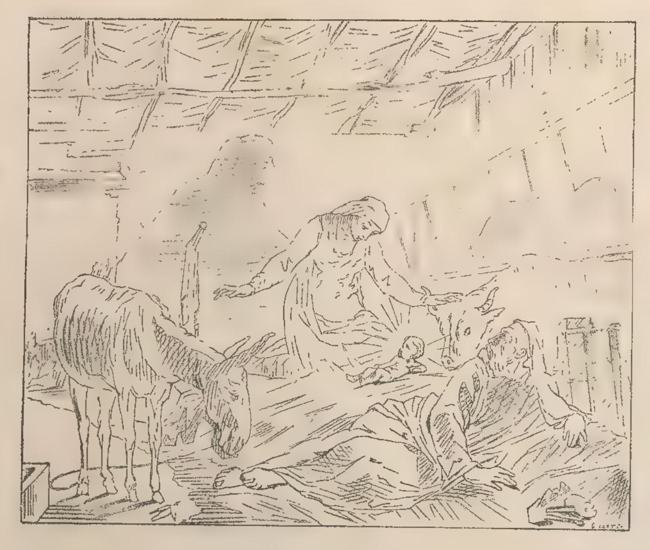
Il y a longtemps que justice est rendue, à ce double point de vue, au remarquable artiste qu'on vient de placer si justement à la tête de l'école des Beaux-Arts. Il ne s'élevait plus qu'un doute sur son talent. Robert Fleury, disait-on, est un grand peintre d'histoire, mais qui ne sait peindre l'histoire que dans les petites dimensions du genre. Voyez la seule toile où il se soit essayé aux figures de grandeur naturelle, sa *Jane Shore*? N'aurait-elle pas besoin d'être redessinée? N'y reconnait-on pas la négligence naturelle aux peintres de tableautins qui voient leurs défauts en petit dans leurs petites toiles et se contentent facilement d'*à peu près?*

Ce reproche était profondément injuste; tout le défaut de la *Jane Shore* était d'être une tête vivante et contractée par une émotion vraie, au lieu des têtes de plâtre peint, correctes et glaciales, de l'école académique. En tous cas, M. Robert Fleury a prouvé cette année, d'une façon éclatante, qu'il sait, quand il lui plaît, mêler le style à la vie, et serrer, autant qu'Holbein lui-même, le rendu d'une figure grandeur nature. Qu'on aille voir, au salon carré, l'admirable portrait de M. Devinck. Depuis le *portrait de M. Bertin*, on n'en a peut-être jamais vu un seul qui soit dessiné d'une aussi grande manière, modelé aussi largement, et comme c'est autrement vivant et prestigieux que la peinture de M. Ingres!









Adrien Tournachon



V. Legentile Salon de 1865.



E. Lobrichon 1865.

Vue de Notre Dame de la Garde, du chateau d'If et des Isles, prise de l'Attaque. Marseille.



Pour le Peintre averti, en ces spectacles immenses, la figure vivante, depuis l'homme jusqu'à l'oiseau ne doit pas plus l'occuper qu'en passant. Attendons qu'ils viennent.

Jeanron

André Jeanron



1865. une de mes eaux-fortes, André Jeanron

Tournachon (Adrien). — Un artiste que les circonstances ont, pendant plusieurs années, détourné de la peinture. Heureusement le voilà rentré dans sa voie. Ce croquis trahit de grandes qualités de composition. On connait de M. Adrien Tournachon d'excellents portraits à l'huile et de très-belles eaux-fortes.

Legentile — Il n'y a pas de morceau *sacrifié* dans les paysages de M. Legentile. C'est un talent qui réunit à la fois — accord rarissisme — beaucoup de jeunesse et beaucoup de conscience. Il ne fera que deux tableaux dans son année: mais ses deux tableaux seront *faits*, dans le sens le plus artistique du mot.

Lobrichon. — S'était fait remarquer au dernier salon par une très-jolie frise décorative qui s'intitulait, si j'ai bonne mémoire, le *Retour du printemps*. Ce joli groupe fera voir que l'auteur ne réussit pas moins les sujets de sentiment.

Jeanron. — Il aura été à la fois — comme Vasari qu'il a traduit — peintre, critique d'art et même fonctionnaire; la république n'avait-elle pas fait de M. Jeanron le directeur du Musée du Louvre? Le Louvre et ses trésors ont eu peu de conservateurs aussi capables de les apprécier et — par cela même, — de les bien conserver.

Jeanron fils. — Peintre comme son père. C'est un talent réel et sympathique. Au dernier salon il exposait deux tableaux très-estimables : *la Prière* et *le Vigneron d'Argenteuil.* Il manie habilement la pointe et il a publié diverses eaux fortes qui dénotent un sentiment très-vif de la nature et une science déjà grande dans la distribution de la lumière.

Quelques scrupuleux trouveront peut-être que je me suis permis une grosse licence en faisant écrire par Diénécès la célèbre inscription de Simonide. Rien ne permet un mot de justification. Simonide, par licence poétique, fait parler les Spartiates dans son inscription, donc il la leur attribue, si je ne me trompe. Dans cette hypothèse, il faut admettre que les trois cents Lacédémoniens, frappés de la difficulté d'écrire tous à la fois, au même endroit, ont dû charger un des leurs de graver l'inscription. Je ne vois donc vraiment pas sur quoi on pourrait se fonder pour affirmer que Diénécès ne fut pas celui qui obtint en cette occasion la confiance de ses camarades. Pour moi, que les érudits s'en lamentent ou s'en gaudissent, je n'ai pas voulu refuser cette preuve d'estime au héros qui se moquait si joyeusement des perses et de leurs flèches.

A Lepère

DIÉNÉCÈS MOURANT AUX THERMOPYLES.



épisode pour tableau du jardin ... Rome 26 Mars 1865
Scipione Vanutelli

PROUHA.

Lepère. — Une des médailles de cette année et l'une des plus applaudies. La statue de M. Lepère est modelée d'une façon extrêmement remarquable, avec autant de science que de conscience. Son *Diénécès aux Thermopyles* fait un beau pendant au *Soldat de Marathon* de Cortot, visible au jardin des Tuileries.

Scipione Vanutelli. — Artiste romain. A voir sa peinture, on dirait qu'il est né à Venise, au temps de Tiepolo. Une large et souple exécution, d'une spirituelle facilité: une couleur aux saveurs de fruit, aux harmonies originales et fraîches. Je ne connais aujourd'hui que M. Henri Baron pour traiter aussi joliment des sujets vénitiens et des thèmes Renaissance, et il est curieux de voir combien le peintre romain et l'artiste français se ressemblent de manières et d'allures, à trois cents lieues de distance. La peinture de M. Baron est peut-être plus corsée; mais la touche de M. Vanutelli a quelque chose de plus naturel et de plus libre. Le croquis ci-joint est celui d'un tableau très-remarqué au dernier salon. Il a valu à l'auteur — qui n'était alors qu'un débutant — une médaille.

Prouha. — La longue composition en frise que nous donnons ci-joint s'intitule l'*Éducation maternelle*. C'est une grande et très curieuse *peinture sur terre*, visible en ce moment dans les ateliers de M. Prouha, rue Fontaine-Saint-Georges, 19 bis. La terre est cuite au four; la peinture est inaltérable et indestructible: M. Prouha a recherché dans cet ouvrage, les procédés des Étrusques, et il a rencontré une découverte qui fera, si nous ne nous trompons, époque dans l'art décoratif. Jusqu'ici la peinture en terre cuite présentait un défaut dans sa solidité: elle était *émaillée*, et le miroitement de l'émail le rend impossible pour les grandes décorations. La *peinture* de M. Prouha a l'aspect mat et l'harmonie calme des fresques antiques. Sa palette donne toutes les notes de la peinture ordinaire, et — chose merveilleuse — elles passent par le feu le plus ardent sans se modifier d'un demi-ton. On pourra refaire, par le procédé Prouha, toutes les grandes et splendides peintures murales de la Renaissance, en leur donnant la solidité qui leur manquait. On pourra exécuter pour des cafés, des salons, des boudoirs, d'adorables décorations qu'on n'aura jamais besoin de restaurer et qu'un coup d'éponge suffira à remettre à neuf. On pourra enfin éterniser tous les chefs-d'œuvre, car l'artiste ne trouvera pas plus de difficultés à les peindre sur terre que sur toile.

Ce qui est bien curieux c'est que cette révolution en peinture soit l'œuvre d'un sculpteur. On connaît tous les beaux marbres et les délicieuses terres cuites sculptés et modelés par M. Prouha, le sculpteur qui a le mieux compris et le mieux rendu — depuis Pradier — les grâces et les élégances de la femme.

Henry Sieurac. — Cet artiste est mort à la fin de 1863, à l'âge de 40 ans à peine. Il vivait dans une grande solitude et frayait avec peu de monde; aucun succès bien retentissant ne l'avait signalé à l'attention publique. Ses funérailles toutefois furent faites aux frais de l'État, et les quelques amis qui s'étaient donné rendez-vous derrière son convoi, eurent la consolation et la surprise de le voir suivi par une foule compacte d'artistes et de gens de lettres.

Peu de gens avaient bien connu Henry Sieurac; mais tout le monde avait deviné confusément qu'on venait de perdre en lui un homme supérieur. Il avait lutté toute sa vie, et çà et là il avait donné, par éclairs, la mesure de sa f rce.

Cette trop courte existence s'était traînée au milieu de toutes les mauvaises chances qui peuvent conspirer à étouffer le talent. Absence absolue des points d'appui ordinaires; nulle fortune, nulle santé. Avec cela un mépris profond de cette vie, qu'il voyait d'avance échouée et sans avenir possible, une amère insouciance du succès, et d'ailleurs une fierté sincère, une virginité d'âme qui tournaient d'elles-mêmes le dos à tous les petits moyens de parvenir. C'est assez dire que son talent ne connaissait point les stations ordinaires des antichambres, des salons, des bureaux, et que les commandes ne lui affluaient point. Pourtant, tout en vivant au jour le jour, tout en se dépensant dans ces petits travaux qui sont le gagne-pain de l'artiste ignoré, Sieurac trouvait moyen de rester fidèle au culte du grand art. Traqué par des besoins et des soucis toujours renaissants, épuisé de santé, sans autre ressource que son mâle courage et son sincère enthousiasme du beau, il trouvait moyen de se présenter à chaque salon avec une œuvre sérieuse et forte, qui arrêtait la critique par l'empreinte d'aspirations et de facultés exceptionnelles. Nous citerons, par exemple, au nombre de ses derniers ouvrages, sa *Renaissance*, ses *Dyonysiaques*, — son *Triomphe de Fabius Gurgès*, — sa grande toile allégorique des *Trois Vertus théologales*, qui ont été achetés, l'un après l'autre, pour les Musées de l'État. Toutes les voix les plus autorisées de la critique étaient d'accord pour signaler les rares qualités de ces ouvrages, une splendeur de coloris toute vénitienne, une ampleur de style et une mise en scène magistrale que ne connait plus l'art contemporain. Au moment de sa mort, on regardait Henry Sieurac comme une des dernières espérances de cette grande peinture dont les traditions s'effacent.

Son dernier tableau, son allégorie des *Trois Vertus théologales*, fut un tour de force comme il ne s'en fait plus guère. La toile contient environ 25 figures plus grandes que nature. L'artiste, surmené de petits travaux, exécuta avec une rapidité foudroyante, en moins de trois mois, cette tâche énorme qui eût pris certainement deux ans aux maîtres les plus habiles. L'ouvrage, bien que présentant des lacunes inévitables, fit sensation au salon de 1863. On l'eût trouvé bien plus étonnant si l'on eût su qu'il était l'improvisation d'un mourant, car Sieurac était arrivé, à ce moment, au bout de ses forces et de sa vie. Le gouvernement acheta les *Trois Vertus théologales* avant la fermeture du salon. L'auteur, une fois payé, ne demanda qu'une faveur : celle de retoucher son œuvre. Il passa deux mois à la retravailler dans les salles froides et désertes du palais de l'Industrie. Il était, en quelque sorte, en pleine agonie; chaque jour on le voyait pâlir davantage; seule, sa volonté héroïque le maintenait debout. Enfin, quand son œuvre fut finie, quand il en eut fait le chef-d'œuvre qu'il avait rêvé, quand sa conscience, son honnêteté, son bel enthousiasme d'artiste furent satisfaits, alors, se croisant les bras, il cessa de lutter et laissa venir la mort. Deux mois après, c'était fini.

Les *Trois Vertus théologales* d'Henry Sieurac ont été données au Musée de Dijon. Le dessin que nous reproduisons ici représente les *Cinq sens*. Cette composition allégorique et décorative est, comme on pourra le voir, croquée presque en courant; mais on y reconnaîtra le jet large et hardi d'un peintre fait pour traiter les plus grands sujets de son art.







Laemlein. M. Laemlein est un homme d'un très-grand talent, que la fortune oublie, je ne sais pourquoi. C'est un des très-rares artistes qui ont conservé le sentiment de la grande peinture et qui sachent vraiment composer un tableau. On n'a pas oublié cette belle toile de la vision pocalyptique de saint Jean (*les Quatre Vents*), qui dès 1849 attirait l'attention sur lui. *Tabitha ressuscitée par saint Pierre* est digne du pinceau délicat et ferme qui peignait naguère les *Amours des Anges*.

Emile Lecomte. — Élève d'Horace Vernet, — décoré en 1864. — De beaux portraits, des études très-sérieuses et des tableaux fort intéressants sur l'Égypte ont fait la réputation de cet artiste.

Édouard Gèrard. — Un des meilleurs élèves de Couture, qui en compte d'excellents. Ses travaux au Grand Hôtel ont été appréciés. C'est un décorateur de la grande école.

Valette. — Un joli plâtre qui fera un beau marbre.

Klagmann. — L'émule de Jean Feuchères. C'est un des premiers qui ait introduit l'art véritable dans l'industrie. On lui doit aussi des travaux décoratifs importants et d'un style tout personnel : la belle fontaine de la place Louvois, des figures sur les places de la Concorde et au Louvre, etc., etc

Ce croquis d'un beau caractère es tiré de l'album Millaud.

Otto von Thoren.—Nous n'avons pas besoin de dire le sujet des deux scènes encadrées dans cette page, on peut reconnaître — malgré le faire rapide et violent des croquis — qu'elles représentent, l'une des *Voleurs de bœufs*, l'autre des *Voleurs de chevaux*. Nous nous bornerons à ajouter que les deux scènes se passent en Hongrie, ce qui dit la race et explique la physionomie particulière des hommes et des bêtes. Les deux tableaux sont deux des grands succès du salon de cette année, et l'on trouve accrochée, au bas de leurs cadres, l'inscription si convoitée de tous les exposants : — *Médaille*.

Voilà pourtant la deuxième ou troisième fois seulement que M. Otto von Thoren — qui est né en Autriche — et qui vit en Belgique — expédie ses ouvrages au salon de Paris. Mais dès son premier envoi, il avait été remarqué. Tout le monde se souvient encore de son grand, étrange, et superbe tableau de l'année dernière, — *le soir dans les campagnes de la Hongrie*, un troupeau de grands taureaux blancs endormis sous la garde de leurs pasteurs, dans une steppe immense.

M. von Thoren, du reste, est habitué à réussir ainsi du premier coup. Il y a — si nous sommes bien informés — fort peu de temps que cet artiste l'aurait commencé par être soldat. Il n'y a pas plus de six ou sept ans, nous dit-on, M. von Thoren portait encore les épaulettes d'officier dans les rangs de l'armée autrichienne. Le jour où il fut blasé sur le service, il s'essaya à la peinture en matière de simple passe-temps, — car il est riche de quelques vingt ou trente mille livres de rente — et son coup d'essai d'alors annonça tout de suite ses coups de maître d'à présent. Le talent lui est venu aussi facilement que le succès.

Faire aisément, c'est faire vite. Aussi M. von Thoren improvise-t-il, dit-on, par douzaines ces tableaux d'un effet si pittoresque, si empoignant, et qui semble si calculé. Il est au nombre des rares et très heureux artistes qui conçoivent leurs œuvres d'un seul jet et qui savent les peindre tout d'une venue. Comme il n'a que faire de travailler pour vivre, il ne travaille que lorsque l'inspiration le pousse : de là l'entrain furieux de ses croquis, où sa main impatiente cherche et arrive à obtenir, en quelques traits de plume, la forme et même l'effet. — On voit ici comment M. von Thoren commence ses tableaux. L'Exposition dira à nos lecteurs comment il les finit. L'exécution se calme, mais elle ne s'arrête ni n'hésite jamais, nulle part elle ne porte les traces d'un tâtonnement, bien qu'elle soit réellement aussi *finie* et complète que l'amateur le plus exigeant peut le souhaiter.



Otto von Thoren









Luna. — Un renfort au petit escadron des peintres de batailles, si cruellement décimé par la mort de Raffet et d'Horace Vernet.

M. Luna n'a pas exposé. Le dessin ci-joint est extrait de l'album de M. Millaud.

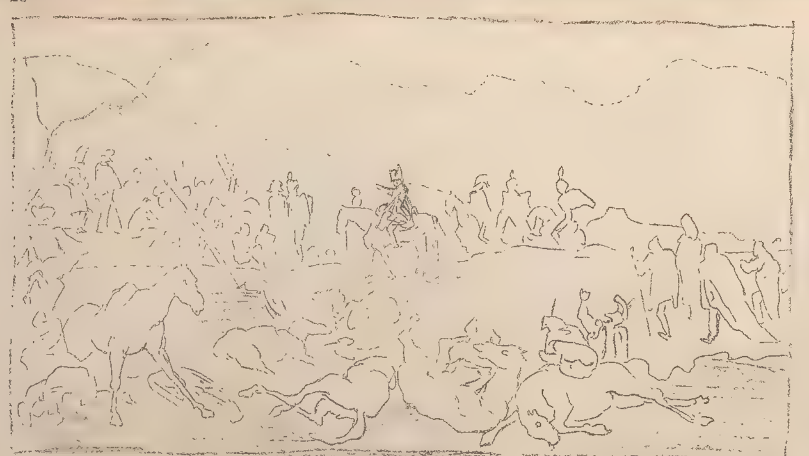
Luminais. — « Dessin juste, ton vrai, pâte solide et bien nourrie, » tel est le signalement flatteur de M. Luminais, tel que l'écrit M. Théophile Gautier. L'artiste expose cette année *Une Veuve*, et il en a fait tout un tableau d'un effet poétique. Mais vous souvient-il de sa *Leçon de plain-chant*, de la bouche béante et des yeux écarquillés de ses enfants de chœur, et du comique si franc de toute la scène? Réussir à la fois le drame et le vaudeville, c'est rare.

Desandres. — Dessin tiré de l'album de M. Millaud. L'auteur est un talent un peu timide, mais d'une simplicité élégante.

Boudin. — Un débutant, si nous ne nous trompons. Nous invitons le lecteur à aller voir au Salon le tableau dont nous donnons le croquis. Il trouvera un bouquet de couleurs fraîches et joyeuses. Également coquet et amusant comme coloriste et comme dessinateur, M. Boudin nous semble fait exprès pour rendre les élégances modernes dans ce qu'elles ont de plus joli et de plus excentrique.

Leloir. — Médaillé deux fois. Un des talents sérieux sortis de l'atelier Picot. M. Leloir a fait lui-même un excellent élève, — son fils. Le croquis ci-joint est celui de son tableau de cette année, une Jeanne Darc dans sa prison, insultée par des soldats.



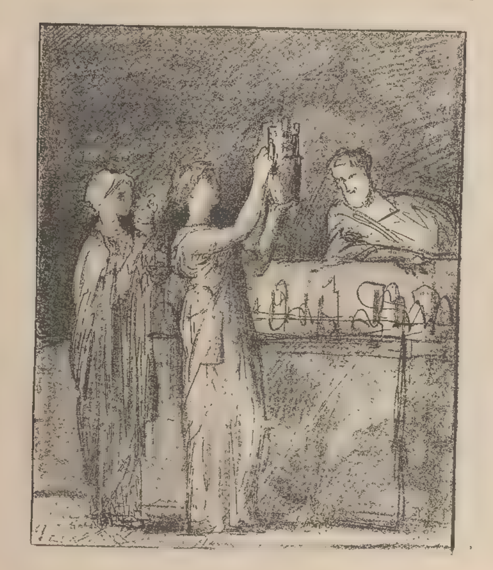


Croquis d'un de mes tableaux au Salon (Vue de St Paul lès Durance)
Paul Guigou



Smolensk 1812. Ils sont sans pain sans feu et sans toit; éclopés et gelés. On ne dira pas cette fois que mon sujet manque de gaîté.

Vielcazal



Croquis d'après mon tableau.
"Visite à la Veuve"
L. Baugniet



Viel-Cazal. — Élève de Jules Cogniet. Son début au Salon de 1863, *la Dernière heure*, fut très-discuté. Le tableau de cette année réussit beaucoup. Ses chevaux sont très-etudiés et supérieurement rendus.

Guigou. — Un artiste marseillais qui jusqu'ici s'est consacré uniquement à peindre les si es de la Provence. Il rend les jeux éclatants de la lumière méridionale parfois avec une certaine dureté, mais toujours avec une splendeur de tons à éblouir les yeux accoutumés à contempler le soleil mélancolique des environs de Paris.

Hamon. — C'est un charmant peintre, et, comme tel, le moins important de ses croquis a de la valeur ; c'est à ce titre que nous reproduisons celui-ci, quoiqu'il soit à peine esquissé.

Baugniet. — Une des plus jolies toiles de genre exposées cette année. Le dessin est pur, la facture consciencieuse, les physionomies sont charmantes et très-variées

Pigalle.

Paris — Imprimerie VALLÉE, 15 rue Breda

L'AUTOGRAPHE AU SALON DE 1865

LA LIVRAISON | PAPIER BLANC 60 CENTIMES
— CHAMOIS 75 —

L'ALBUM COMPLET 12 LIVRAISONS
6 FR POUR LES SOUSCRIPTEURS

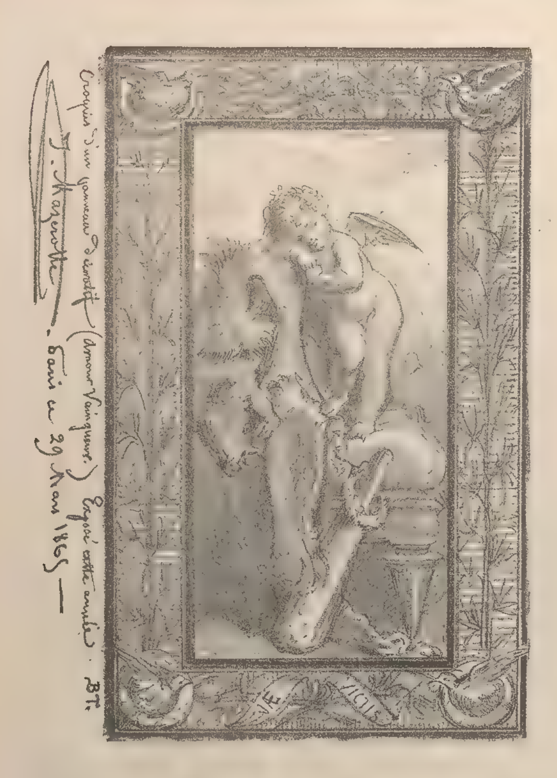
100 pages de croquis
—
BUREAUX 3, RUE ROSSINI

Les Cuirassiers de Waterloo.

Fac-similé par Émile Bry. — Gravé par Gillot

.... .. Toute cette cavalerie déboucha sur le plateau ; Ce fut comme l'entrée d'un tremblement de terre .: (Vor Hugo. Les misérables)

Exposition de 1865



Croquis d'un panneau décoratif (Amour Vainqueur) Exposé cette année. Paris ce 29 Mars 1865 — J. Mazerolle

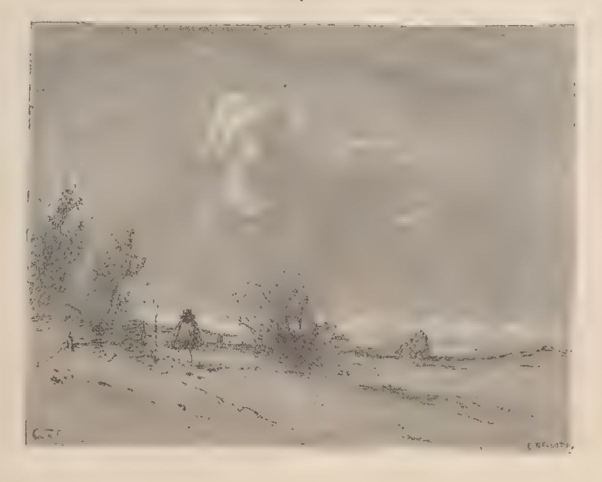


Le Camée Impérial (dessin) Biennourry



Silène. (salon de 1865) CÉLESTIN NANTEUIL (aquarelle.)

Troyon



H. Bellangé. — Faut-il compléter la citation des *Misérables* qui a servi de sujet à M. Bellangé? Voici. — « Elle (l'infanterie anglaise) écoutait monter cette marée d'hommes. Elle entendait le grossissement du bruit des trois mille chevaux, le frappement *alternatif et symétrique* des sabots au grand trot, le froissement des cuirasses, le cliquetis des sabres et une sorte de grand souffle farouche. Il y eut un silence redoutable, puis, subitement, *une longue file de bras levés brandissant des sabres*, apparut au-dessus de la crête, et les casques, et les trompettes, et les étendards, et *trois mille têtes à moustaches grises* [illegible] Vive l'Empereur! Toute cette cavalerie débouche sur le plateau, et ce fut comme l'entrée d'un tremblement de terre. »

Littérairement, cette description est superbe. En art, elle est simplement impossible. Dessinez sur votre toile *une longue file* de bras et de sabres levés, peignez-y *trois mille têtes à moustaches grises*, vous n'aboutirez qu'à un tableau prodigieusement monotone et [illegible]. Aussi [illegible] — pour bien traduire Victor Hugo, M. Bellangé a dû le contredire, et le seul moyen qu'il ait eu de rendre l'effet de ce tremblement de terre a été de répandre un désordre furieux parmi les 3,000 hommes que le poète a fait galoper d'une façon symétrique, de varier les poses et les gestes, les mouvements, au lieu de s'en tenir à une série de bras levés, de heurter enfin et d'entre-choquer ses lignes et ses masses, pour jeter dans l'esprit cette idée de bruit que l'écrivain exprime, lui, avec une simple onomatopée. Remarquez qu'il arrive, par ce chemin opposé, exactement à la même impression que Victor Hugo. Le tourbillon de poussière où galope la masse de ses cavaliers complète l'effet, on se sent bien en présence d'un ouragan humain.

M. Bellangé est l'Horace Vernet du petit tableau de batailles. Il a, dans ses jolies esquisses, tout l'entrain, tout le diable au corps qui animait les toiles gigantesques du maître.

Mazerolles. — Un des jeunes peintres d'aujourd'hui qui entendent le mieux l'art décoratif, avec ses ordonnances pittoresques et variées, et ses claires et joyeuses harmonies.

Biennourry. — La composition de son camée est tout au moins originale et ingénieuse. L'empereur et le jeune prince, Napoléon et le roi de Rome, encadrés, en quelque sorte, par les grandes ailes déployées de l'aigle impérial, retenant dans ses serres une branche de chêne et une branche d'olivier. — Une seule observation : ce sont là deux symboles des triomphes pacifiques. N'y a-t-il pas pléonasme, et l'olivier ne devrait-il pas être remplacé par le laurier?

Celestin Nanteuil. — La verve et [illegible]. On ne compte plus les jolies improvisations [illegible] du crayon de Célestin Nanteuil.

Troyon. — On ne voit ordinairement [illegible] Troyon qu'un animalier, on oublie que ce [illegible]. Ses animaux, qui ont fait [illegible] accessoires. Rappelez-vous [illegible] *des Chèvres [illegible] des roses trémières*, [illegible] roses la faisaient [illegible] fleurs. [illegible] qui peuplent ses [illegible] mais que [illegible] et on [illegible] paysage comme [illegible] On sait qu'il n'a [illegible]



BT. Croquis d'un panneau de l'hôtel de Mr L. P.
Ch. Voillemot





St Paul à Athènes A Magaud Paris 1865



Statue de Dom. Calmet érigée à Commercy le 8 janvier 1865
Ch. Pêtre

Voillemot (Charles). — Les peintres à trumeaux sont devenus rares dans cette époque où le luxe est devenu si vulgaire, et n'imagine pas de plus belle décoration pour un salon que du papier à 25 francs le rouleau. M. Voillemot est du petit nombre de ces artistes qui continuent encore, malgré vent et marée, les traditions et les travaux des Lancret et des Fragonard. Il est bien aussi de la lignée de ces *peintres de fêtes galantes*, comme on les appelait ; il a leur palette rose et bleuâtre qui se fait pardonner, à force de charme, les aspects les plus impossibles.

Thiollet. — Un nouveau talent qui a su se faire une place dans les phalanges des peintres de marines.

Magaud. — Il est sans doute hardi de vouloir peindre, après Raphaël, *Saint Paul prêchant à Athènes.* M. Magaud se fait pardonner son audace par une mise en scene à lui et des idées neuves. On remarquera le luxe architectural de sa composition. Il est aussi curieux et dramatique d'avoir placé en face de saint Pierre les prêtres de Jupiter et les prêtresses de Cérès, et d'avoir précisé ainsi l'heure suprême du grand duel du christianisme avec le paganisme.

Pètre (Charles). — M. Pètre habite Metz, qui devient insensiblement une succursale artistique de Paris. N'est-ce pas à Metz encore que nous rencontrons M. Faivre, le spirituel animalier, M. de Lémud, dont le *Maître Wolfram* est une des compositions les plus célèbres de l'école moderne, et enfin MM. Maréchal père et fils, les plus célèbres peintres de vitraux qu'il y ait en Europe? Le grand œuvre de la décentralisation commence donc à s'accomplir, même dans les arts.



Adolphe Leleux - Exp de 1865 -

Après l'étude de la nature, la meilleure école pour un peintre est l'Exposition annuelle - parce qu'elle oblige à un travail suivi et que c'est là surtout qu'on se juge bien.
A. L.



Voici le fac-simile de l'aquarelle que j'ai envoyée au Salon - L'embuscade - 1865 -



Adolphe Leleux - Exposition de 1865



Rome, bords du Tibre le matin.
22 mars 1865.
Aug. Anastasi

Leleux (Adolphe). — La pensée formulée au bas des croquis de M. Leleux emprunte une valeur particulière à sa signature, car l'artiste comptera parmi les peintres les plus remarquables de ce temps-ci. Il n'est pas seulement un de ceux qui ont exploité les premiers la Bretagne et l'ont mise à la mode ; il avait encore inventé le réalisme avant M. Courbet. Rappelez-vous la solide coloration et l'exécution si large et si naïve de ses premières toiles. Depuis, M. Leleux s'est souvent livré à l'improvisation et nous a donné rarement des tableaux aussi *faits* qu'autrefois. Grand sujet de regrets pour quelques critiques ; mais qu'importe si M. Adolphe Leleux a gardé les qualités pittoresques et franches de ses premiers temps ?

Pasini. — Trois médailles en moins de cinq ans. Au premier rang parmi les orientalistes du jour. Traite aussi bien — ce qui est rare — la figure que le paysage.

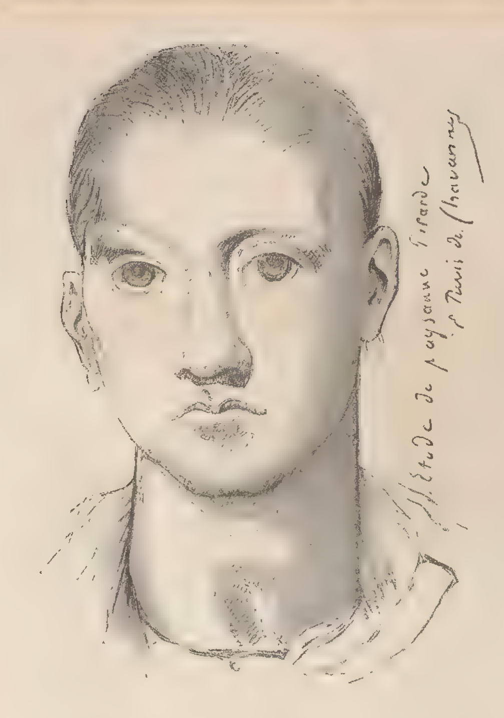
Anastasi. — A tenté tous les genres que comporte le paysage. En 1861, il exposait encore des vues hollandaises, des clairs de lune dans le goût de Van der Heer, des sites réalistes. Le voilà aujourd'hui passé à Rome et aux paysages de style. Il ne réussit pas moins bien d'ailleurs ce genre-ci que l'autre, et il semble qu'il a dû lui être plus facile encore de s'y acclimater : cet artiste au nom italien était sans doute fait pour peindre l'Italie.

Mouchot. — Médaillé cette année. Un orientaliste de plus, et à l'avant-garde.



L. Mouchot.


Le Temps enchaîné par l'Amour
Patania


Étude de paysanne picarde
P. Puvis de Chavannes


Un fumeur. Eugène Fichel 1865.



Salon de 1865.
Île de Philæ (Nubie) Th. Frère
12 Mars 1865

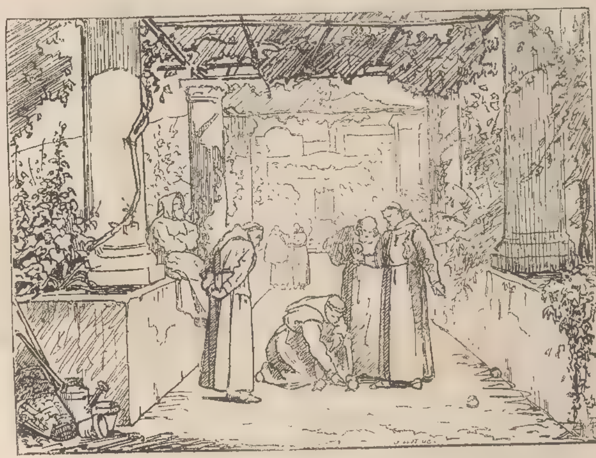
Patania. — Nous empruntons cette aimable composition à l'atelier de l'auteur — et non au Salon.

Puv's de Chavannes. — Où est passée la paysanne picarde dont M. de Chavannes dessine ici la face d'un trait si ferme et si accentué? Elle n'est pas, à coup sûr, dans ses *Vendanges*; nous n'y voyons que des emmes de dos et de profil; peut-être est ce cette baigneuse qui plonge dans l'eau le bout de son pied timide, dans la partie droite du tableau. On voit, en tout cas par ce simple croquis, que le jeune peintre décoratif procède, dans ses figures, comme les vieux fresquistes d'autrefois. L'aspiration au grand style ne lui fait pas oublier l'étude consciencieuse et serrée de la nature. Cette tête sincère et puissante rappelle certaines études de Fra Filippino Lippi, et certaines ébauches de Masacio.

Fichel. — Un rival de Meissonnier. Possède comme lui son dix-huitième siècle sur le bout des doigts, types, costumes et attitudes.

Frère (Théodore). — Voilà certainement une des plus curieuses échappées par lesquelles nous puissions contempler l'Orient. La Nubie est tout entière dans ce petit cadre, paysage et architecture, hommes et femmes, armes et engins de navigation, etc Ce joli croquis laisse deviner aussi les qualités propres à la peinture de M. Frère, toujours très-fine et très-étudiée.

Boyenval. — Lesueur ne mourra pas. Jamais ses traditions n'ont été plus suivies, ni ses sujets plus à la mode que dans notre siècle. Nous pourrions peut-être, à l'heure qu'il est, lui compter une cinquantaine d'élèves, — pour le moins.


Une partie de boules au Couvent
V. Boyenval



Croquis d'une statue en marbre représentant une Psyché. Commandée par Monsieur Mac Henry, pour sa charmante habitation des environs de Londres.

P. Loison

Loison. — A obtenu toutes les récompenses officielles possibles, — y compris la croix, — et les a parfaitement méritées. M. Loison a cela de particulièrement louable, comme sculpteur, qu'il n'appartient à aucune école, à aucune secte. Il ne fait pas du réalisme de parti pris, il ne refait pas les antiques quand même. Sa sculpture est un mélange gracieux et sans pédantisme de la nature et de la fantaisie

Moreau-Vauthier (Augustin). — Médaillé cette année. — Autre sculpteur à qui je pourrais adresser un éloge analogue. — Ne dirait-on pas, du reste, que le nom de l'artiste soit prédestiné et qu'il suffit désormais de s'appeler *Moreau* pour avoir du talent? — Nous trouvons quatre Moreau dans l'école actuelle, tous quatre très-remarqués : — M. Moreau (Augustin), l'auteur du charmant *Buveur d'eau* dont nous donnons le croquis; — M. Moreau (Mathurin), son confrère, dont la *Fileuse* est devenue si populaire en bronze, en marbre, en plâtre, etc.; M. Moreau (François-Clément), dont la figure d'*Aristophane* est, sans contredit, une des meilleures statues de l'exposition actuelle; — et enfin, au premier étage, M. Gustave Moreau, qui a peint le duel d'*Œdipe* et du *Sphinx*. On remarquera qu'en général les Moreaux naissent sculpteurs. J'en passe un, M. Moreau (François-Hippolyte), qui a exposé une figure en plâtre, l'*Ange de la Résurrection*.

Lansyer. — Un paysage de caractère. Le besoin commence à s'en faire sentir, car les paysages sont trop réduits, en général, à de simples études, un bout d'arbre, un lambeau de terrain, etc.

L. Lombard. — Un joli croquis daté de Madrid « princesse des Espagnes. »



Augtin Moreau Vauthier



Les bords de l'Ellée au Faouet (Morbihan)
D'après un de mes tableaux du Salon

Lansyer 15 mars 186

Madrid 1864
L. Lombard





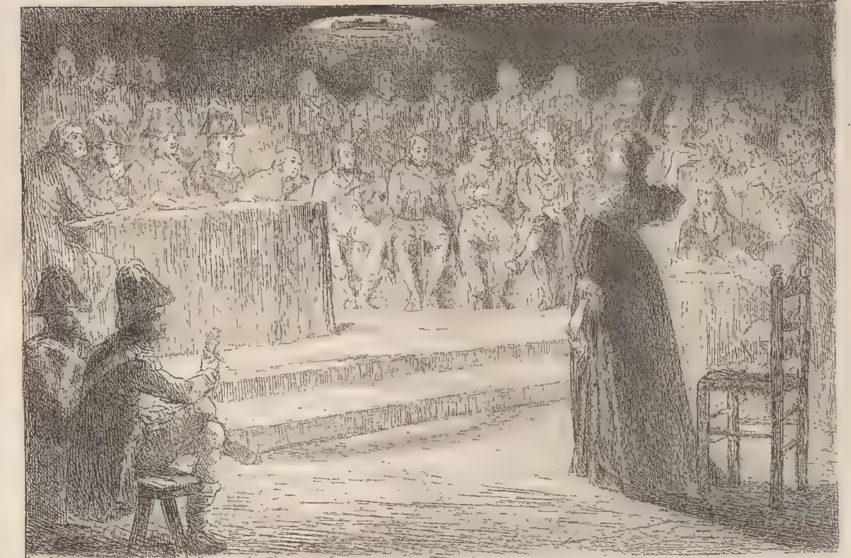
Une femme au front ailé qui domine l'étoile polaire, personnifie le Génie de la navigation. Elle s'appuie d'une main sur la rame antique, l'autre tient la boussole et le compas, son regard interroge l'horizon des mers et y cherche un monde nouveau.

Esquisse de la figure principale d'un projet de fontaine monumentale destinée à la ville de Marseille.

Le buste de grandeur colossale est au Salon.

Joseph Félon

1865



Hip. de la Charlerie





Joseph Félon. Un des talents les plus aimables et les plus parisiens de la sculpture contemporaine.

De la Charlerie (Hippolyte). — Je n'ai que faire de dire le sujet de la composition, on a reconnu Marie-Antoinette en présence du tribunal révolutionnaire, et sa belle attitude indignée, son bras étendu vers les quelques têtes de femmes qu'on distingue au fond de la salle, nous disent suffisamment qu'elle profère sa réplique célèbre : — *J'en appelle à toutes les mères.* — Cette scène de nuit, que l'artiste a profondément étudiée au double point de vue de l'effet pittoresque et du drame, compose un des tableaux les plus étranges et les plus frappants de l'exposition. — Je ne peux m'empêcher de regretter les petites dimensions du cadre. La peinture, très faite, très-rendue, la mise en scène parfaitement entendue et simple comme la vérité elle même, les types bien ressuscités de l'époque révolutionnaire, tout cela eût mérité les honneurs d'une grande toile.

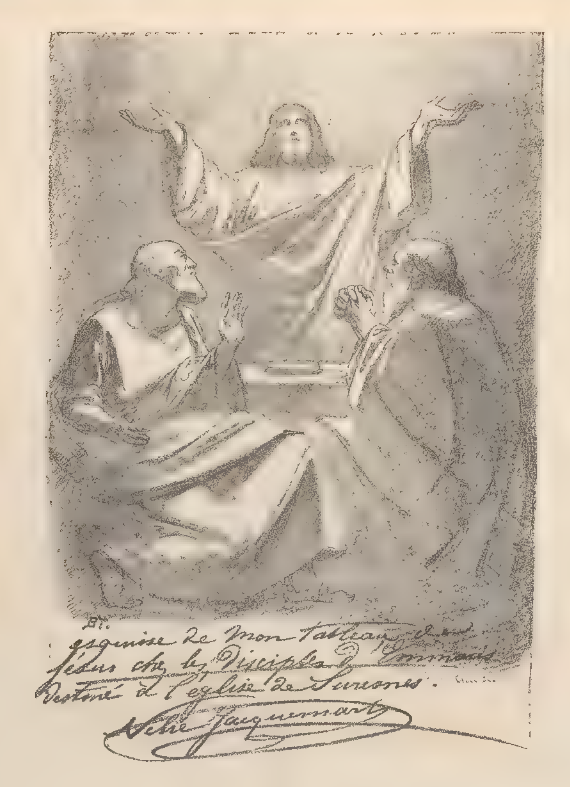
Mais M. de la Charlerie est habitué à se restreindre ainsi. C'est lui qui a illustré la plupart des grandes publications de M. Armengaud, et il y a laissé, sous la forme de simples dessins, une foule de compositions remarquables dont des habiles et des faiseurs eussent tiré plus de cent tableaux.

Bin (Émile). — Commence à prendre rang parmi les maîtres — si rares — de la peinture décorative. — Un grand sentiment d'élégance. On n'a pas besoin d'en avoir d'autre preuve que cette *Andromède.*

Durand-Brager. — Il y a assurément peu de peintres de marines qui sachent mieux leur métier, et qui reproduisent la mer et surtout les vaisseaux qui la sillonnent avec une plus savante précision, avec plus d'habileté et plus de conscience avec une plus parfaite perception des moindres détails.



un groupe, la Force, que je fais exécuter en ce moment à l'église de la Trinité.
J. L. Maillet



Esquisse de mon tableau de Jésus chez les Disciples d'Emmaüs destiné à l'église de Suresnes.
Nélie Jacquemart



Croquis de mon groupe du Salon.
P. J. Mêne 1865



Voilà le croquis d'un de mes tableaux du Salon (Une Jeune mère)
Hugues Merle

Maillet. — Il y a quelques années, M. Maillet remportait au Salon un grand succès qu'il ne devait qu'à une idée originale. Il avait exposé une *Agrippine portant les cendres de Germanicus*. Agrippine était voilée. Ce voile, sous lequel on entrevoyait le visage, passa, aux yeux du public des dimanches, pour un tour de force de sculpture, quand il n'était qu'un des artifices les plus faciles du métier. Heureusement, il y avait un véritable artiste en M. Maillet, et le jour où il enleva leur voile à ses figures, elles ne firent qu'y gagner ; — voilà ce qu'on peut dire à sa louange. — Il n'y a rien à voiler dans le beau groupe dont nous donnons ici le croquis, et qui va consolider la réputation de l'artiste. Ces trois figures, ces trois attitudes s'agencent et se combinent de la façon la plus heureuse, et donnent, de tous côtés, les silhouettes les plus élégantes et les plus variées. La figure de la Force seule est un chef-d'œuvre. Beau et fier port de tête ; souple et gracieuse attitude ; draperie bien jetée, au pli riche et capricieux ; rien de banal, ni qui sente l'école dans ce groupe noble et sans pédantisme qui fait songer aux belles compositions de la Renaissance.

Jacquemart (Mlle Nelie). — Est représentée au Salon par deux portraits, dont un très-remarqué, celui de Louis Jourdan. On voit, par l'échantillon ci-joint, que la jeune artiste sait venir à bout de travaux plus grands et plus compliqués.

Mène. — L'Alfred de Dreux de la statuaire, et assurément le plus spirituel des animaliers, comme Barye en est le plus puissant. Mais M. Mene ne s'attaque guère aux lions. Il s'en tient habituellement aux chevaux et aux lévriers.

Merle (Hugues). — Renommé comme habile finisseur. Sait caresser l'exécution outre mesure sans trop l'énerver ; c'est le grand problème. Aussi M. Merle est un des peintres de ce temps-ci qui se vendent le mieux, et figurait-il à une des premières places de la galerie de M. le duc de Morny — un connaisseur qui ne possédait pas un chef-d'œuvre qui ne fût aussi *une valeur*.

Pigalle.

Paris. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Breda.

N° 5. — SAMEDI 27 MAI 1865

L'AUTOGRAPHE AU SALON

DE 1865

100 PAGES DE CROQUIS EN DOUZE LIVRAISONS

LA LIVRAISON } PAPIER BLANC **60** CENTIMES — CHAMOIS **75** —

EN ENVOYANT **6** FRANCS, 3, RUE ROSSINI, ON RECEVRA LES **12** LIVRAISONS

L'Autographe au Salon de 1864 : **2** fr. **25**



Mon cher Bourdin,

Le dessin de Géricault que je vous envoie est curieux à un double titre : d'abord parce que c'est un croquis magistralement traité d'un coup de plume, et ensuite parce que c'est là positivement la première idee de son fameux tableau de la *Course de chevaux libres à Rome*. Ce dessin, évidemment fait de souvenir dans quelque café du Corso, à la sortie des courses et sur un fragment de lettre commencée, représente en effet le groupe principal de la belle composition que nous connaissons tous.

ALBERT DE LA FIZELIÈRE.



Géricault

Rome 7 Juin 1817

mon cher victor, nous sommes tous arrivés en très bonne santé — et sans que les Brigands ayent été interrompre notre paisible route

SORTIE DU PORT DE HONFLEUR.

Schutzemberger. — La figure dont M. Schutzemberger a bien voulu nous communiquer le croquis est un pâtre antique. L'artiste s'est inspiré de ces beaux vers des *Géorgiques* : « — *Sur le soir que ton troupeau s'abreuve et paisse encore à l'heure où Vesper commence à rafraîchir l'air, où la lune s'anime*, etc. C'est dire que le tableau de M. Schutzemberger est plus compliqué que son croquis. Voici le pâtre de Virgile, appuyé sur un bâton recourbé, dans une attitude contemplative, à ses pieds, on voit le troupeau brouter l'herbe et se désaltérer au bord d'un beau lac tout uni et silencieux. Dans l'eau se reflètent les rouges clartés du crépuscule. Le brouillard tombe; les rochers prennent dans la vapeur des apparences spectrales. Tout ce paysage virgilien, qu'il faut aller voir au Salon est plein de grandeur et de poésie.

Jongkind (Johann Barthold).— Né à Latrop (Hollande). — Elève de M. Isabey. Par exemple, personne ne se douterait de cette filiation, en comparant la peinture abrupte et sauvage de l'élève aux sujets coquets et coquettement peints du maître.

Jongkind est un des types les plus originaux de l'art contemporain.

Au physique, Jongkind a le long corps dégingandé, le nez busqué, le front haut, l'œil rêveur que Cervantes prête à Don Quichotte. Seulement, l'artiste est de plus joyeuse humeur que le chevalier de la *triste figure* ; il parle une langue hollando-française impossible et qui n'a jamais été en usage nulle part, même en Hollande; mais il la parle avec tant de verve, d'entrain, d'originalité, qu'il se fait davantage écouter que les plus beaux diseurs. Il connaît tout Paris, et tout Paris le connaît. Ce n'est pourtant pas que Jongkind aime le monde. Il ne le méprise pas, mais il craint sa méchanceté et il déplore sa corruption. A dire vrai, il préfère la société des bêtes à celle des hommes. Son atelier est plein d'oiseaux en liberté, qui voltigent de tous côtés, s'abattent familièrement sur son épaule, se perchant sur son chevalet et le regardant travailler Jongkind s'interrompt pour les caresser, et il leur parle, et il les appelle avec une émotion vraie et sentie :

« — O mes bêtes ! ô chers innocents ! »

L'artiste ressemble bien à l'homme. Un talent un peu farouche comme je l'ai dit, mais en même temps très-fin et tres poétique.

Les deux croquis que nous publions donnent une idée très-juste de sa manière. Le grand surtout, que nous empruntons à la remarquable collection d'eaux fortes de la maison Cadart, est certainement une des planches les plus étonnantes qu'on y ait publiées. (Le petit croquis est à la page 41.)

Le talent de Jongkind se résume en deux mots: — une facture brutale aboutissant à des effets pleins de vérité et de délicatesse.

« Comme coloration, écrivait l'an passé M. Jean Rousseau, dans le *Figaro*, on ne peut rien voir de plus fin ni de plus juste que les tableaux de Jongkind, — pas même les délicieux paysages de Corot. Même naïveté chez les deux peintres, mêmes ciels laiteux et perlés, même lumière franche et limpide. Seulement Jongkind est un Corot à l'état sauvage. Il est plus absolu que le maître, il fait moins de concessions au charme, tout en aimant son art avec la même passion. Au fond rien n'est plus étudié que sa peinture, si débraillée à la surface. Vous n'y trouvez pas une teinte *plate*; chaque localité se nourrit de toutes sortes de tons qui la corsent et l'enrichissent, sans que l'unité frappante de l'aspect en soit seulement entamée. Et quelle simplicité dans les moyens d'effet ! Quelques accents, énergiques sans dureté, jetés comme au hasard et tombant toujours juste, suffisent à donner au tableau une vibration extraordinaire. »

Un fait dit bien toute la valeur de Jongkind. Il y a quatre ou cinq ans, il quitta Paris pour un temps assez long et fit vendre en bloc, à l'hôtel Drouot, tout ce qui lui restait de tableaux et d'esquisses. Ce furent les artistes qui se les disputèrent, et, dans le nombre, bien des artistes célèbres, Diaz, Philippe Rousseau, Troyon, Willems, etc.



Pradier. — On a trouvé dans les papiers de ce grand artiste une sorte de notice biographique annotée par lui. Nous la reproduisons en soulignant les passages écrits de sa main :

« Pradier (James), statuaire, membre de l'Académie des beaux-arts, officier de la Légion d'honneur. — Né à Genève en 1794. *Son grand-père était né à Lunelle. D'ancienne famille française*, il montra de grandes dispositions pour les arts en général, et vint à Paris pour *y terminer ses études dans la* sculpture *sous la direction* du célèbre Lemot et *de M. Gérard; l'Empereur*, dont le génie allait au-devant de tous les talents, même en espérance, lui accorda une pension *sur sa cassette*, qui ne fut suspendue qu'au moment où le jeune Pradier remporta le prix de Rome *à l'âge de vingt ans*, qui lui donnait le droit d'aller passer quelques années *en Italie* aux frais du gouvernement. Loin d'imiter l'exemple d'un grand nombre de ses camarades qui dissipaient un temps précieux dans les plaisirs et l'oisiveté, il redoubla d'efforts et devint bientôt le statuaire souple et gracieux dont nous admirons les ouvrages.

« En 1819, M. Pradier a obtenu une médaille d'or, en 1827, il a été nommé membre de l'Institut *en remplacement de son maître*, puis professeur à l'Académie de France.

» Voici la liste de ses principales productions.

» *Une bacchante couchée et une Niobé qu'il fit à Rome pendant la dernière année de son premier séjour*; le duc de Berry mourant dans les bras de la Religion, groupe en marbre de sept pieds, placé dans la chapelle de l'église de Saint-Louis à Versailles où le prince fut baptisé; un buste de J.-J. Rousseau, *statue de Bonnet pour Genève*; un groupe des trois Grâces, en marbre, grand comme nature; *une Psyché en marbre grec*; la statue de Rousseau, en bronze, de sept pieds six pouces, à Genève : *le modèle* d'un fleuve de dix-sept pieds pour la fontaine de l'Éléphant; une bacchante et un satyre, groupe en marbre (*appartient à M. Demidoff*); *une bacchante couchée*, à Auteuil, chez M. Ternaux; une *Vénus*, en marbre de *France, au Luxembourg* (exposée en 1819); buste de Louis XVIII, en marbre grec); buste de Charles X (pour le musée Charles X); la Liberté et l'*Ordre public, en marbre* (Chambre des députés); un Prométhée; *un groupe de Vénus et l'Amour, en marbre; une statue en marbre de Phidias aux Tuileries; les quatre Renommées qui couronnent les cintres de l'Arc-de-l'Étoile; le groupe de trois Figures en marbre du Mariage de la Vierge, à la Madeleine; la statue du duc de Beaujolais, en marbre, pour Versailles, et une copie pour Malte; une Vierge en marbre pour la cathédrale d'Avignon; la statue du maréchal Soult, en marbre, pour Versailles; la statue en marbre de Gaston d'Orléans (Versailles); la statue en marbre du général Danrémont (Versailles); le modèle du duc de Vendôme; celui de Montmorency (Versailles); le buste en marbre français de Cuvier pour l'Institut; les deux statues en pierre de la Ville de Strasbourg, place de la Concorde; le buste en marbre de Gérard pour le musée du Louvre; un groupe équestre en bronze aux Champs-Élysées; la statue en marbre d'une Odalisque au musée de Lyon; un bas-relief sur la façade de la Chambre des députés; le fronton de la Chambre des pairs; la statue d'un Christ en croix, de huit pieds de proportion, pour Saint-Pétersbourg; une statue de Cassandre, en marbre, au musée d'Avignon; les deux Muses en marbre à la fontaine Molière; la statue du duc d'Orléans assise en marbre, avec son piédestal orné de bas-relief, pour Versailles; un portrait en marbre; les douze statues qui doivent entourer le tombeau de l'Empereur, modèles que j'ai dans mon atelier pour être faits en bronze et marbre; groupe d'Anacréon réchauffant l'Amour, pour bronze; la Sagesse qui se défend des traits de l'Amour, pour bronze; une Poésie fugitive en marbre, déjà ébauchée, pour l'exposition; - une grande quantité de statuettes.* »

Parmi ces six croquis on remarquera celui daté de 1834 et qui représente Pradier croqué par lui-même.







Vous recevrez prochainement une lettre de votre maison de Paris qui vous demandera des prix exacts pour des blocs de marbre blanc d'un ordinaire il y aurait une fourniture pour 5 statues de 4 mètres dont une en hauteur et les autres assises les statues devront décorer une grande fontaine qu'on va élever sur la grande place à Nîmes, j'ai fait considérer au Maire la grande difficulté de faire arriver des blocs de cette proportion jusqu'à dans un atelier et tout cela pour l'engager à faire faire cette sculpture en deux assises surtout en prenant et composant exprès dans cette intention ma proposition a été très bien accueillie et je pense que pour vous c'est un moyen aussi qui entrera dans vos vues car il vous sera plus facile de trouver des blocs de 6 pieds que de 12 surtout en ce moment où vous êtes obligé de fournir les marbres du tombeau de Napoléon (dont je vous supplie d'accélérer le transport car j'ai déjà 3 figures de préparées) ainsi voilà voyez à donner aussitôt lettre lue quelques prix sur les blocs dont je vous fais connaître les dimensions.



Vois vous avertir qu'ils ne sont pas éloignés de se servir de la pierre du pays avec laquelle la maison carrée a été faite du temps des Romains en convenant et pour avoir cette commande de mettre toute la réunion possible dans les prix

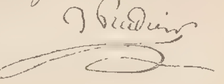
Ayez cher Monsieur d'étudier de combien à peu près la valeur des pieds cubes de marbre et de faire un devis approximatif de ce que pourrait bien revenir cette matière dans leur ville adressez moi votre lettre promptement mille amitiés J Pradier





Cher Monsieur, avez-vous reçu ma lettre dernière dans laquelle je vous disais que je vous enverrai mes modèles le Christ, et puis après le groupe du (Polyphème, Acis et Galatée) ce groupe devra être fait en marbre de seconde qualité et d'une proportion fort grande la figure principale devra avoir au moins de 12 à 15 pieds voila à peu près le dessin. tâchez de me trouver ces marbres, je vais vous envoyer le Christ d'ici à 15 jours j'espère que Aubin mon Praticien viendra près de vous et fera au moins épanneler ces marbres et nous les finirons à Paris comme cela il sera facile de les envoyer à Paris et à moins de frais

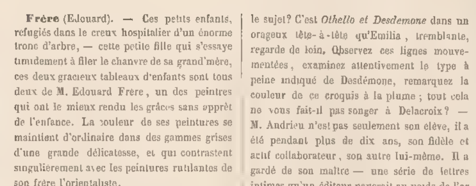
adieu votre tout dévoué

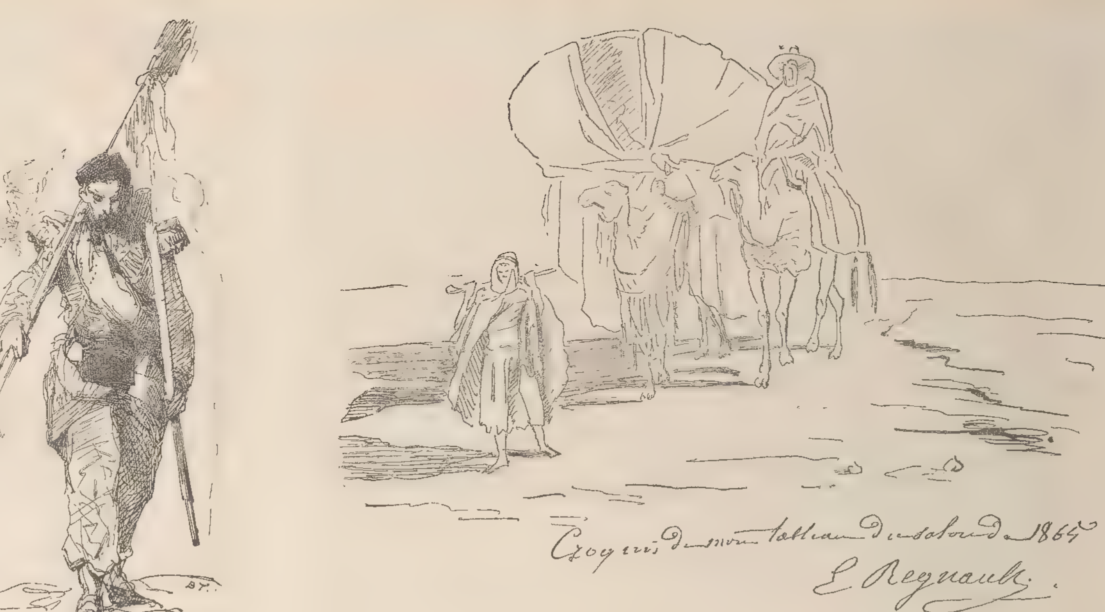


Cache-cache.

Ed. Frère. Nice 13 Mars 1865







Croquis de mon tableau du salon de 1865

E. Regnault.



Ed. Frère Nice 13 Mars. 1865



Andrieu

Frère (Edouard). — Ces petits enfants, réfugiés dans le creux hospitalier d'un énorme tronc d'arbre, — cette petite fille qui s'essaye timidement à filer le chanvre de sa grand'mère, ces deux gracieux tableaux d'enfants sont tous deux de M. Edouard Frère, un des peintres qui ont le mieux rendu les grâces sans apprêt de l'enfance. La couleur de ses peintures se maintient d'ordinaire dans des gammes grises d'une grande délicatesse, et qui contrastent singulièrement avec les peintures rutilantes de son frère l'orientaliste.

Protais (Paul-Alexandre). — Le peintre à la mode depuis deux ans, pour les petits sujets militaires, où il a su trouver des notes poétiques qu'on ne connaissait pas encore.

Regnault (Emile). — Il y a du style dans ce groupe d'Arabes et de chameaux qui s'avancent d'un pas si solennel. Mais quand le style aura disparu de nos zones bourgeoises, ce sera dans l'Orient qu'il se retrouvera.

Andrieu (Pierre). — Ai-je besoin de dire le sujet? C'est *Othello et Desdemone* dans un orageux tête-à-tête qu'Emilia, tremblante, regarde de loin. Observez ces lignes mouvementées, examinez attentivement le type à peine indiqué de Desdémone, remarquez la couleur de ce croquis à la plume; tout cela ne vous fait-il pas songer à Delacroix? — M. Andrieu n'est pas seulement son élève, il a été pendant plus de dix ans, son fidèle et actif collaborateur, son autre lui-même. Il a gardé de son maître — une série de lettres intimes qu'un éditeur payerait au poids de l'or et qui seront un jour les plus précieux documents qu'on aura sur les idées et les théories artistiques du grand peintre. Delacroix lui a légué, par son testament, une somme de 20,000 francs en espèces, et des ouvrages qui valent peut-être plus du double de cette somme, toutes les esquisses de ses beaux travaux de l'hôtel de ville, et environ un millier de croquis et de dessins de tout genre. Il est vrai que personne n'est jamais entré si avant que M. Andrieu dans la manière les secrets, le cœur même de Delacroix.



Le Chantier de construction — J. Ventadour





Platou de la mare aux fées,
— Nathl Hone Salon 1875

Ventadour (Jean-Nicolas). — A la bonne heure ! M. Ventadour n'est plus avare de son talent ni de son travail. Nous aimons à voir reparaître, même dans un simple tableau de chevaux, ces beaux et grands fonds d'architecture qui étaient si à la mode au seizième siècle et qui étoffent si richement un tableau.

Genaille. — Nous ne connaissons pas les antécédents de ce peintre. Mais voit-on souvent des tableaux d'une composition plus sévère et mieux agencée dans les concours classiques de l'école des Beaux Arts? — Son sujet peut, je pense se passer d'explication. On a reconnu Diogène raillant les définitions de Platon, et lui disant : « — Voilà ton homme! » en lui jetant un coq déplumé. On sait que Platon appelait l'homme un animal à deux pieds et sans plumes.

Nath Hone. — Un paysage anglais qui rappelle les sites mouvementés de Turner, grand artiste qui avait compris que la nature a un[e] âme.

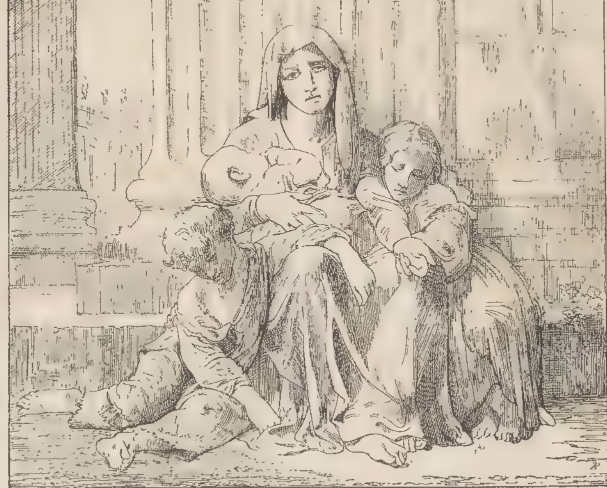
Bataille (Eugène). Le tableau dont nous donnons le croquis a, sur les murs de l'exposition, un pendant qui s'intitule : *Coup de feu du braconnier*. Ceci, c'est le *Coup de feu du gendarme*.



Eug. Bataille — ah! c'est un métier difficile! Garantir la propriété, défendre les champs et la ville...



Campagne de Rome — Ch. Lecointe



Famille indigente — W. Bouguereau





Salon d. 65 A. Darjou



Canal Hollandais près de Rotterdam effet de lune pour le salon 1865

Bonvin. — Il est assez rare que l'artiste produise des composition de cette importance. Ses fonds, notamment, sont d'ordinaire plus sacrifiés. Pour cette double cause, le tableau actuel de M. Bonvin est un des plus intéressants de de l'exposition. — N'oublions pas non plus que M. Bonvin est un peu, comme talent, le père de M. Ribot, dont Ribeira n'est, selon moi, qu'un aïeul assez éloigné.

Lecointe (Charles). — A obtenu et mérité toutes les recompenses que comporte sa profession 1er grand prix de Rome en 1849. — Medaille de 3me classe en 1845, — autre médaille en 1855, — rappel en 1861. — Un des talents les plus aimables et les plus élégants de l'école classique.

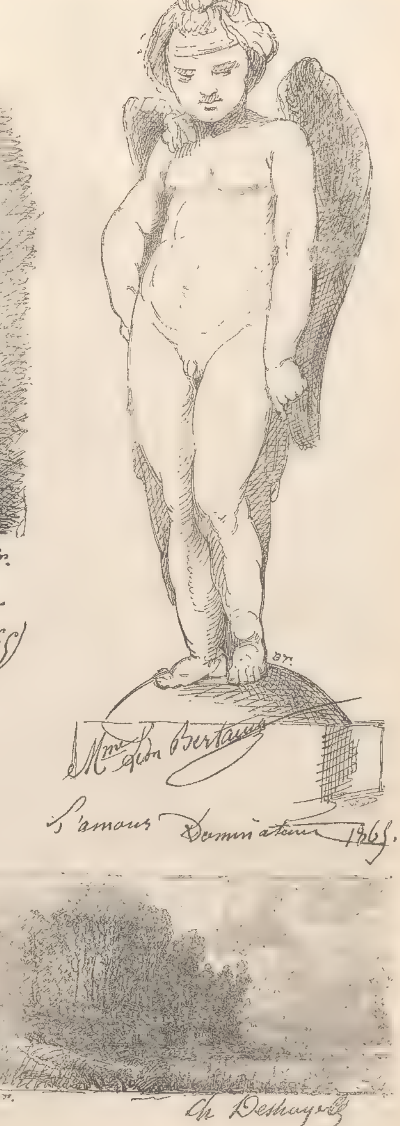
Bouguereau. — Encore un lauréat de l'art académique. M. Bouguereau, lui aussi, porte une brochette de trois médailles — auxquelles on a ajouté la croix de la Légion d'honneur. Le joli dessin de sa *famille indigente*, tracé de la façon la plus simple et la plus soigneuse, rend admirablement le dessin, le type, et jusqu'à la couleur du tableau original. Celui-ci est exposé tout à côté de la *Diane* et de l'*Amour* de Baudry et forme avec cette peinture un contraste qu'on peut se figurer.

Darjou (Alfred). — Quand M. Darjou est fatigué de tous ces types parisiens de gandins et de cocotes qu'il improvise tous les jours, avec tant de verve, dans le *Charivari*, vous voyez ce qu'il fait : — Il se sauve en province! Il se réfugie dans les sujets bretons! Il ne les réussit pas moins que les autres, il peut passer dans ce genre, pour un des meilleurs élèves d'Adolphe Leleux.

Jongking. — Voir à la page 37.







De Monnecove (Gaston). — Élève de M. Palizzi. — Ce n'est pourtant pas M. Palizzi qui a pu apprendre à son élève à dessiner si *sûrement* un cheval; — car il s'est presque toujours borné pour sa part, si nous avons bonne mémoire, à l'exploitation de la chèvre et du mouton.

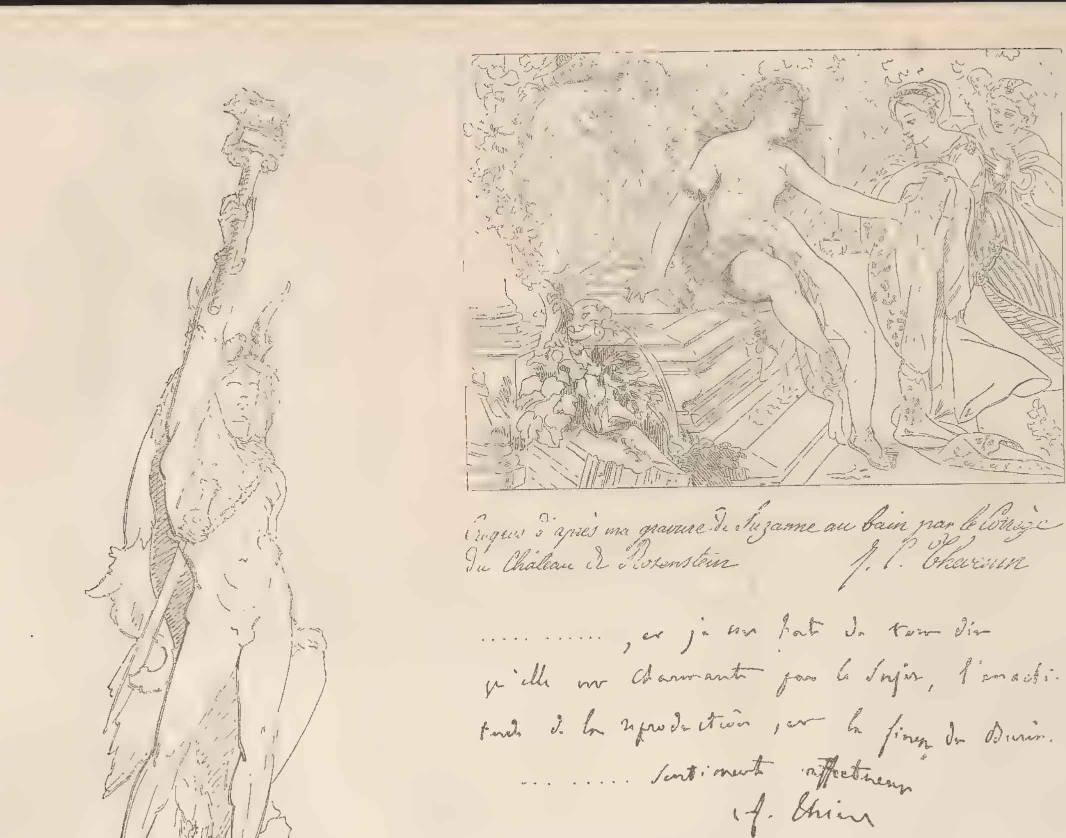
Bellet du Poisat. — Voici en quels termes un critique parle du tableau de M. Bellet du Poisat et du groupe que nous reproduisons :

« M. Bellet du Poisat est en grand progrès. Ce n'est pas seulement par la couleur, c'est par le caractère que se distingue son tableau inspiré, mais non imité des plus dramatiques peintures d'Eugène Delacroix. Le groupe des trois femmes enchaînées qui s'avancent au milieu de la toile est de la plus fière élégance : l'une orgueilleuse et droite comme une reine marchant au supplice, l'autre indomptée et secouant ses chaînes, la troisième résignée déjà et se courbant sous la servitude. Des cavaliers orientaux, d'une tournure farouche, poussent leurs chevaux qui se cabrent sur ce morne groupe... Plus loin, des troupes de captifs défilent, avec des gestes désespérés, sous le fouet de leurs conducteurs, et des esclaves noirs fléchissent, comme des cariatides, sous les vases et les trophées du butin. — Tout est bruit, mouvement, chaleur éclatante, désordre lyrique. »

Bertaux (Mme Léon). — C'est un peu la Mme O'Connell de la sculpture. Elle y a apporté un talent analogue et tout aussi viril.

Deshayes (Charles). — Beaucoup de conscience et de finesse unies à une grande et pénétrante poésie. Il y a, dans le paysage contemporain, peu de talents aussi sérieux que celui de M. Deshayes.

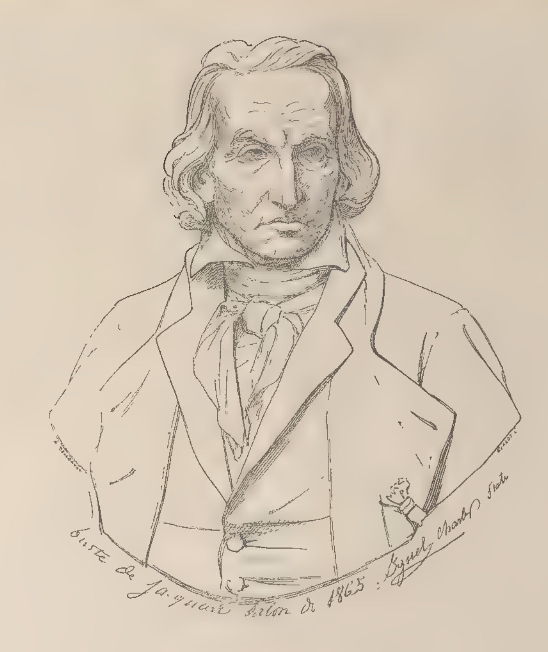
Marilhat. — Notre petit croquis est tiré de l'album [illegible] Respectons [illegible] Lalcon [illegible]. C'est de lui qu'est sortie toute la légion des orientalistes.



...., et je ne fait de vous dire
qu'elle est charmante pour le sujet, l'exacti-
tude de la reproduction, et la finesse du burin.
.... sentiments affectueux
A. Thiers

25 février 1865

Projet d'une statue de Vercingétorix
Iguel Charles



Iguel (Charles).—Le fier *Vercingétorix* de M. Ch. Iguel était fait, cela va sans dire, avant celui de M. Millet, et notre sculpteur n'a pas eu du tout la prétention de donner une leçon à son confrère. Le croquis ci joint est de nature à soulever une question intéressante : — Le héros gaulois étant donné, valait-il mieux le faire nu qu'habillé? — Le public a maintenant devant lui les deux thèses et les deux modèles. Il peut choisir.

Louons en passant la largeur d'exécution du buste, vraiment historique, de *Jacquart*, par le même artiste.

Thévenin. — Nous ne pouvons qu'applaudir, avec M. Thiers, à la gravure de M. Thévenin. Ce simple trait dit toute la grandeur du Corrége. On ne peut, avec ces seules indications au crayon, se faire une idée de son coloris prestigieux ; mais il suffit de ces belles lignes onduleuses, d'une si princière élégance, pour trahir le plus grand *charmeur* de la Renaissance italienne.

La belle gravure dont nous donnons une toute petite réduction est en vente chez l'éditeur Dusacq.

Frère (Charles). — Un croquis spirituel qu'Alfred de Dreux eût signé des deux mains. Ce qui est très-curieux, c'est la différence bien marquée des talents de MM. Frère, Charles, Théodore et Edouard. Ordinairement la parenté entraîne la ressemblance, même en peinture. Voyez les deux Dubufe, les deux Daubigny, les deux Meissonnier, etc.





Portrait de M. D.

Berger Lycidas sculptant son bâton
Salon de 1865 François Truphème

Les papillons (esquisse de plafond.)
E. Marc

A. Mouillon

Boulanger Louis.

> Jours [illegible] le temps [illegible] respirer les roses,
> [illegible] vitres longtemps closes
> Le temps [illegible]
> Tou[illegible]
> Qui flotte[illegible] ravines
> A[illegible]

C'est à M. Louis Boulanger que Victor Hugo a adressé jadis cette jolie pièce de vers, et bien d'autres, qu'on retrouvera en feuilletant les *Orientales*, les *Feuilles d'automne*, les *Chants du crépuscule*, les *Rayons et les Ombres*, etc., etc. C'est que M. Boulanger n'était pas seulement l'ami du poète; il a été aussi l'un de ses alliés. Il a été un des promoteurs du romantisme dans l'art. Il traduisait Hugo, et Hugo le traduisait. Il peignait sa fameuse *Ronde du Sabbat*, tandis que l'auteur des *Orientales* écrivait son fantastique morceau des *Djinns*. Et l'on serait vraiment bien embarrassé de choisir entre le *Mazeppa* de M. Louis Boulanger et le *Mazeppa* de Victor Hugo, — deux chefs-d'œuvre.

Aujourd'hui M. Boulanger — après avoir longtemps et vaillamment lutté — a pris une retraite honorable et honorée qui lui était due. Il est directeur du musée et de l'école des Beaux-Arts de Dijon. J'ajouterai à sa louange qu'il ne s'endort pas, comme tant d'autres, dans ses fonctions officielles, et qu'il continue, comme par le passé, à apporter le contingent de son talent à chaque exposition.

Bonnegrâce. — Sa réputation de portraitiste est faite et bien faite. Le croquis ci-joint peut se passer d'un commentaire.

Truphême (François). — On regarde beaucoup ce joli *Lycidas* au palais de l'Industrie. C'est une des figures réussies du salon de sculpture, où les chefs-d'œuvre n'ont jamais été si rares.

Marc (Eugène). — Élève de David (d'Angers) et de Paul Delaroche. Avec deux maîtres comme ceux-là, on peut aborder les beaux travaux de l'art décoratif, qui restera toujours, quoi qu'en disent les peintres de boudoir, le grand art.

Mouillon (Alfred). — Commence à se faire remarquer dans le paysage, où les talents sont devenus si nombreux. Des arbres d'une jolie silhouette. Des effets finement étudiés.


Pigalle.

Paris. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Bréda.

N° 6. — SAMEDI 3 JUIN 1865

L'AUTOGRAPHE AU SALON DE 1865

100 PAGES DE CROQUIS EN DOUZE LIVRAISONS

EN ENVOYANT 6 FRANCS, 3, RUE ROSSINI, ON RECEVRA LES 12 LIVRAISONS.





Louis Cabat. — Depuis trente ans passés, M. Louis Cabat a pris place parmi les maîtres paysagistes. Les autres sont Corot, Jules Dupré, Th. Rousseau, Diaz, Daubigny, Aligny. Le charmant dessin de *la Solitude* est un souvenir du merveilleux tableau du maître où resplendissent les qualités qui l'ont placé au premier rang.

Elie Delaunay. — Premier grand prix de Rome en 1856, a obtenu successivement la médaille de 3e classe en 1859, la médaille de 2e classe en 1863, et la médaille de cette année. Ce talent sérieux et gracieux tout à la fois, ne s'arrêtera certainement pas en si beau chemin, et on peut prédire, à coup sûr, que d'autres récompenses honorifiques l'aideront à franchir les portes de l'Institut.

Oudry. — On sait qu'Oudry a traité tous les genres; il était élève de Largillière et peignait très-spirituellement la figure. Mais il prenait à la peinture d'animaux un plaisir tout particulier. Largillière fut le premier à voir que c'était là la vraie vocation d'Oudry. Un jour, comme celui-ci faisait le portrait de je ne sais quel chasseur, il l'accompagna d'un chien si réussi que Largillière lui dit en riant : « — Allons, tu ne seras jamais qu'un peintre de chiens. » — Il avait représenté Louis XV dans une partie de chasse au milieu des seigneurs et des piqueurs; les chiens étaient les plus ressemblants, et à un tel point que Louis XV les nommait l'un après l'autre.

Pourtant Oudry fut reçu à l'Académie pour une *Adoration des Mages*. Qu'on dise encore que le talent reste incompris des Académies!

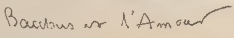


Solitude.

Le soir, quand tout fait silence, que la nature semble entrer dans le sommeil, le cerf sort de sa retraite, et vient aux eaux du lac solitaire respirer la fraîcheur.

Louis Cabat







Charles Hermann-Léon



Le moineau de Lesbie

R. Poggi.

Paris. 1865

Lugete o Veneres Cupidinesque,
Et quantum est hominum venustiorum.
Passer mortuus est meae puellae

(Catulle Poème. 1.)



Ch. de la Rochenoire

Janson. — On le compte parmi les talents les plus élégants les plus charmants et, en même temps les moins prétentieux de la sculpture actuelle. La grâce sans le maniérisme, tout est à M. Janson est en outre un très habile exécutant. Il y a peu de marbres, non-seulement d'un plus agréable sentiment, mais encore d'un plus joli travail que les siens.

M. **Hermann-Léon** (Charles). — Fils du regrettable artiste de l'Opéra-Comique. Il n'y a guère que deux ou trois ans qu'il expose. Il s'est fait remarquer dès le premier jour, par un esprit de composition, une souplesse de facture, un charme de coloration qui promettent, dès à présent, un successeur à Philippe Rousseau.

Poggi (Raphaël). Élève d'Hippolyte Flandrin. Encore un jeune homme, et dont on peut beaucoup espérer, comme le prouve cette élégante composition qu'il intitule *le moineau de Lesbie*. Il faut noter que les deux figures, dans ce tableau, sont de grandeur naturelle. Il y a, au Salon, peu de morceaux de *nu* de cette importance qui soient aussi complètement réussis.

De la Roche-Noire (Charles-Julien). — Cet artiste, élève remarquable de Troyon, est-il l'auteur de tant de traités en circulation sur l'art d'apprendre la peinture, l'aquarelle, le pastel, etc., tout seul? Dans ce cas, les toiles de M. de la Roche-Noire ne font pas une mauvaise réclame à ses livres, et l'on peut dire qu'il prêche d'exemple.

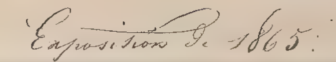
De Bar (Pierre-Alexandre). — Le site oriental dont nous donnons le petit croquis, si coloré, représente, d'après le livret, un *Village arabe aux environs du Caire*.



Village arabe aux environs du Caire

(Égypte)

A. de Bar





J. Jouy 1865





Marée Basse à Grandcamp.



Veyrassat (Jules-Jacques).— « Les paysages de Veyrassat, dit Théophile Gautier, sont dénués de tout artifice : ils sont simples comme la vérité. » Et il termine en recommandant ses études de lumière, où le peintre se complaît dans des gammes douces et harmonieuses. Il faut ajouter que Veyrassat est un des peintres qui ont le mieux dessiné les chevaux de halage ou de labour avec leur tournure empreinte d'une lourdeur et d'une gravité particulières.

Jouy (Joseph). — Talent gracieux et dont le jury a déjà reconnu le charme pénétrant par trois médailles successives.

Perrey (Léon). — Élève de son père et de M. Jouffroy. Je le louerai de ne s'être pas mis en quatre pour débuter par un sujet excentrique et exceptionnel. Il a pris le thème éternellement usité dans la statuaire, un enfant qui joue. Il n'en fallait pas plus à l'antiquité pour faire des chefs-d'œuvre, témoin les *Joueurs d'osselets*, l'*Enfant à l'oie*, etc., etc.

Cossmann (Maurice). — Élève de M. Eugène Lepoittevin. Son tableau se fait principalement remarquer par l'extrême justesse des attitudes. Ce mérite se laisse entrevoir dans le joli et net croquis que voici. A la façon dont notre joueur ramasse sa carte, ne devine-t-on pas bien clairement qu'il va la jeter au nez de son partenaire ?

Wattier (Émile). — M. Wattier expose cette année — qui l'aurait cru? — une *Tentation de saint Antoine*. Il ne pourra faire un plus lointain voyage en dehors de sa sphère habituelle, car le petit croquis Louis XV ci-joint nous donne l'échantillon des sujets qu'il traite le plus volontiers et qui ont fait sa réputation, rivale de celle de Tony Johannot. Peu d'artistes ont mieux compris ces jolies modes du dix-huitième siècle, si élégantes avec une apparence si négligée, si voluptueuses, et qui ont toujours l'air de ne chercher pour la femme que le plus coquet des *déshabillés*.





H. Harpignies. — A chaque exposition, l talent de M. Harpignies grandit et s'élève, grâce au profond amour de la nature, à l'étude consciencieuse et aux efforts persévérants du peintre. Ses deux tableaux de cette année, *Rome vue du mont Palatin* et *la Petite marine, à Sorrente*, ont eu le plus grand succès près des vrais connaisseurs.

Franceschi (Jules). — C'est au Salon prochain que nous pourrons juger de l'exécution du beau groupe, *Hébé*, dont M. Jules Franceschi nous envoie le croquis. Les amateurs de la sculpture élégante et poétique se souviennent encore de son *Andromède*, d'*Isis*, du *Tombeau de Kamienski*, et de la statue de *la Foi*, pour le monument de la famille polonaise, Michel Tysykiewicz.

Le Bourg. — M. Charles Le Bourg inaugure, croyons-nous, un luxe somptueux et tout nouveau. Son groupe charmant, d'une allure si gracieuse et d'une science si grande, représente, en effet, deux portraits, une jeune mère et son fils. Ce marbre superbe, fouillé avec recherche, fera souche, nous n'en doutons pas.

A. Etex. — Les deux lignes placées au bas du croquis du célèbre statuaire nous dispensent de tout commentaire.

Aze (Adolphe). — Un charmant tableau, curieux, intéressant, surtout dans les circonstances actuelles. M. Aze a encore au Salon une toile fort remarquable, *le Tribunal indigène dans la cour de la grande mosquée, à Alger*.



Pour être un grand artiste il ne suffit pas d'être un habile praticien, il faut être penseur ou poète !

Hipp^te Lazerges

F. Heilbuth. — Un croquis crânement enlevé, d'après l'un des domestiques d'un cardinal romain. M. Heilbuth a su plaire à tous, et la faveur publique le suit avec intérêt dans chaque œuvre nouvelle.

Lazerges. — Un beau tableau, de la grande peinture, une pensée juste.

Roux (Joseph). — Le croquis spirituel du *Procès perdu* nous fait souvenir de la *Fin d'un pardon en Bretagne*, tableau du même peintre dont le succès, au Salon dernier, avait dépassé les espérances de l'auteur.



Henner (J.-J.) — Premier grand prix de Rome, deux fois médaillé. Dessin correct facture excellente, choix heureux dans les sujets. M. Henner a le plus bel avenir que puisse rêver un jeune homme.

Hellouin. — La *nature morte* de M. Hellouin, un tout petit tableau, est traitée avec une extrême finesse, une facilité remarquable, une couleur franche qui nous fait espérer, pour le prochain Salon, une toile plus importante.

Rousseau (Léon). — Une satire fine et comique qui ne corrigera probablement personne.







Je tiens ici l'emploi d'un COQUIN de roman
Intercalez E L. et vous aurez mon nom —

Hanguet. — Au premier plan, sur un coteau, les femmes arabes suivent de leurs regards inquiets la mêlée furibonde, la lutte acharnée qui s'étend au loin. L'air retentit de leurs vociférations contre les ennemis ; elles encouragent leurs guerriers du geste et de la voix ; elles se lamentent à la vue des braves qui ont succombé et qu'on ramène vers la Smala. Cette composition est d'un grand effet dramatique ; les groupes sont bien disposés, les attitudes variées et très-étudiées et l'exécution saine, franche et pleine d'éclat.

Morel Retz, dit **Stop** — Esprit fin, crayon habile, M. Stop compte parmi les meilleurs caricaturistes modernes. Ses portraits à l'aquarelle sont fort estimés, témoins ceux qui sont au salon et le joli croquis de l'ami Coquelin.

De Serres — M. Charles de Serres a fait de longues et sérieuses études d'après les grands maîtres italiens, espagnols et flamands, il a retrouvé avec bonheur leurs procédés les plus intimes. Nous lui devons une excellente copie du *Départ des archers*, de Rembrandt qu'on s'obstine à appeler *la Ronde de nuit*. M. de Serres a deux beaux portraits au Salon ; nous désirons vivement qu'il exécute la grande composition dont il nous envoie le projet.

Maurice Blum. — Elève d'Eugène Delacroix et de M. Picot, a cette année deux charmantes toiles de genre, *le Rémouleur*, dont nous publions le dessin si énergique et si vrai — et *la Cuisine des officiers aux Invalides*.



Une de mes femmes arabes pendant le combat
H. Hanguet



Maurice Blum
Mars. 1865

Bascassat. — Voila trente ans que M. Brascassat a du talent et de la réputation. Chevalier de la Légion d'honneur depuis 1837, membre de l'Institut depuis 1846, il represente seul, à l'Academie, les peintres d'animaux et de paysage.

Ziem. Un charmeur! Il adore Venise et nous la fait aimer avec lui. C'est toujours la ville recherchée par les poëtes, par les rêveurs. Soleil ou brume, tout est magie, féerie, splendeur!

Guttinger. — Un ravissant dessin, fait de main de maître et qui rend bien la vive impression que cause le tableau.







E. Pichio sc. Piq

E. Pichio dit Piq. — Ce portraitiste habile a gravé lui même pour nous cette composition étrange, pleine d'énergie et d'horreur. Le thème est-il vrai? Les opinions les plus contradictoires ont été émises sur ce sujet. L'artiste, en tous cas, a fait un beau dessin, émouvant et intéressant.

Préault Auguste). — Quelle vie! quelle sincérité, quelle force, dans cette simple indication! Delacroix, avec sa haute pensée, sa pervérance opiniâtre, revit tout entier dans ce médaillon magistral. Préault, le lutteur acharné et infatigable, pouvait mieux que tout autre, rendre cette expression fière, dédaigneuse et convaincue. Ce sculpteur, qui sait faire des statues, a une série d'axiomes originaux qui, à eux seuls, formeraient un curieux album.

Déloye (Gustave). — Souvenez-vous-en ! Ce jeune homme ira vite, ferme et loin.

J. Guiaud. — Un bois d'oliviers, au feuillage triste, aux troncs contournés; une belle échappée remplie de soleil, qui laisse voir, au fond, la ville de Monaco, baignée par la mer bleue. Ce beau paysage, bien composé, bien exécuté, constitue avec *la Lonja de la Seda* une très-remarquable exposition.

Croquis de la vue de Monaco que j'expose au Salon de cette année. J. Guiaud



Héro et Léandre (Louvre)
Gustave Déloye



Je ne suis pas
pour le fini
Je suis pour l'infini
Auguste Préault

No 7. — SAMEDI 10 JUIN 1865

L'AUTOGRAPHE AU SALON

DE 1865

100 PAGES DE CROQUIS EN DOUZE LIVRAISONS

LA LIVRAISON | PAPIER BLANC 60 CENTIMES
— CHAMOIS 75 —

EN ENVOYANT 6 FRANCS, RUE ROSSINI, 3, ON RECEVRA LES 12 LIVRAISONS

L'Autographe au Salon de 1864 : 2 fr. 25



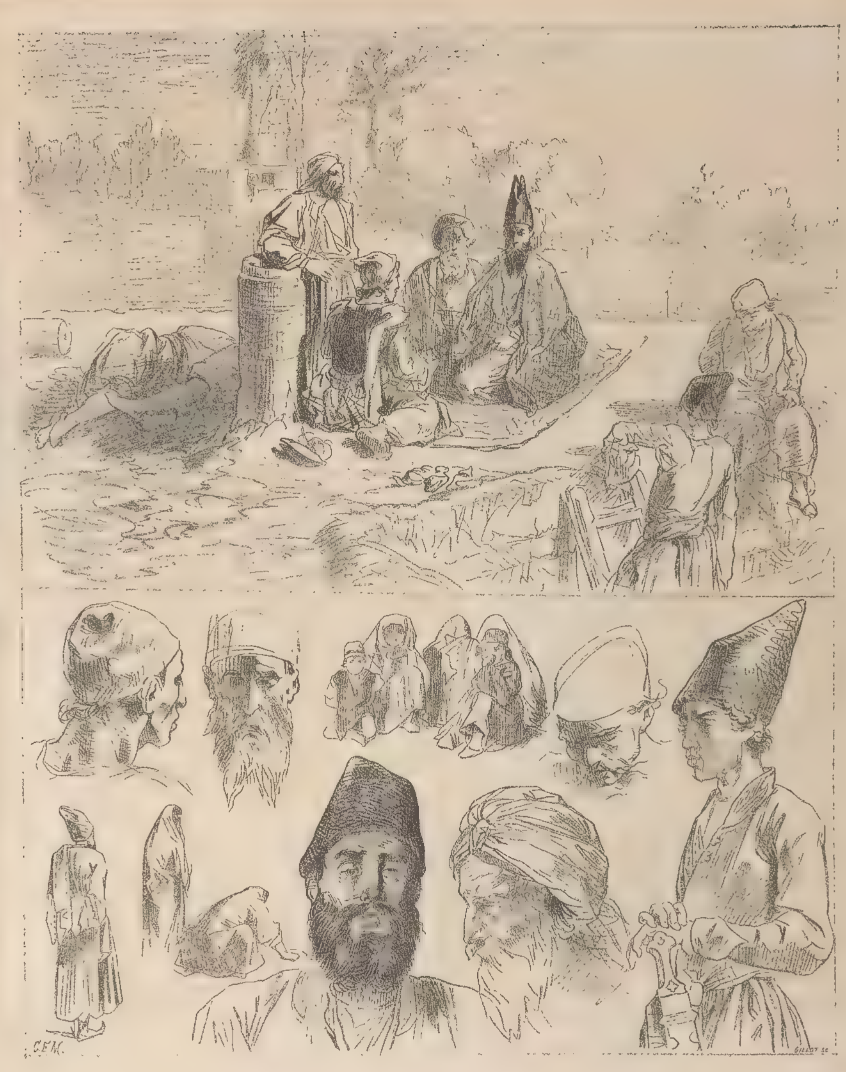
Mon tableau du salon 1865
(souvenir de Chantilly)
Aguttes

Croquis d'une eau-forte exposée cette année, et faite d'après un de mes tableaux du salon de l'an dernier : Écho et Narcisse
Xavier de Dananche

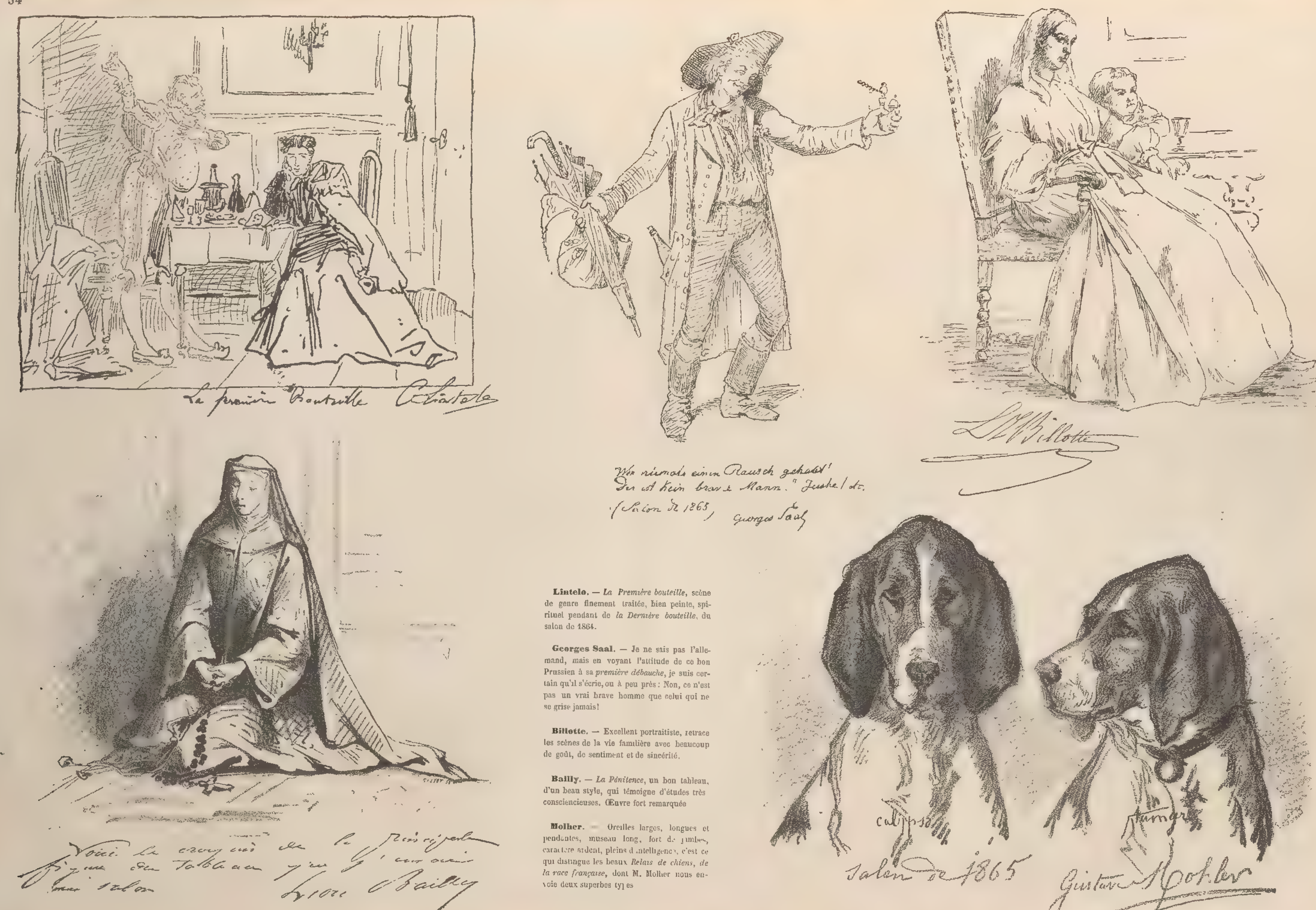
Laurens (Jules). — Nous ne sommes pas de votre avis, monsieur, et nous sommes persuadés que la vue de ces charmants croquis, si francs, si vifs, donneront au public l'envie de revoir votre beau tableau, éclatant de lumière, parfaitement composé et d'un caractère tout particulier. Peintre, graveur, ou lithographe, vos œuvres seront toujours parfaitement [illegible]

Aguttes. — Élève de MM. Barrias et Corot. — Une composition élégante d'un bon effet, d'une belle harmonie.

De Dananche. — Belles lignes, tendance au style, bon croquis, belle eau-forte. Les publications de MM. Cadart et Luquet contribueront à développer chez nous le goût de l'eau-forte, genre de gravure extrêmement artistique.



Voici seulement quelque chose des bons hommes de mon tableau « Sur les toits à Téhéran (Perse) ». Le reste, c'est-à-dire les fabriques, les arbres etc, intéressent si peu la masse du public !
Jules Laurens



Lintelo. — *La Première bouteille*, scène de genre finement traitée, bien peinte, spirituel pendant de *la Dernière bouteille*, du salon de 1864.

Georges Saal. — Je ne sais pas l'allemand, mais en voyant l'attitude de ce bon Prussien à sa *première débauche*, je suis certain qu'il s'écrie, ou à peu près : Non, ce n'est pas un vrai brave homme que celui qui ne se grise jamais!

Billotte. — Excellent portraitiste, retrace les scènes de la vie familière avec beaucoup de goût, de sentiment et de sincérité.

Bailly. — *La Pénitence*, un bon tableau, d'un beau style, qui témoigne d'études très consciencieuses. Œuvre fort remarquée

Molher. — Oreilles larges, longues et pendantes, museau long, fort de jambes, caractère ardent, pleins d'intelligence, c'est ce qui distingue les beaux *Relais de chiens, de la race française*, dont M. Molher nous envoie deux superbes types





Croquis d'après la statue en bronze de François Arago,
A. Oliva

L'abandon croquis de mon tableau du Salon 1865.
A. Heullant

Th. Gudin. — Il y a quarante ans passés que M. Gudin a obtenu une médaille de seconde classe; il est, depuis 1855, commandeur de la Légion d'honneur. Ce beau croquis du maître est très-probablement une étude d'après nature, tant l'expression est vive et bien rendue.

Heullant. — Peinture franche, saine et soignée; bon dessin.

Oliva. — Six médailles ou rappels, récompenses méritées d'œuvres remarquables. Les statues monumentales présentent à l'artiste d'excessives difficultés, heureusement vaincues dans la grande figure de François Arago. La statuette en plâtre de M. l'abbé D... (Deguerry) pourrait faire une belle statue en marbre.

Jean d'Alheim. — Charmant croquis d'un excellent tableau. Son *Sous bois* révèle des qualités précieuses de vigueur, de lumière et d'originalité.



Effet d'automne, [illegible]
d'Alheim



Michaud. — Un tableau des plus remarqués du Salon. Dans la mansarde d'un artiste pénètre un rayon doré du soleil où se retracent toutes les visions, tous les rêves symbolisés de l'imagination. Le peintre a détaché, pour notre album, un intéressant fragment de sa composition fantastique.

Plestow. — Un debutant, élève de Corot, qui semble avoir les qualités d'un vrai coloriste.

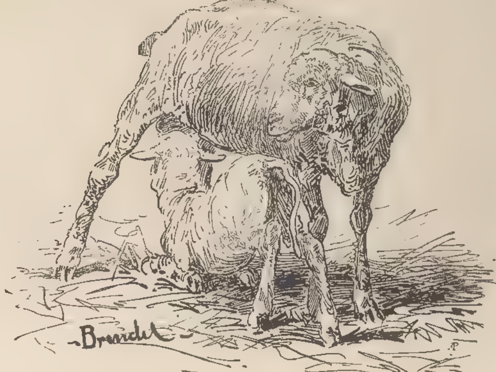
Charles Marchal. — N'a pas exposé cette année, aux grands regrets du public. Ce ravissant croquis est emprunté au tableau de *la Foire aux Servantes, à Bouxwiller*, médaillé à la dernière Exposition.

Tourneux. — Une bonne étude; trois beaux types. Nous nous rappelons avec plaisir les travaux de M. Tourneux, entre autres, *Faust et Wagner*, *Maestro Gabrielli*, *le Bohémien*, *la Bohémienne*, *l'Orphéon vénitien*, et une quantité de charmants paysages.









Bauderon. — Un des meilleurs élèves d'Eugène Delacroix. *L'Emploi de la dîme* est un tableau parfaitement composé et d'une grande vivacité de coloration. M. Bauderon est un artiste d'un grand savoir, et ses conférences sur l'art appliqué à l'industrie, sorte de cours d'esthétique populaire, ont eu le plus légitime succès.

Coomans. — Une gracieuse figure d'un tableau rempli de goût, de gaîté et d'ingéniosité.

Aussandon. — Élève d'Horace Vernet et de MM. Gleyre et Pils, trois vrais maîtres. Sa composition dans le goût académique est très-bien conçue. M. Aussandon a deux excellents portraits au Salon.

Brendel. — C'est dans nos expositions que cet artiste d'un talent très-fin a conquis ses trois médailles. Son tableau, *Dans la plaine*, dont ce croquis est extrait, témoigne encore de progrès nouveaux.



Entrée de Charles IX à Caen
24 aout 1563

J. le Pippre



J. le Pippre



Coin d'un tableau que j'ai exposé à Paris en 1851 sous le titre: la journée des barricades en 1588, et qui, actuellement appartient au musée de Nantes

mars 1865
Olivier Merson



St Georges près Royan
Jules André

Le Pippre. — Le projet du tableau de l'*Entrée de Charles IX à Caen* nous rappelle les intéressantes toiles des expositions dernières, entre autres l'*Épisode du combat d'Icheriden*, *le Zouave racontant la prise de Sébastopol*, *le Portrait de la Fiancée*, *Loin du pays*, etc.

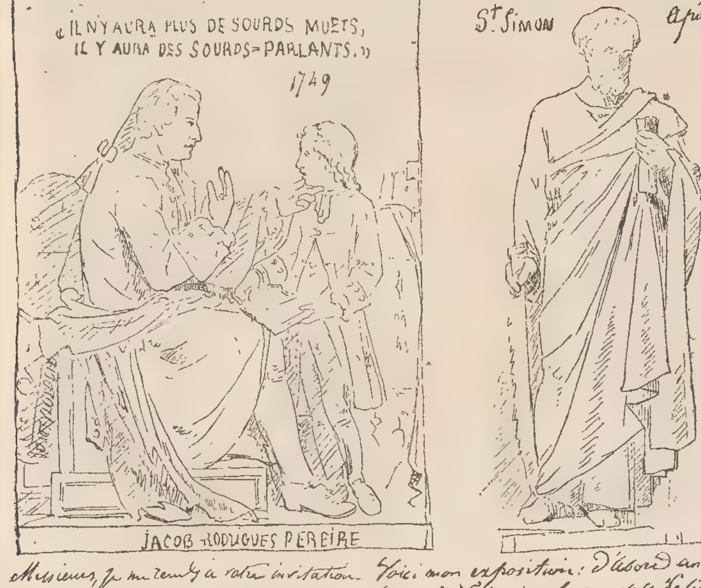
Merson (Olivier). — Talent sérieux, peintre habile, clair, franc, — a le don du mouvement et de la vie, qualités rares. Littérateur expérimenté, les jugements de M. Olivier Merson sur les beaux-arts ont une très-grande autorité.

André (Jules). — Un sentiment exquis, une exécution remarquable, une grande sincérité ont valu à M. J. André une place distinguée parmi nos meilleurs paysagistes.

Taiée (A.) — Un caricaturiste d'infiniment d'esprit, trop peu connu, qui sait aussi d'une pointe fine et brillante traduire, sans les trahir, les charmants environs de Paris.



Environs d'Asnières.
Croquis d'après mon eau forte.
A. Taiée



Messieurs, je me rends à votre invitation. Voici mon exposition : d'abord un Apôtre, croquis d'une statue en pierre, commandée par la Ville pour la nouvelle Eglise de la Trinité ; puis un bas relief représentant Jacob-Rodrigues Pereire, enseignant la parole à un muet. C'est en France, le premier instituteur et l'aïeul des Pereire actuels.

Mars 1869 Chatrousse



Croquis de mon tableau d'exposition. Eug. Laville.

Chatrousse. — La révélation de M. Chatrousse est touchante ; on aime à voir le fondateur d'une riche et puissante famille consacrer ses études et ses peines à l'éducation des infortunés, et c'est l'œuvre de la statuaire d'éterniser les grands exemples. Le Saint-Simon est une figure sobre, d'un bel arrangement et d'une grande tournure.

Laville. — *Le Christ et les petits enfants*, excellent tableau, parfaitement composé et du meilleur style.

Monnier (Henry). — Le spirituel comédien qui sut créer une foule de types originaux, l'écrivain plein d'humour qui a trouvé une forme personnelle dans notre littérature, le dessinateur habile qui donne si finement l'expression et la vie à ses personnages est un amant passionné de la nature, ainsi que le prouvent ses belles études de paysage en Hollande et ce portrait d'une bonne paysanne normande





Souvenir de la fête du 15 août 1864 (Sarthe.) Ch. Lhullier



Croquis du tableau que j'ai envoyé au salon : il faut bien se reposer quelquefois de la peinture historique et religieuse.

A. Legras



Monginot. — L'un des plus habiles dans l'art décoratif Éclat, richesse de tons, variété dans les innombrables détails, peinture agréable et charmante.

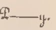
Lhullier. — Nous retrouverons au prochain Salon le tableau de M Lhullier, l'auteur de la *Gardeuse de vaches*, du *Départ pour le pâturage* et d'autres charmantes toiles.

Legras. — Composition gracieuse, d'une belle simplicité ; dessin correct, gammes un peu grises, mais suaves et fines.

Patrois. — *François Ier confère au Rosso les titres et les bénéfices de l'abbaye de Saint-Martin en récompense de ses travaux de décoration au palais de Fontainebleau.* Le talent de M. Patrois se fortifie à chaque œuvre nouvelle ; ses tableaux, bien composés, sont d'une peinture franche, lumineuse et solide.

Leloir (L.). — *La lutte de Jacob avec l'Ange.* Peinture énergique, puissante, pleine de caractère ; grande entente de l'effet. L'exagération anatomique qu'on remarque parfois, indique au moins de fortes études.

P——y.





N° 8. — SAMEDI 17 JUIN 1865

UNE LIVRAISON CHAQUE SAMEDI

LES COMMUNICATIONS DOIVENT ÊTRE ADRESSÉES

A G. BOURDIN, 3, RUE ROSSINI.

L'AUTOGRAPHE AU SALON

ET

DANS LES ATELIERS

(2e ANNÉE)

100 PAGES DE CROQUIS ORIGINAUX

LA LIVRAISON { PAPIER BLANC 60 CENTIMES — CHAMOIS 75 —

EN ENVOYANT 6 FRANCS

3, RUE ROSSINI

On recevra à domicile les DOUZE livraisons

TIRÉES SUR PAPIER CHAMOIS

Chaplin (Charles). — Théophile Gautier a donné en deux mots cette très-juste définition du talent de M Chaplin : *Le réalisme dans la grâce.* Il complimente l'artiste sur la « rare fraîcheur de son coloris » et il ajoute « la touche à la fois délicate et brusque de M. Chaplin, le mélange de frottis et d'empâtements qu'il emploie, l'éclat lumineux de ses satins, la manière libre dont il chiffonne le taffetas et les gazes, ôtent à ses toiles la fadeur qu'évitent rarement les peintres fashionables. »

On peut ajouter que cette peinture à la fois si franche et si aimable ne s'inspire d'aucune tradition. On retrouve chez M. Chaplin la verve et l'abandon des maîtres du dix-huitieme siècle ; mais il reste *lui*, il garde comme exécutant une originalité très-décidée. Il y a longtemps qu'on l'aurait classé parmi les *maîtres* de ce temps-ci, si son talent était moins spirituel et amusant. Mais la France elle-même, ce pays soi-disant frivole, a le culte du pédantisme. En art comme en littérature, elle respecte profondément et n'admire que ce qui l'ennuie.

Besson (Faustin). — Un tempérament on ne peut mieux doué, plein d'imagination et de facilité. M. Besson lui aussi, procède par certains côtés de la belle et riante école du siècle des Lancret et des Fragonard. Il a leur esprit, leur grâce, leur désinvolture et même — pourquoi ne pas le dire? — leur maniérisme si coquet et si bien à sa place dans les décorations de salons et de boudoirs. Aussi M. Besson est-il devenu le décorateur en vogue des *ruelles* de ce temps-ci.





Faustin-Besson



Un consommateur consommé
(extrait de mon tableau : un écarté à la cantine)
Eug. Bellangé 1865.



La Colombe
Groupe pour le salon prochain Eude



O Primavera gioventù dell'anno!
O gioventù primavera della vita!
Oudinot



Croquis de mon tableau (L'île Boucher près Saumur) au salon de cette année.
Yvonne de Kock



Le Lapin et la Sarcelle
E. Villa

Bellangé (Eugène.) — Une seule figure mais elle pourrait être signée *Charlet* sans qu'on criât à l'invraisemblance.

Eude. — Il y a la souplesse et l'abandon d'une peinture dans le dessin de ces deux figures que le sculpteur a si élégamment groupées dans une action commune. M. Eude sait faire palpiter la vie dans la pierre et le marbre, malgré la dureté de la matière et la difficulté du travail qui semblerait devoir se refroidir par sa lenteur même. Il n'est point de qualités qui nous charment plus dans la sculpture, car ce seront toujours celles auxquelles elle se prêtera le moins.

Oudinot. — On dirait que l'artiste ne s'est pas borné à représenter *la jeunesse de la vie*, comme il l'a dit, mais la jeunesse même du monde. N'est ce pas Adam et Eve, cet homme et cette femme qui se contemplent si placidement, dans leur candide et chaste nudité? Et ce paysage printanier, avec ses grands arbres, ses eaux fraîches et calmes, ne semble-t-il pas bien appartenir aux régions édéniques.

De Kock (Yvonne). — Une charmante artiste, nièce de Paul de Kock, qui à lui seul et depuis quarante ans a essuyé les larmes que ses confrères ont fait verser à eux tous. — Mais si le sang, la fille même du plus gai de nos romanciers, la grâce et l'étude l'ont introduite dans la famille de nos meilleurs paysagistes.

Villa. — L'artiste s'est fait connaître, si je ne me trompe, par un *Retour du marché* d'une conception et d'une couleur également claire et joyeuse, qui a été un des succès du salon d'il y a deux ans. Il y a mieux encore, c'est-à-dire beaucoup d'esprit et de délicatesse dans son joli sujet d'à présent, le *Lapin et la Sarcelle*.



Un des Chefs de pièce de Mon tableau du Salon. A. Touchemolin



Touchemolin (Alfred). — Un des dessinateurs les plus fermes et les plus francs de la peinture de batailles.

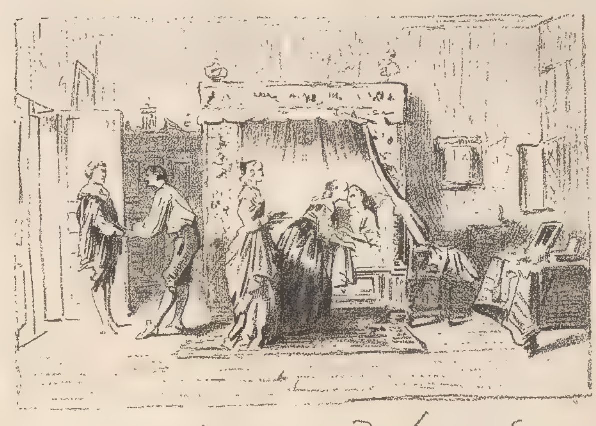
Saint Marcel. — Beaucoup de caractère, comme toujours. M. de Saint-Marcel ne se contente pas de peindre ses paysages ; il le dessine. Il étudie la structure d'un arbre ou d'un rocher comme les peintres d'histoire observent l'anatomie du corps humain. Il en écrit, de la façon la plus ferme et la plus décidée, le type, l'accent particulier. Il a quelque chose de la logique et de la netteté de Decamps. Avec cela l'harmonie de Corot, et dans les mêmes tonalités, un peu grises.

Ed. Dufeu. — Cette fine eau-forte est tirée d'une collection de vues d'Égypte exécutées pour Son Altesse Ismael-Pacha et tirées expressément à un exemplaire unique. M. Dufeu, jeune artiste français fixé à Alexandrie, est l'un des membres les plus actifs et les plus enthousiastes de notre Société des aqua-fortistes. Grâce à l'influence que son talent et son esprit lui ont acquise en Égypte, nous lui devons d'avoir vu les productions artistiques de la France accueillie dans la patrie des pharaons comme elles ne le seraient certes plus à Athènes.

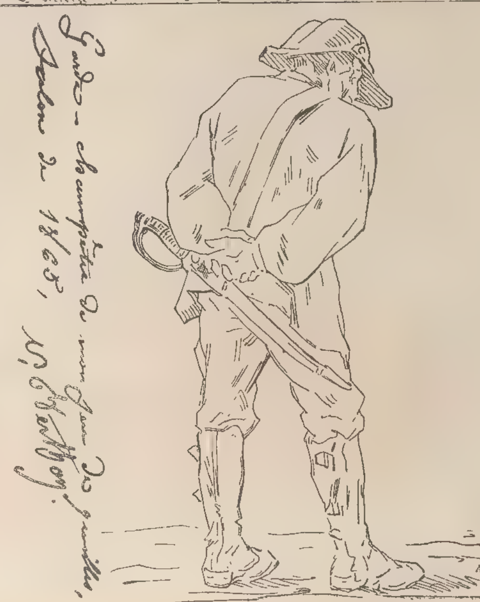
Pécrus. — Un des cinq ou six prestidigitateurs qui savent, à l'exemple de Meissonnier, mettre une physionomie, une expression, un caractère, des passions, que sais-je! dans des têtes d'hommes grosses comme des têtes d'épingles.

Berthon (Nicolas). — Elève de M. Léon Cogniet. — Le maître serait charmé de cette figure si simplement, mais aussi, si justement posée, si solidement campée dans l'attitude précise qu'elle doit avoir.





On dit qu'il n'y a pas de beaux jours sans lendemain mon tableau donne raison au proverbe. Pécrus



Garde-champêtre de mon Jour des [illegible], Salon de 1865, N. Berthon.





PUVIS DE CHAVANNES

Les deux grandes figures de femmes dont nous donnons le croquis figurent dans cette belle scène des *Vendanges* qui occupe le côté gauche de la vaste composition de M de Chavannes, AVE PICARDIA NUTRIX. Les croquis d'enfants et la tête de femme qui accompagnent ce groupe superbe sont empruntés au côté droit, les *Pêcheurs*. — Nous avons déja donné un dessin de cet artiste. Nous n'avons pas hésité à lui en demander encore, car ses grands travaux décoratifs, l'événement de ces derniers salons, feront certainement époque dans l'histoire de l'art contemporain. Ils auront fortement contribué à remettre en honneur la grande peinture, — c'est-à-dire la peinture murale, où le tableau cesse d'être le meuble d'un salon, pour devenir le vêtement même d'un monument, — où la peinture faisant corps avec l'architecture, est tenue de s'accorder avec elle dans une puissante unité, — où se retrouvent ainsi les grandes lois d'harmonie qui président à tous les arts, et dont les maîtres de l'antiquité et de la renaissance avaient si bien saisi la synthèse souveraine.







Baader. — Le sujet est joli, la scène l'est davantage. Il fallait un artiste de la rêveuse Allemagne pour en tirer un si poétique parti. Les abeilles de M. Baader sont certainement celles qui bourdonnent dans les églogues de Virgile et de Théocrite ; un souffle antique anime les groupes élégants de ses femmes, de ses enfants. Quelle chose singulière que l'Allemagne ne soit pas coloriste, elle qui entend si bien l'harmonie dans les lignes, les mouvements et les attitudes !

Hanoteau. — C'est un des artistes qui ne bornent pas le paysage à de simples études. M. Hanoteau met du style dans les siens. Il les compose toujours élégamment et avec une certaine grandeur sans pédantisme et sans apparat. Mais ils diffèrent en ceci des paysages académiques, qu'ils sont pleins de fraîcheur et de vie, et qu'ils s'éclairent d'une lumière toujours blanche, limpide et saine.

Girand) Charles). — Comparez une taverne flamande de Teniers à ce cabaret breton, quelle frappante différence dans les types et les attitudes ! Les paysans bretons sont graves et presque beaux. Ils prêtent déjà aux beaux groupes comme les *contadini* de la campagne de Rome.—Il n'y a pourtant pas lieu à mon sens, — soit dit en passant, — d'aller jusqu'à donner à nos paysannes ces airs penchés et ces poses sentimentales qui font cette année le succès de M. Breton, et ce n'est pas précisément ce genre de beauté qui les distingue. La race gauloise a quelque chose de plus abrupt, et qui est mieux rendu par les types de M. Millet.



Du Seigneur.— Nos lecteurs ne seront pas fâchés de revoir le *Roland* de M.Du Seigneur. Cette figure énergique et puissante fait un curieux contraste avec les ouvrages postérieurs de l'artiste qui s'est surtout adonné, comme on sait, aux graves et calmes compositions de la sculpture religieuse et qui est resté, parmi nous, la grande célébrité du genre.

Labrouste (Henri). — L'un des chefs de la magnifique renaissance de 1830. — Victor Hugo était à la tête des poëtes, Delacroix était le drapeau des peintres; M. Henri Labrouste apporta aux architectes la révélation de l'antiquité vraie. — Ses disciples ont trop souvent altéré ses traditions par des schismes extra-artistiques. Heureusement que le maître est resté debout.

Ci-joint le « détail » d'une colonne intérieure de la Bibliothèque impériale, admirablement *restaurée* par M. Labrouste.







Doze. — Voici certainement une des meilleures compositions religieuses de l'année, où la bonne peinture religieuse est si rare. Les trois saints personnages mis en scène par M. Doze sont ajustés, posés d'une façon simple et noble, et les silhouettes, les attitudes, les gestes se groupent et se balancent avec un rare bonheur. Ce grave et harmonieux trio rappelle les beaux groupes de saints et de saintes qu'Hippolyte Flandrin fait défiler si majestueusement dans ses Panathénées catholiques de Saint Vincent de Paul.

Faller (C.). — Quelle tournure truculente, dirait un romantique, que celle de ce pauvre hère, si férocement deguenillé! Il est fait pour demander l'aumône au coin des bois. Evidemment, si Callot vivait encore, ce serait en Amérique qu'il irait chercher ses gueux et ses misères pittoresques. Les gueux de notre Europe sont des gandins près de celui-là.

Thomas (Louis-F.).— Encore un paysagiste de talent! On ne les compte plus dans ces dernières années que l'histoir regardera certainement comme l'âge d'or du paysage. Jamais, en aucun temps, cette branche spéciale de l'art n'a porté tant de fruits et de fleurs, si cette classique métaphore est encore de mise aujourd'hui.

Chassevent. — J'ignore le sujet de la composition. Quel est cet énigmatique bambin qui donne à cette espèce de louve un baiser si filial? Si c'est Romulus, où est Remus, son frère, et comment se nomme la nymphe aux pieds nus qui le berce dans son giron? Quoi qu'il en soit, le groupe est charmant, et il y a à la fois du style et de la vie, — mélange rare — dans le paysage, largement traité, qui sert de fond à cette allégorie.



Paris — Imprimerie VALLÉE, 15 rue Breda

L'AUTOGRAPHE AU SALON DE 1865

LA LIVRAISON { PAPIER BLANC 60 CENTIMES
— CHINE — 75 —

L'ALBUM COMPLET, 12 LIVRAISONS
6 FR. POUR LES SOUSCRIPTEURS

100 pages de croquis
—
BUREAUX : 3, RUE ROSSINI



Fac-simile par Émile Bry. — *Gravé* par Gillot.

S. Paul et les 4 Évangélistes —

Le dessin que je vous adresse est un fragment d'une vaste composition devant représenter l'histoire de l'humanité et ses destinées sous l'empire des doctrines du Christ. N'allez pas croire que j'aie la naïveté d'espérer que ce travail sera, un jour, exécuté. Les esprits ne sont plus dans un courant d'idées favorable aux choses graves, et, à moins que je ne fasse, moi-même, bâtir un mur pour y peindre mon tableau, ce qui, entre nous, est peu probable, je considère l'ouvrage dont je vous adresse un feuillet comme un de ces rêves formés chez les artistes, caressés durant leur vie et destinés à s'éteindre avec eux.

Pas tout à fait, pourtant, puisque l'Autographe veut bien lui prêter l'aide de son intéressante publicité.

13 Juin 1865

Ad. Yvon

Yvon. — Nous comprenons que l'artiste regrette de n'avoir pas à peindre des sujets sacrés comme celui que nous reproduisons. M. Yvon, en effet, a beau s'être fait une place — et une belle place — dans la peinture des batailles; c'est la peinture religieuse qui était, je le crois comme lui, sa véritable vocation. Je ne m'en rapporte pas seulement à la grave et superbe composition qu'il nous envoie. Je me rappelle ses premiers ouvrages, entre autres certains cartons au fusain où il s'essayait à l'interprétation du Dante. Quiconque a vu l'Exposition universelle de 1855 n'a pas oublié ces énergiques dessins des *Sept péchés capitaux*, que M. Yvon exposait en même temps que son *Maréchal Ney à la retraite de Russie*, — pages d'un grand style, puissantes études de musculatures et de raccourcis qui rappelaient, sans les copier, les groupes de damnés de Michel-Ange.

Puis, on a beau faire, multiplier les commandes, encourager les peintres : la *peinture de batailles* sera toujours le plus ingrat des arts. Elle est faite pour rebuter ceux mêmes qui la réussissent, du moment qu'ils sont — comme Horace Vernet et M. Yvon — de vrais artistes. Croyez qu'Horace Vernet eût été de l'avis de M. Yvon, qu'il a peint sa *Thamar* avec plus de plaisir que sa *Bataille de Constantine*, et qu'il n'eût pas demandé mieux, lui aussi, que de troquer ses militaires contre des apôtres et des évangélistes. La raison en est simple; où est le pittoresque d'une bataille contemporaine? Il faut y accepter la monotonie de l'uniforme; il faut y respecter l'alignement et les masses de la stratégie moderne. J'ai entendu un artiste se lamenter d'avoir à représenter un épisode de Solferino, où avait donné l'artillerie de la garde : cela le condamnait à ne peindre, en fait de chevaux, que des chevaux bruns; pas un cheval blanc, pas un point lumineux, de par les ordonnances militaires! Supposez que l'artiste à force d'imagination, escamote ces difficultés : comment arriver, je ne dirai plus à l'effet, mais à la vraisemblance? comment faire deviner seulement, sur une toile de quelques mètres, tous les épisodes si multiples de ces grandes scènes qui se déroulent sur un théâtre de plusieurs lieues? — Raison de plus, du reste, d'admirer les bons peintres de batailles. On n'imagine pas ce qu'il leur faut de talent et d'habileté pour se faire des succès et une réputation dans un genre si faux, si pauvre, si profondément anti-artistique.







Talrich (Jules). — L'idée de M. Talrich est jolie et rendue de la façon la plus originale.

Remarquez-vous la pose de Vénus? Est-ce à cause du sommeil de l'Amour qu'elle a pris cette attitude inanimée et qu'elle allonge, l'une contre l'autre, ses deux jambes comme celles d'une morte? Ses yeux sont ouverts toutefois : Vénus attend visiblement que l'Amour se réveille et la ressuscite.

Il y a là tout un madrigal dont les poëtes du dix-huitième siècle eussent été jaloux.

Browne (Mme Henriette). — Médaille en 1855, — rappels en 1857 et 1859, — médailles en 1861 et en 1863. — A quand la croix ?

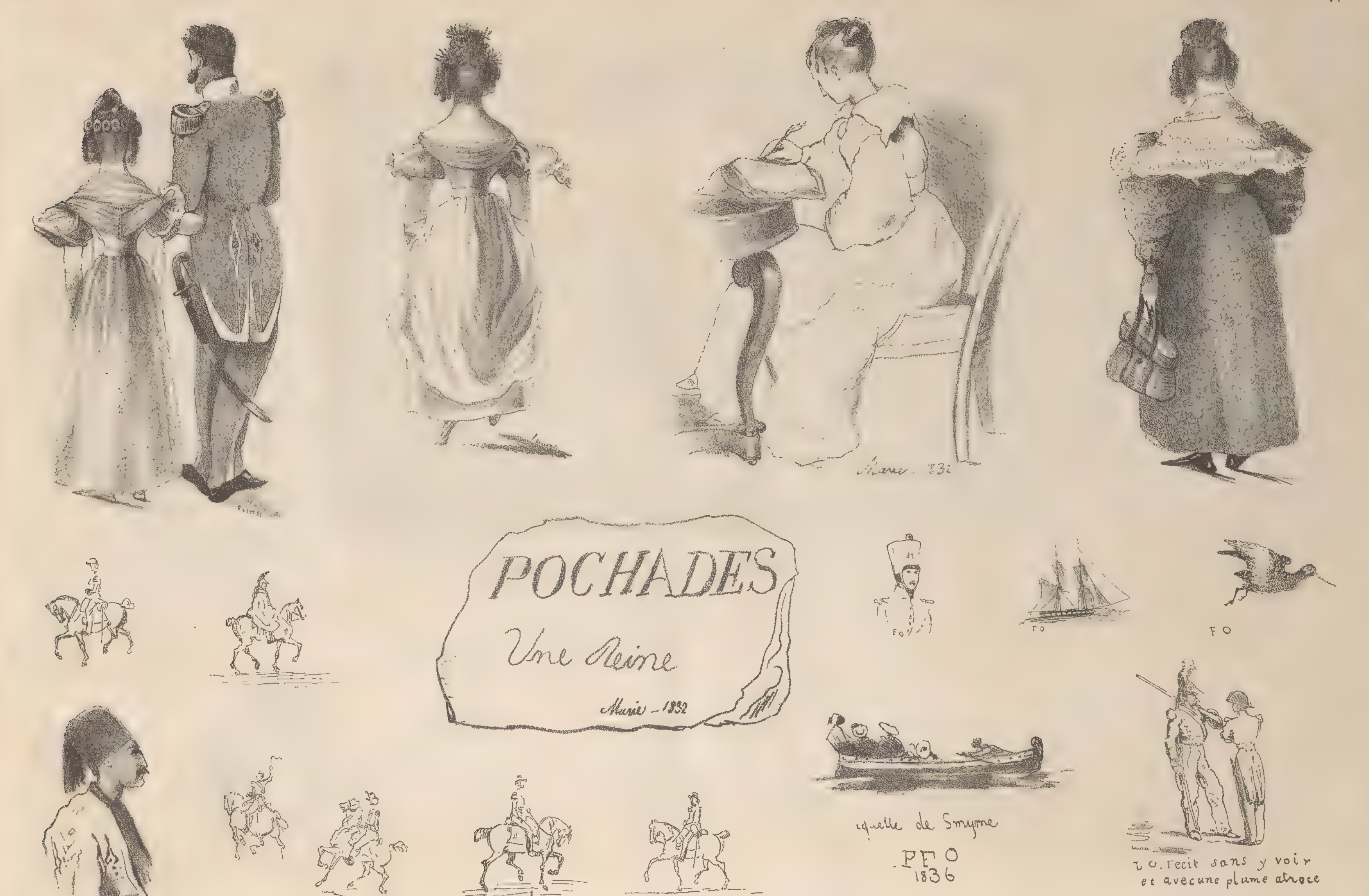
La princesse Marie. — Née proscrite en 1813, morte duchesse de Wurtemberg en 1839. Elle n'avait pas encore vingt-six ans; « nature délicate et réservée, esprit charmant et pur, elle vécut dans une studieuse retraite, sans cesse préoccupée des arts, qu'elle cultiva toute sa vie. »

Ses œuvres les plus importantes sont la statue de Jeanne d'Arc au musée de Versailles, les dessins du vitrail à trois compartiments qui décore la chapelle de Saint Saturnin au château de Fontainebleau, et un ange qui orne le tombeau de son frère aîné, qui la suivit de si près dans la tombe.

La princesse Marie, entre autres compositions inspirées par la lecture du Tasse, avait dessiné et lithographié le combat que nous reproduisons ; quant à la série de croquis intitulés par elle *Une Reine*, ce sont des lithographies improvisées par la jeune artiste sur sa sœur Louise, morte reine des Belges et pleurée comme une sainte par ses sujets. — La princesse Marie, avec la gaieté franche de l'artiste, s'est plu à représenter sa charmante sœur *au bal*, — *au marché* (!) *avec un cabas* (!!!), — donnant le bras à son royal époux, et — enfin *apurant ses comptes*.

La pierre de ces croquis, ainsi que toutes celles lithographiées par les membres de la famille d'Orléans, fut détruite après un tirage de quelques exemplaires.

M. de G..., qui a bien voulu nous communiquer ces planches aussi rares que curieuses, y a joint les petites esquisses qui l'accompagnent. — Celles signées F. O. sont du prince de Joinville. — Les lettres L. O. indiquent un croquis du duc de Nemours, prince peu populaire, à qui on ne savait pas tant de bonne humeur. — Enfin les cavaliers anonymes furent improvisés au courant de la plume par le duc d'Orléans.


POCHADES
Une Reine
Marie – 1832
Marie – 1832
FO
FO
FO
quelle de Smyrne
PFO
1836
L O. Fecit sans y voir
et avecune plume atroce



Ludovic Durand.

Premier projet du Sauvetage de la bonne même (exposé au salon de 1865) Havre 16 Janvier 1864

H Cassinelli



heureux si ce croquis me fait vendre mon tableau!

Pégot Bernard





Jean Gigoux.

Pégot (Bernard). — L'*Autographe* s'associe au souhait exprimé par l'artiste, — et il nous semble vraiment, à voir ce croquis sincère et original, que l'acquéreur du tableau ne fera pas une mauvaise affaire.

Casinelli (Henri). — Un artiste du Hâvre. La peinture et la sculpture françaises ont des représentants ailleurs qu'à Paris. Au besoin, notre album serait là pour le démontrer, et les partisans de la décentralisation pourront y trouver de victorieux arguments fournis par des artistes de Marseille, de Lyon et de plusieurs autres villes

Durand (Ludovic). — La femme à la toilette de M. Durand, — une *Suzanne* peut-être, — se campe hardiment dans la pose de la Vénus accroupie. L'attitude des jambes, du torse, de la tête même qui se retourne, est exactement la même, si je ne me trompe, dans la figure moderne et la statue antique; la différence n'est que dans l'action des bras. Dire que M. Durand a eu le courage de provoquer lui-même cet écrasant parallèle et qu'il a eu le talent d'en sortir sain et sauf, c'est établir d'un mot la valeur de sa figure. Il a su la rendre personnelle et originale par l'exécution, grasse, souple, vivante comme celle de ses portraits.

Il faut ajouter que cet habile sculpteur est aussi — par un cumul assez rare — un des photographes les plus courus de Paris.

Gigoux. — On admire doublement la grâce et l'esprit de ces têtes Louis XV de M. Gigoux, quand on sait tout ce qu'il met de puissance et de largeur dans ses peintures décoratives. Voir celles de l'église Saint-Gervais et Saint Protais.

Le Poittevin. — Voir à la page 73.



Etude pour mon tableau „La répétition générale" Salon de 1865

Carl Schlœsser



fragment de mon tableau de Charles le téméraire

A. Feyen perrin

Feyen-Perrin. — Il était hardi à l'artiste de mettre en scène, après Delacroix, *la Mort de Charles le Téméraire*; mais on voit que même après ce grand *oseur*, il a su trouver du nouveau. Delacroix a peint plutôt la bataille de Nancy. M. Feyen-Perrin nous fait assister aux lugubres horreurs du lendemain.

Schlœsser. — Les Allemands n'ont jamais eu tant de talent que cette année : vous en avez une preuve de plus dans ce délicieux croquis. Que signifie donc la démarche saugrenue d'un de leurs éditeurs parisiens, qui sollicite pour eux, par circulaire, la bienveillance de la critique, *moyennant récompense honnête?* Nos voisins ont là un gauche mandataire dont il leur eut été bien aisé de se passer.

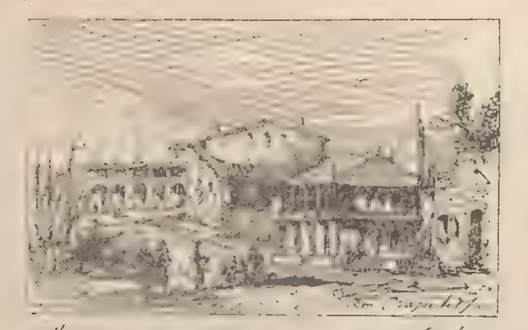
Gaitet. — Plus qu'un paysage : une idylle chrétienne.

Le Poittevin. — Un aimable et charmant esprit, allié à une très-fine observation.

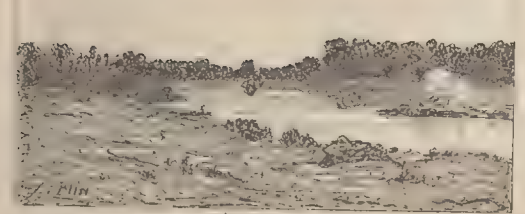
autre fragment de mon tableau (les bains de mer)



d'après mon tableau de l'angelus L. Gaitet



Mon cher Bordi ... Marseille 12 mai 1865. Am. Crapelet



Un soir d'été (Sologne) Francais Blin (Salon 1865)

Crapelet. — On reconnait vite, à la richesse du ton, que ces deux paysages de la Provence sont d'un orientaliste, — car l'horizon de M. Crapelet s'étend bien au delà de Marseille. Du reste, il y a plus d'un rapport, comme on sait, entre la Provence et l'Afrique, et les voyageurs sont surpris de voir combien — d'une rive de la Méditerranée à l'autre — les sites se ressemblent étrangement par la splendeur des aspects et le caractère des lignes.

Blin. — Ce petit paysage, qui n'a l'air de rien, est tout simplement le plus beau du Salon par sa souple peinture, son grand style, sa mélancolique harmonie.

Schnetz. — Directeur de l'école de Rome. — Quel est ce dôme que contemple le pèlerin agenouillé de M. Schnetz? Est-ce celui de Saint-Pierre? Sommes-nous dans la campagne de Rome? — Ce que je puis affirmer *de visu*, c'est que de tels spectacles n'y sont pas rares. Celui qui écrit ces lignes se souvient d'y avoir rencontré un jour de printemps une multitude d'hommes et de femmes, qui gravissaient sur les genoux et sur les mains une côte assez rude. C'était un vœu. Je les accompagnai au sommet, et arrivé là mes yeux découvrirent, derrière un pli de terrain une chapelle dédiée à la Vierge. Mes pèlerins n'attendaient, paraît-il, que cette rencontre pour se lever. Tous se trouvèrent debout à l'instant, en poussant un grand cri:

— *Viva Maria!*

Et l'on agitait des mouchoirs, on battait des mains. — Jamais la rencontre d'un souverain vivant ne fit éclater une foule en acclamations aussi enthousiastes

(Album Millaud.)



Wattier. — Du style dans une vignette; c'est ce qui ne se rencontre pas tous les jours.



Moutons aux champs.
C'est le croquis d'un de mes tableaux ...
A. Gué

Satyre implorant Vénus
Albert Baudouin

Vigneron.

M. Gué — Excellente peinture, d'une exécution large et franche. — Remarquons en passant la poésie de cette bergère réaliste qui garde ses troupeaux à la lueur du dernier quartier de la lune.

M Baudouin (Albert). — « Artistes, si vous êtes jaloux de la durée de vos ouvrages, je vous conseille de vous en tenir aux sujets honnêtes. Tout ce qui prêche aux hommes la dépravation est fait pour être détruit. Quel est celui qui ne prononce, au fond de son cœur, que le talent pouvait être mieux employé, qu'un pareil ouvrage n'était pas fait, et qu'il y aurait quelque mérite à le supprimer? Quelle compensation y a-t-il entre un tableau, une statue, si parfaite qu'elle soit, et la corruption d'un cœur innocent? » — C'était à un autre Baudouin que Diderot adressait cette sévère observation. Mais ce Baudouin-ci ne peignait pas le nu comme feu son maître, il peignait le déshabillé. J'ajoute qu'il n'eût jamais trouvé au bout de ses brosses, sur ses trumeaux de boudoir, le groupe à la fois simple et élégant que nous reproduisons.

M. Thirion. — Ce personnage aux bras levés est aisé à reconnaître. Évidemment c'est le Lévite d'Ephraïm, emportant sur son âne le cadavre déshonoré de sa femme. Il y a de la grandeur dans son geste qui lance une dernière malédiction à la ville coupable.

M. Vigneron. — Saluez! Tout le monde ne connaît pas le nom de M. Vigneron, mais tout le monde sait par cœur un de ses tableaux, — le plus populaire assurément que l'art contemporain ait produit. — Je m'explique : c'est M. Vigneron qui est l'auteur du... *Convoi du pauvre.* — C'est lui qui a dessiné ce mélancolique corbillard qu'un chien suit seul, la tête baissée. On peut se convaincre, par le dessin ci-joint, que M. Vigneron a toujours cherché à rendre ses compositions intéressantes au moins par l'idée. Celle-ci est jolie et vraiment spirituelle. Au dessous de cette enfant bouclée, qui s'est fait d'une grappe de cerises deux boucles d'oreille, l'artiste a écrit cette légende, toujours de circonstance :

— *Puisse-t-elle longtemps se contenter de celles là!*

(Album M.laud.)



Duveau.— L'auteur de ces deux *paysanneries* expose une *Andromède* au Salon de cette année. Autant de style là que de vérité ici.

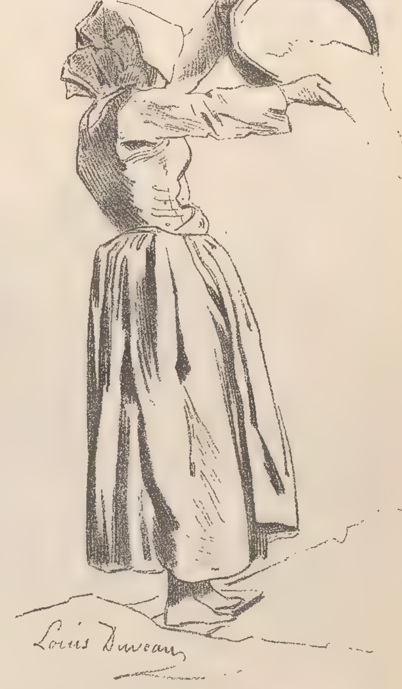
Leclaire. — Un des nouveaux talents de la jeune École, et qui sait faire des tableaux avec ces sujets dont on ne tire si souvent que des trompe-l'œil pour les salles à manger.

Vautier. — Encore des paysanneries, très-finement observées et rendues.

Monet. — L'auteur de la marine la plus originale et la plus souple, la plus solidement et la plus harmonieusement peinte qu'on ait exposée depuis longtemps. — Une tonalité un peu sourde, comme dans les Courbet, mais quelle richesse et quelle simplicité d'aspect ! — M. Monet, inconnu hier, s'est fait d'emblée une réputation par ce seul tableau.



Pigalle.









Victor Leclaire. — *Fleurs et Fruits.*



N° 10. — SAMEDI 1er JUILLET 1865

L'AUTOGRAPHE AU SALON
DE 1865

100 PAGES DE CROQUIS EN DOUZE LIVRAISONS

LA LIVRAISON | PAPIER BLANC **60** CENTIMES
— CHAMOIS **75** —

EN ENVOYANT 6 FRANCS
3, RUE ROSSINI
On recevra à domicile les DOUZE livraisons tirées sur papier chamois

L'Autographe au Salon de 1864 : **2 fr. 25**



Ed. Brandon.





Ed Brandon.

E. Brandon. — Dans une lettre confidentielle, M. Brandon commente ainsi cette belle page

« Le sujet en largeur est : *l'Exposition et l'adoration du corps de sainte Brigitte* (*morte à Rome en* 1372) ; *nobles et vilains, dames et moines viennent prier et demander des grâces; sa fille, sainte Catherine de Suède, en donne l'exemple.* — Le *suffrage universel* d'alors (moins les Juifs du Ghetto, je pense) la déclara sainte avant même les décisions canoniques. (*N. B.* A cause de la misère des temps (*sic*), elle fut canonisée deux fois, par Benoît IX et Martin V, en 1420.)

» Ce sujet, peint à fresque, forme le dessus de porte à l'oratoire de Sainte-Brigitte à Rome.

» Le sujet en hauteur est : *Sainte Brigitte, aidée de son confesseur, portant une pauvresse malade à l'hôpital.*

» Enfin, bien que j'aie grand'peur d'être trop bavard, les peintres et les femmes ! laissez-moi vous rappeler que ce travail de l'oratoire, qui comporte environ 200 figures, est toute la vie de cette bonne femme de sainte, le *précurseur* italien de saint Vincent de Paul. Il a été entrepris à mes risques et périls, dans le but unique d'y faire les chastes et austères études qui me conduiront peut-être un jour à pouvoir donner une forme personnelle et *émue* à ma pensée. J'ai consacré six années à la poursuite de l'ensemble et l'harmonie générale de ce travail, ne négligeant ni un ornement, ni un détail de sculpture, ou une simple coloration plate du mur. C'est mon enfant gâté. J'ai fait le possible pour en donner une idée résumée dans la grande aquarelle décorative qui figure cette année au Salon. Tout y est. Les deux fragments que je viens de vous décrire y sont donc.

» Le sujet de genre qui complète la feuille est *l'Improvisatore*. Vers le soir, dans « l'Agro romano, » les paysans cultivateurs se réunissent autour d'une table, près de la ferme. Le plus jeune des hommes fait un défi au plus habile des anciens et commence une lutte poétique, pour le plus grand ravissement des femmes et des filles ; cela s'appelle « Cantar da poëta. » Ils racontent ainsi une sorte de fable merveilleuse en petits vers, qui riment en *o* ou en *a*. Ils chantent ce récit, comme les anciens Grecs (avec ou sans accompagnement). Une grande mesure de vin, appelée « mezzo » récompense celui qui a su plaire le plus. Il partage toujours avec le vaincu. »

M. Léon Lagrange apprécie ainsi les travaux qui ont valu une médaille à M. Brandon :

« Cette décoration est traitée dans un système très-
» personnel dont le fond est le sentiment même du sujet,
» le sentiment religieux. Sur ce fond se modèlent des
» formes d'un caractère un peu archaïque et d'un choix
» peut-être capricieux, que revêt une couleur plus riche
» en délicatesses qu'en grands effets. Il en résulte un
» style trempé d'un charme nouveau et pénétrant qui
» arrive à une certaine puissance par l'harmonie des di-
» verses parties et la valeur originale des conceptions. »





Galimard. — On connaît beaucoup plus M. Galimard par sa réputation que par ses peintures, qui décorent, pour la plupart, des monuments publics. Nos lecteurs verront donc avec curiosité, croyons-nous, les deux jolis croquis ci-joints de l'auteur de cette *Léda* dont on a tant parlé.

Morin. - Un homme de grand talent qui a enrichi de milliers de dessins le *Monde illustré*, l'*Illustration* et la *Vie Parisienne*. Les amateurs conservent avec un soin religieux les illustrations de la *Dame de Bourbon*, des chansons populaires, des contes de Champfleury, de Feuillet de Conches, etc., etc. Voyez-vous souvent des croquis plus fins, plus spirituels, plus *parlants*, plus admirablement vrais que ce croquis d'une rue de Londres? — Jusqu'aux voitures qui ont une physionomie expressive et un caractère particulier. Comparez ensemble cet omnibus, ce cab, cette basse voiture de légumes attelée d'un baudet enthousiaste, et ce noble carrosse où passe solennellement quelque membre de la chambre des lords.

Fleury (Robert). — Le modelé, la couleur et la vie dans un de ces dessins à la plume qu'on fait presque sans y songer, pour tuer le temps, sur un bout de table. Mais les maîtres font encore des créations là où nous ne faisons que du griboullage. Combien je préfère ces énergiques résumés du crayon aux peintures si froidement caressées de M. Cabanel! On commence déjà — soit dit en passant — à rabattre quelque chose de cette réputation officielle. Dès l'ouverture de l'exposition, tous les artistes plaçaient le portrait de *M. Devinck* (par Robert Fleury) au dessus de celui de l'Empereur, et vers la fin du Salon, l'opinion contestait même à M. Cabanel le prix du portrait de femme. On le donnait à un étranger, *M. Dewinne*, dont le portrait de jeune femme brune, vêtue de blanc (Mme V. D. S.), était à la fois d'un style si fier et d'une couleur si distinguée.

Hervier. — Le croquis est fin. La couleur est perlée.

Legrain. — Saisit avec une rare justesse les tournures et les attitudes.

L'ange des Prières

L'ange des Grâces

Hervier.



un Moine méditant sur une lecture.
V. Vigot



Corneille chez le Savetier; Je regrette que l'exécution ne réponde pas au sujet; mais c'est souvent le sort de ces pauvres grands hommes d'être vilipendés par la postérité comme par leurs contemporains. toute la différence est dans l'intention. Ch. François

Moines Franciscains - Le Confession au Couvent
Sassuolo. 64.



Armand Leleux



Gustave Droz.



G. Nanteuil

Vigot. — Dans ce simple trait de plume on peut dire — presque à coup sûr — que l'auteur a le coloris souple et l'exécution facile.

François (Charles).

Au coin d'un carrefour auprès d'un savetier
Pied nu, le grand Corneille attendait son soulier
[illegible] auteur d'Horace et de Cinna,
Le fils [illegible], Michel-Ange du drame
Qui peignit les Romains si grands [illegible] d'après son âme!
O pauvreté [illegible] ô sacré génie [illegible]
Louis [illegible] que le bon goût dédaigne,
Ce seul [illegible] tout ton règne.
A ton siècle [illegible] amoureux
Je ne pardonne pas Corneille malheureux.

(TH. GAUTIER.)

Leleux (Armand). — Frère du peintre de bretonneries, Adolphe Leleux, M. Armand Leleux préfère les sujets italiens, où il apporte un modelé ferme et une coloration solide.

Droz (Gustave). — L'auteur de ces caricatures si fines, si éloignées de la charge ordinaire, est aussi, comme on sait, l'un des plus spirituels et des plus humouristiques rédacteurs de la *Vie parisienne*. Avez-vous remarqué comme les artistes écrivent joliment quand ils écrivent! Voyez Fromentin, Gavarni, Millet, et Marcelin lui-même en tête, le directeur et le principal dessinateur du journal que je viens de nommer.

Nanteuil. — Voilà sans doute ce qu'on est convenu d'appeler *de fameux lapins*. Il est clair que ceux-ci ont été à la guerre.



Gustave Droz.



Perrault 1865

Belloguet. — Un dessinateur d'une rare habileté, d'une patience et d'une conscience sans égales, qui, cet album doit ses plus jolis crayons, ous signés B t.

Perrault. — Un groupe bien agencé, du style du savoir et du goût, et quel sentiment charmant dans l'attitude de la jeune femme, tendant son bras, la main amoureuse de l'époux, et détournant mélancoliquement la tête pour recevoir le dernier baiser de son père! — Décidément le beau nom de Perrault continuera à être bien porté.

Deveria (Achille). — Le talent de Deveria est bien représenté par ce simple crayonnage qui date de la Restauration. On peut déjà y remarquer la largeur d'exécution, les qualités d'abondance et de verve pittoresque qu'il apportait dans les sujets modernes et par lesquelles il se sauvait de la banalité ordinaire. Deveria a eu, sous Louis-Philippe, à représenter des sujets plus ingrats, les scènes appelées pour le musée de Versailles, il arrivait, tout en respectant scrupuleusement la vérité des costumes et des types, à leur donner un grand et frappant caractère. Comme Delacroix, ses études avaient embrassé à la fois les Flamands et les Vénitiens, et il avait retenu à la fois quelque chose des allures mouvementées de Rubens et des splendeurs de coloration de Paul Véronèse.

Watrinelle. — Les sculpteurs, en général, n'ont pas brillé au Salon de cette année. La *Suzanne* de M. Watrinelle est une des figures qui ont fait exception à la vulgarité générale. Une attitude élégante, un modelé souple et vivant recommandaient cette jolie statue, fort éloignée des poncifs ordinaires.

Suzanne
salon de 1868
Watrinelle

Deveria 1826



première de mon tableau : Anne de Boleyn
exposé au salon de 186[illegible]



A la régalade ! H. Bachelin

Goupil (Léon). — Ne dirait-on pas que cette scène remonte aux beaux temps du romantique, et ne rappelle-t-elle pas, sans les contrefaire, les illustrations d'Alfred Johannot et de Devéria ? Pourtant, M. Goupil n'est point leur contemporain, tant s'en faut. C'est un de nos plus jeunes talents, mais ce talent se mûrit tous les jours, et il s'est signalé, au Salon actuel, par deux tableaux de l'exécution la plus serrée et de la plus sérieuse valeur.

Bachelin. — Beaucoup de rondeur et de franchise. Cela se voit du reste dans le dessin ci-joint.

Chifflart. — Un des rares prix de Rome qui aient le courage et l'intelligence de rompre avec les doctrines académiques. C'est peut-être pour cela qu'on a laissé si longtemps M. Chifflart sans commandes, tandis que toutes les récompenses officielles étaient prodiguées à ses anciens camarades, selon l'usage d'hier qui voulait que toutes les faveurs de l'État fussent réservées aux seuls lauréats de l'Institut, — usage heureusement aboli depuis la réforme de l'école des Beaux-Arts. M. Chifflart est classique par l'éducation ; mais il est romantique par le tempérament. Delacroix lui-même fût-il parvenu à passionner davantage ce dernier embrassement où Juliette étreint Roméo, prêt à regagner son balcon aux premières lueurs de l'aube ? Tous les condisciples de l'artiste — même ceux dont il s'est le plus éloigné — sont d'accord pour lui reconnaître de rares qualités de goût et de sentiment, et surtout une prodigieuse imagination et une étonnante facilité. Il improvise — par manière de passe-temps — des tableaux entiers au courant de la plume.

Schneider. — Compte parmi les paysagistes de la jeune école qui ont du caractère et ne bornent pas un tableau à une simple étude.



F. Chifflart





Martinus Kuytenbrouwer.

Je signe pour l'autographe Martinus Kuytenbrouwer, mais n'en abusez pas, car ce « Kuytenbrouwer ! » pouvait tellement effrayer les Français que j'ai préféré les prendre par la douceur en signant tout court.

Martinus



figure d'étude — Antoine Zoegger



Les canards l'ont bien passé … Leray



… aux papillons — Eug. Pirodon

Lavieille. — Ce qu'on admire surtout, d'habitude, dans les paysages de M. Lavieille, c'est la fermeté et le caractère. Ce croquis montre tout ce qu'il peut y joindre — à l'occasion — de qualités de finesse et d'esprit.

Zoegger (Antoine). — Beau motif essentiellement sculptural. Le raccourci des jambes est bien compris, et de façon à ne rien enlever à la figure de son élégance. Tandis qu'une des jambes se retire, l'autre s'allonge de façon à donner la vraie proportion de la figure et à produire ces grandes lignes onduleuses dont la Renaissance était énamourée. Tous les vrais maîtres ont compris de même ces grandes lois d'équilibre et de balancement dans la forme.

Leray (Prudent-Louis). — *Les canards l'ont bien passé!* Aujourd'hui peut-être on dirait les *cocottes*. Mais le mot n'était pas trouvé au dix-huitième siècle, où l'on s'aimait encore un peu — pour le plaisir. — Les jolies petites femmes de M. Leray appartiennent aux meilleurs temps de la galanterie. Elles respirent bien la grâce et l'abandon de ces adorables amoureuses de Watteau qui s'embarquent si gaîment pour le voyage périlleux de Cythère.

Martinus (Kuytenbrouwer). — Dans son pays, l'artiste eût signé **Kuytenbrouwer** (Martinus). — C'est un talent original ferme, coloré, pittoresque. Martinus est Hollandais. Une fois sa réputation faite dans son pays, il l'a quitté. Il a demeuré une dizaine d'années en Belgique ; en moins de quatre, son talent y était devenu populaire. Il y en a dix qu'il habite la France, où sa vogue grandit tous les jours. — Il met son ambition, paraît-il, à être loué dans toutes les langues. Vous verrez qu'il sera Anglais ou Italien l'an prochain, et qu'il mourra Persan ou Japonais.

Pirodon. — Un des rivaux sérieux de Jadin dans la peinture de chiens.



Samson rompant ses liens

P. P. Léon Glaize fils Salon 1865.

James, Bertrand

Les Bords de la Creuse au Gargilesse Salon de 1865 Gustave Castan

Glaize (Léon). — Samson, [illegible] en se levant, fait éclater ses liens. Il apparaît [illegible] dans toute la majesté de sa force surnaturelle. Nous croyons que nos lecteurs reverront avec plaisir cette [illegible] des [illegible] les plus applaudis de M. Glaize fils.

Bertrand (James). — Scène dramatique, mise en scène dans une composition d'une [illegible] ordonnance. [illegible] de Léopold Robert dans ces peintures où M. James Bertrand reproduit les types et les costumes favoris de l'auteur des *Moissonneurs* et de la *Madone de l'Arc*.

Castan (Gustave). — Voir [illegible] page 84.

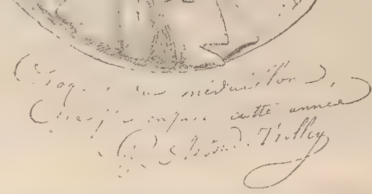
Houry (Charles). — Le brigand dans son beau temps. — [illegible] de Salvator Rosa. — Le costume est encore pittoresque [illegible] sur la [illegible].

Trolley. — [illegible] Préault [illegible] satisfait [illegible] propre image. Une [illegible] qui rappelle sa statue, beaucoup de [illegible]. Je ne parle pas de la ressemblance qui est parlante.



Ch. Houry.

AUGUSTE PREAULT.





Groupe central de la toilette du Sacre.

Arrivé à N. Dame bien avant le cortège, je fus conduite dans l'appartement qui avait été disposé à l'Archevêché pour leurs majestés ... toute la famille impériale y fut successivement introduite, au fur et à mesure de l'arrivée de ses membres.. j'attachai le manteau impérial de l'Impératrice et les princesses rajustèrent leur toilette.

(Mémoires du temps)

H. Viger



Croquis de mon tableau : la bénédiction des semailles, scène de la vie patriarcale.

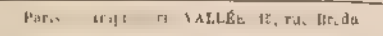
Viger. — La scène est curieuse et intéressante par elle-même. On cherche et on retrouve dans ces simples contours les types historiques représentés. Ajoutons que l'auteur, M. Viger, a su garder ce qu'il y avait de mieux dans l'art de l'Empire, à savoir la simplicité du dessin et la science des arrangements.

Regnier. — De beaux groupes, de nobles attitudes, une poétique mise en scène. Mais aussi cette *Bénédiction des semailles* est, comme dit l'auteur, une scène de la vie patriarcale. Et où serait la poésie si on ne la trouvait pas aux premiers âges du monde, dans les temps d'innocence où toute l'humanité ne vivait que de la vie paisible et robuste des champs? Pourquoi M. Jules Breton ne prend-il pas tout simplement ses idylles à la même date, — au lieu de chercher, bon gré mal gré, du style dans le paysan moderne, et qui mieux est, dans le paysan français? — Quand je dis *paysan*, il faut lire *paysannes*. M. Jules Breton, qui est un homme habile et un homme d'esprit, a soin, — il faut le dire, — a soin de ne prêter qu'aux femmes sa poésie, qui serait du côté de la barbe d'un placement beaucoup plus difficile.

Castan (Gustave.) — Voici un certificat de maître qui vaut mieux que notre recommandation. Théophile Gautier loue beaucoup la fraîcheur et la lumière des paysages de M. Castan. Il ajoute :

« Cet artiste a une façon légère de feuiller qui rend beaucoup mieux la nature que les empâtements compactes dont on abuse beaucoup aujourd'hui. L'œil suit à travers les verdures transparentes les bifurcations des branches et tous les élégants détails de l'anatomie végétale ordinairement perdus dans l'opacité des masses. Les brises et les rayons jouent parmi ces vertes ramures. »

Pigalle.



Paris. ... VALLÉE 15, rue Breda



un Crépuscule — Salon de 1865 — Gustave Castan

Nº 11. — SAMEDI 8 JUILLET 1865

L'AUTOGRAPHE AU SALON

DE 1865

100 PAGES DE CROQUIS EN DOUZE LIVRAISONS

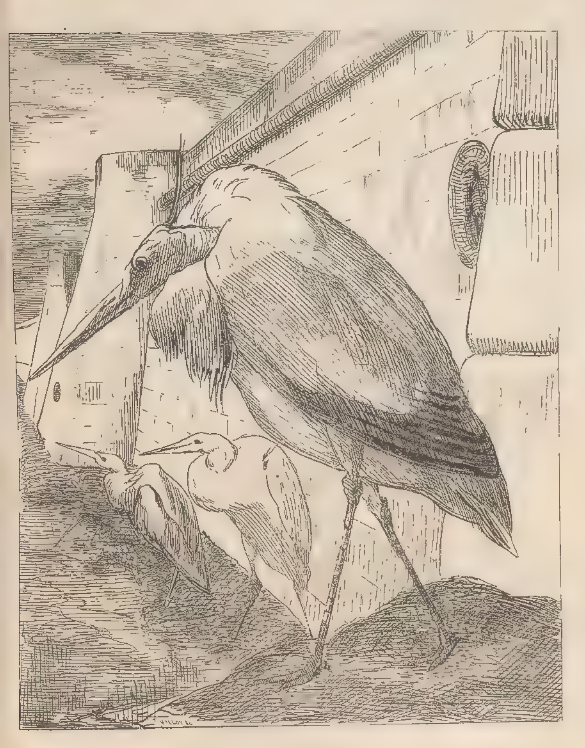
LA LIVRAISON { PAPIER BLANC 60 CENTIMES / — CHAMOIS 75 —

EN ENVOYANT 6 FRANCS

3, RUE ROSSINI

On recevra à domicile les DOUZE livraisons tirées sur papier chamois

AVIS. — Aussitôt la 12e et dernière livraison parue, c'est-à-dire le 15 juillet, on ne recevra plus d'abonnements. Le prix de l'Album sur papier chamois sera de **9** *fr.*



Braquemond.



Swertchkow.—Réputation de fraîche date, et qui n'est déjà plus contestée. M. Swertchkow nous vient du pays qu'il décrit si bien. C'est un peintre de chevaux qui se fait remarquer par la touche la plus fine et l'observation la plus profonde, — je parle de l'observation qui ne s'arrête pas aux surfaces et qui fouille les choses jusqu'à l'âme.

Bracquemond. — Encore un observateur remarquable s'il en fut! On ne peut pas s'empêcher de regretter que M. Bracquemond ne fasse pas de peinture en voyant tout ce qu'il a d'esprit, de caractère, d'effet et d'originalité bien tranchée dans ses moindres dessins. Ce qui me plaît aussi, c'est l'extrême fermeté et la largeur superbe de l'exécution, qui sait être très-précise et très serrée sans être jamais minutieuse et mesquine.

Baudit. — L'artiste, je crois, est Suisse d'origine: cela se reconnaît un peu à l'honnêteté de la peinture. Tableaux très-faits, de l'étude la plus consciencieuse et la plus attentive; avec cela un sentiment poétique très-prononcé. Les toiles de M. Baudit ne sont pas sans analogie avec les pages de Topfer.





Voici mon hussard de la République racontant ses batailles sous les traits de mon cher confrère Herman-Léon.

Jules Masse.





Ad. Morel-Charny

Croquis de mon tableau des Iles de la Marne à Champigny - (Salon 1865)



Croquis de mon tableau à l'exposition de 1865

Suchet



Emile Vernier salon de 1865.

Masse (Jules). — Comment M. Hermann-Léon a-t-il le courage de se faire peintre, étant un hussard si réussi?

Dumaresq (Armand). — Il a toute la franchise et toute la fermeté d'exécution qui conviennent aux sujets militaires. Voyez plutôt l'attitude de zouave. Tout est guerrier en lui, jusqu'à la méditation. J'aime bien aussi cette main puissante, qui tombe sur le genou pesamment, comme une patte de lion.

M Dumaresq est l'un des plus brillants élèves qui soient sortis de l'atelier de M. Couture.

Morel-Charny. — Le peintre a su choisir son site. Il l'a pris dans ce tour de Marne qui inspirait, au commencement de cette année, tout un gros volume à la verve de M. de Labédollière. On sait que la Marne et ses rivages, peu connus du vulgaire voyageur, sont le paradis des artistes, et que pas un coin de notre belle France ne contient plus de recoins pittoresques.

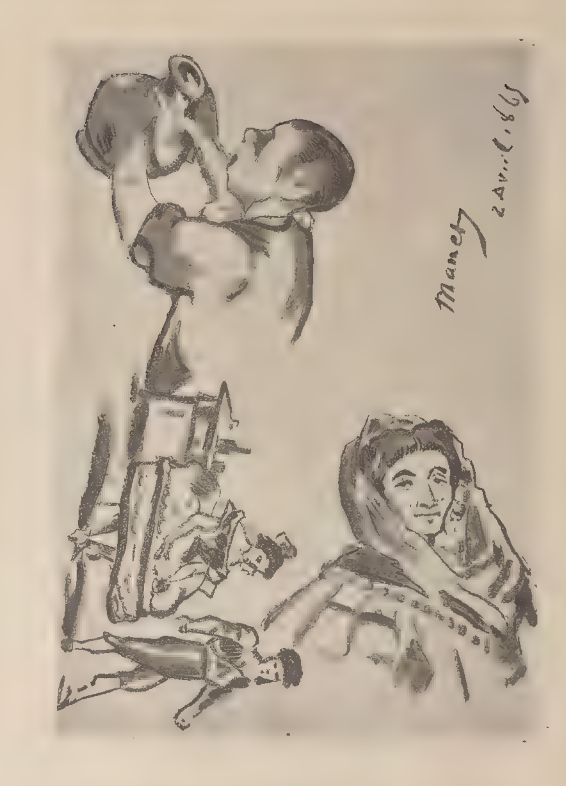
Suchet. — Les *marines* sont rares à presque toutes les expositions; les belles marines sont à peu près introuvables. C'est un genre abandonné; il se rouille tous les jours davantage. De là peut-être l'immense succès qu'on a fait cette année à la marine, d'ailleurs si remarquable, de M. Monet.

Il en est une autre fort jolie, bien que d'un sentiment de peinture et d'exécution tout différent; c'est celle dont nous donnons ci-joint le croquis, et qui porte la signature de M. Suchet.

Vernier (Emile). — Un des plus fins et des plus délicats talents du paysage actuel. Il ressuscite un peu ce pauvre Villevieille, mort si prématurément et qui a laissé tant de regrets.







Dauvergne. — Il y a, dans le dessin de M. Dauvergne, ce sentiment de grandeur et de puissance, mêlé de grâce et d'abandon, qui caractérise le style du Primatice; je ne constate d'ailleurs qu'une simple affinité, sans prétendre aucunement que le Primatice soit le maître préféré de M. Dauvergne. Comme coloriste, je le trouve plutôt flamand qu'italien. Sa peinture, grasse et souple, fait penser à Van Dyck et à Jordaens, bien qu'elle parcoure des gammes plus sourdes que celles de la plupart des maîtres flamands.

Perrod. — Un bon groupe de trois figures, chose toujours difficile à emmancher, comme disent les peintres.

Manet. — Rira bien qui rira le dernier! M. Manet a tiré son coup de pistolet, aujourd'hui, et toutes les oreilles grandes ouvertes de la foule ont retenu son nom. Qu'il prenne seulement le temps, à l'avenir, de nettoyer et de *ficeler* ses tableaux, et vous verrez le public s'émerveiller de cette même peinture qui l'a effarouché si fort. Car M. Manet a de rares qualités d'originalité et de caractère, comme dessinateur, de souplesse et de mordant comme coloriste. On peut s'en apercevoir rien qu'à ces petits croquis qui semblent faits du bout d'une plume usée avec l'insouciance parfaite et la verve pittoresque de Goya.

Th. Jung. — Peintre de batailles, attaché au dépôt de la guerre. Médaille d'or en 1841, la croix de la Légion d'honneur en 1860.

Décédé en janvier 1865.

Ce peintre distingué a fait, pour le musée de Versailles, le ministère de la guerre, etc., la série complète des batailles de la République et de l'Empire et toutes les vues à vol d'oiseau des hautes montagnes de France. Il se servait uniquement de la main gauche pour dessiner.

Ces deux croquis sont extraits d'un des albums laissés par M. Jung.



Th. Jung.



Th. Jung.



Daumier (Honoré) nous a fait l'insigne honneur de composer cette page exprès pour l'*Autographe*. Nous en sommes fiers, car il n'est pas de maître, dans toute l'école contemporaine, pour lequel nous professions une plus haute estime!

Nous disons *maître* et nous ne retirons pas le mot. On a appelé Daumier le Michel Ange de la caricature. C'est cela. Il a, sous ses exagérations grotesques et voulues, cette accentuation fougueuse, énergique, et en même temps sûre et décisive de la forme qui est la marque du grand Florentin; comme lui il fouille le muscle de son crayon hardi, fait saillir l'os, et construit sa figure de pied en cap avec une puissance et une logique souveraines.

Comment un éditeur n'a-t-il pas encore eu l'idée de publier l'œuvre *complet* de Daumier? On serait surpris alors et terrifié presque de la fabuleuse fécondité de Daumier, de l'universalité de sa science, des faces multipliées de son talent de dessinateur. Il a fait, sur l'*Histoire ancienne*, une série de caricatures admirables, qui ont autant de nerf, de caractère, — de style même, dirons-nous volontiers — que les plus beaux Decamps. Vous souvient-il de ses deux superbes augures se croisant d'un pas majestueux, tout en échangeant du coin de l'œil et du coin de la bouche un sourire d'intelligence? Comme ils étaient autrement vrais, dans leur gravité sacerdotale, que les gros augures rieurs et bruyants de M. Gérôme! — Et les *Idylles parlementaires* de Daumier! — Et ses portraits des célébrités de 1848! — Quelle dépense de verve, d'observation, d'imagination tout cela représente! Quel rire rabelaisien! Quelle couleur jordanesque! Car ce grand dessinateur est aussi un coloriste de première force, et les eaux-fortes de Rembrandt n'ont pas d'effets plus saisissants que ceux de quelques-uns de ses dessins.

Ce qu'aucun éditeur n'a l'esprit de faire aujourd'hui, la postérité le fera. On collectionnera un jour respectueusement l'œuvre complet de Daumier, et ce simple album prendra rang parmi les monuments de l'art du dix-neuvième siècle.



Julien Girardin

Jeune Biskri décrotteur Arabe

Nouvelles de France

S. Paul devant l'ariopage

Gédéon. — Un dessinateur très-spirituel. L'allégorie est si transparente qu'elle n'a, je pense, besoin d'aucune explication.

Girardin (Julien). Un décrotteur arabe! Jusqu'où la civilisation va-t-elle se nicher? Vous verrez qu'on en trouvera autant aux îles Sandwich.

Lebœuf. — Je ne sais si la ceinture à boucle carrée de Saint-Paul est rigoureusement historique et bien conforme au costume ordinaire des citoyens romains. Mais ce qui est conforme au caractère de l'apôtre, tel que nous la décrivent les traditions chrétiennes, c'est cette attitude noble et ce geste énergique. Une chose exacte et ressemblante, c'est aussi cette jambe nue qui rappelle à propos que saint Paul était un soldat.

Claude. — Tenez-vous bien, M. Jadin.

Pau (Paoli-Joseph). — Un sujet émouvant traité par un pinceau des plus habiles.



Croquis d. mon tableau de l'Exposition. Falaises d'Yport
Émile Van Marcke



Albert de la Fizelière

Moi aussi, j'aurai une crinoline!!



Clytie abandonnée — Antony Serres

Serres (Antony). — Pourquoi les scènes mythologiques — comme celles qu'a si heureusement représentées M. Serres — ne sauraient-elles se passer de grandeur et de poésie? Pourquoi l'auteur n'a-t-il pu nous montrer sa *Clytie* sous les traits d'une fille trompée quelconque? C'est, on le sait, parce que chaque anecdote mythologique correspond à un dogme sacré; c'est que chaque personnage est un profond et pur symbole. Clytie, qui s'éprend d'amour pour le soleil et qui meurt de son abandon n'est-elle pas une vivante incarnation de l'humanité tout entière affolée du désir de tout voir, de tout pénétrer, et dont l'éternel cri est celui de Gœthe mourant: Plus de lumière! plus de lumière! Dès que le grand soleil de la science et de la civilisation l'abandonne, toute race humaine s'affaisse et s'éteint comme Clytie: le Grec devient l'Hellène mendiant et pillard, le Maure industrieux et conquérant fait place à l'Arabe vagabond et conquis. S'il n'y avait pas eu toutes ces grandes idées au fond de ce paganisme antique où des esprits étroits ne veulent voir que la grossière religion des sens, il n'eût jamais enfanté cet art sublime de la Grèce qui est resté le modèle de toute noblesse et de toute pureté.

Van Marcke (Émile). — Je ne sais pas si M. Van Marcke a été l'élève de Troyon; mais personne ne peut mieux se présenter comme l'héritier du maître, de sa manière large et grasse, et de sa pittoresque mise en scène. Il ne manque plus à M. Van Marcke que les grands audaces qui ont fait de Troyon le Rubens de la peinture d'animaux.

Salles (Jules). — Je constate que l'artiste a fait là pour son tableau: *Sous le feuillage*, un petit portrait aussi exact que poétique d'un des plus jolis modèles qui parcourent les ateliers de Rome.

A. de la Fizelière — « Vous trouvez curieux, mon cher Bourdin, de joindre à vos croquis d'artistes quelques croquis de critique: je m'exécute. Voilà qui va donner à certains peintres, que j'accusais de ne pas savoir dessiner, une belle occasion de me dire « Vous en êtes un autre. »

» Ainsi donc voilà qui est bien prouvé, et les nécrologues qui voudront bien s'occuper de feu ma dépouille mortelle et de ma défroque littéraire pourront dire avec certitude que je ne savais de l'art que ce que la plupart des artistes jugent à propos de ne pas apprendre. Quant à la partie purement graphique, je l'ai trouvée tellement difficile pour mes mains maladroites, qu'au sortir des leçons perdues pour moi de Delacroix et de Raffet, je me suis enrégimenté dans l'armée des critiques, où j'ai instrumenté tour à tour dans le *Journal de Paris*, l'*Artiste*, le *Bulletin des Arts*, le *Commerce*, la *Patrie*, le *Siècle*, le *Journal des faits*, le *Courrier français*, et enfin l'*Union des arts*, avec laquelle je suis présentement

» Votre très-dévoué,

» ALBERT DE LA FIZELIÈRE. »

Georges Fath. — Un romancier qui fait de charmants dessins, un dessinateur qui écrit des romans puissamment charpentés et très-finement observés. La *Patrie* a publié avec grand succès *la Prison de Schusselbourg* et *les Brûleurs de villes* de Georges Fath. — L'*Illustration*, le *Monde illustré*, les plus belles publications de Curmer et d'Hetzel, le *Journal pour tous*, le *Musée des familles*, doivent au crayon de Georges Fath de ravissantes compositions. — En disant que Georges Fath a deux mains droites, je ne crains pas d'être poursuivi pour fausse nouvelle, surtout si j'ajoute que sur ces deux mains il en est une toute mignonne et toute blanche.



Jules Salles

G Fath

Il voudrait avoir de la barbe!





mon tableau du Salon (un départ de contrebandiers
Scène espagnole, de la province de Valence
J Worms



Pastoris. — Comme Peter Neefs, M. Pastoris peint de préférence les intérieurs d'église. Il n'y apporte pas le même fini minutieux et impeccable; mais il traite avec une largeur de touche qui promet un peintre. Il se rapproche un peu, comme hardiesse de pinceau, de M. *Stroobant*, l'artiste belge, un des maîtres de la peinture architecturale, et celui qui, depuis Panini, a peint les monuments de la façon la plus monumentale, d'une touche sûre et nette comme un coup de ciseau, avec de grands et magnifiques partis pris d'ombre et de lumière. Quelle différence entre cette fière exécution — qui nous donne non seulement l'aspect, mais l'impression des beaux édifices — et l'exécution sèche et petite des peintres de villes ordinaires!

Worms. — Beaucoup de verve, d'entrain d'originalité, un très-vif sentiment du pittoresque, une coloration souple où ne manquent pas les accents mordants, telles sont les qualités qui sont communes à M. Worms, ainsi qu'à M. Manet, bien que les deux peintres, du reste, diffèrent notablement d'aspect. Tous deux traitent des sujets espagnols. De là peut-être ces affinités dans l'exécution. Il est impossible d'aborder des sujets populaires de l'Espagne contemporaine sans se souvenir un peu de Goya, qui les a mis en scène avec tant de bonheur et une si magistrale crânerie.

Reynaud. — Nous voici en Italie. Mais ce n'est pas l'Italie classique, les pifferari convenus, les Transtévérins de commande que l'école de Rome a trouvé moyen de rendre si insupportables, malgré le prestige que leur avait donné d'abord l'inspiration de Léopold Robert. M. Reynaud a trouvé, à son tour, une note neuve personnelle et charmante.







croquis de mon tableau. — M. Donzel —

Héreau. — Quel temps! quelle averse! quel déluge! Homme, cheval et chien, tous courbent sous l'affreuse bourrasque la même tête humiliée; pourtant, la supériorité de l'homme sur l'animal est encore visible; l'homme, malgré son accablement, résiste encore un peu à la fureur des éléments auxquels il dispute son chapeau. Il y a une spirituelle observation dans ce croquis si sincère. Ceux qui connaissent la peinture de M. Hereau savent que l'artiste n'est pas seulement un dessinateur amusant, il compte aussi parmi les paysagistes les plus colorés et les plus poétiques de la jeune école.

Au dessin était joint cette légende.

Vous m'avez fait l'amitié de me demander un croquis de mon tableau de cette année. Il n'a pas pu servir. Je n'ai pas le courage de le recommencer; celui-ci est fait dans un jour de mauvaise humeur. Combien de braves artistes, dans votre beau pays de France, poursuivent leur route dans d'aussi mauvaises conditions que les pauvres diables que voici!

JULES HÉREAU.

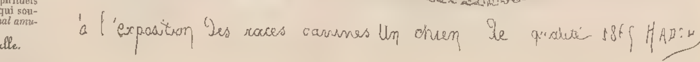
Papeleu. — Le paysage italien avec son calme, sa grandeur, son élégance, est tout entier dans ce joli dessin de M. Papeleu.

Donzel. — M. Donzel comprend le paysage comme notre vieux et toujours admirable maître Paul Huet, bien qu'il ne le copie ni comme dessinateur ni comme coloris. M. Donzel a compris, comme lui, que la nature a une âme, et, comme Paul Huet, il s'applique à exprimer les impressions de deuil ou de joie, de fureur ou de paix, qui se dégagent à certaines heures et selon certains aspects, du spectacle de l'astre, du rocher, de l'horizon lointain, du nuage qui passe.

Hadol. — Un des spirituels dessinateurs qui font et qui soutiennent la vogue du *Journal amusant*.

Pigalle.

Paris. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Breda



N° 12. — SAMEDI 15 JUILLET 1865

L'AUTOGRAPHE AU SALON

DE 1865

104 PAGES DE CROQUIS

L'ALBUM COMPLET : 7 FRANCS SUR PAPIER BLANC ET 9 FRANCS SUR PAPIER CHAMOIS

BUREAUX : 3, RUE ROSSINI

En envoyant un mandat sur la poste de 7 francs ou de 9 francs à M. G. Bourdin, on recevra l'Album franco à Paris et dans les départements



DESSINÉ ET LITHOGRAPHIÉ PAR Mlle ROSA BONHEUR, SUR PAPIER D'AUGUSTE BRY.

Rosa Bonheur. — Vous connaissez l'histoire de la décoration de Mlle Rosa Bonheur, la première artiste qu'on ait faite *chevalière*. — Car jusqu'ici on ne décorait guère les femmes que sur le champ de bataille, — c'est-à-dire que cet honneur était réservé aux sœurs de charité et aux vivandières.

Ce jour-là, l'Empereur rentrait à Paris, revenant d'Algérie. L'Impératrice alla à sa rencontre jusqu'à Fontainebleau. Elle se fit arrêter auparavant au château de By : c'est là qu'habite, hiver comme été, Rosa Bonheur, en tête-en-tête avec une dame anglaise qui est pour elle à la fois un intendant et une camarade.

Comme Rosa Bonheur arrivait au-devant de son auguste visiteuse, l'Impératrice lui offrit un écrin. L'artiste s'attendait à y trouver quelque bijou. On peut se figurer son saisissement et sa joie en voyant apparaître la parure à laquelle elle songeait certainement le moins, — la croix de la Légion d'honneur.

Ce fut là une touchante surprise, spirituellement et délicatement faite.

Mlle Rosa Bonheur — elle est animée d'un esprit trop viril pour avoir jamais dissimulé son âge — est âgée aujourd'hui de quarante-trois ans.

C'est une petite femme, à la démarche ferme et rapide, au nez aquilin, aux yeux perçants et calmes, aux traits nettement accentués. A son visage bronzé, on reconnaît qu'elle vit de la vie des champs, comme le laboureur et le vigneron.

Rosa Bonheur est d'une famille de peintres. Son premier maître a été son père, — de même que son frère a été son premier élève.

Son premier grand succès a été ce fameux *Marché aux chevaux*, peint avec tant de fougue, que tout Paris courut voir au Salon de 1853, et que se sont disputé depuis plusieurs expositions étrangères.

Il n'est personne qui ne connaisse les vaches et les taureaux de Rosa Bonheur. Des *lions* d'elle sont plus rares. Mais il était clair d'avance que la bête fauve serait aussi bien interprétée que l'animal domestique par ce talent si solide, si logique, qui construit si puissamment ses personnages et accentue leur caractère d'une touche si sûre et si précise. Quelle force et quelle majesté dans cette lionne. Et pourtant point d'écarquillement d'yeux, aucun des moyens d'effet ordinaires. Barye lui-même, le maître du genre, n'est pas plus superbe avec plus de simplicité.

(Cette tête de lionne a été envoyée pour notre album, par Mlle Rosa Bonheur à M. Auguste Bry. — Quant à l'Autographe, il nous a été gracieusement confié, sur notre demande, par M. le maire de Bordeaux.)

Monsieur le maire de Bordeaux.

Monsieur le Maire.

Je ne sais vraiment avec quelles expressions vous dire combien j'ai été touchée de l'honneur que vous m'avez fait en m'adressant vous même, et de la part de mes compatriotes des félicitations qui me sont bien chères, bien précieuses.

Je suis heureuse encore, Monsieur le Maire, que la haute faveur dont m'a si gracieusement et noblement honorée Sa Majesté l'Impératrice me permette aujourd'hui Monsieur le maire, de vous faire agréer en même temps qu'à mes concitoyens, l'expression bien sentie, de ma gratitude profonde, respectueuse, et dévouée

Rosa Bonheur.

By ce 21 juin 1865.

Landseer. — Le plus célèbre animalier de l'Angleterre. J'ajoute que cette célébrité est méritée : Landseer n'est ni un dessinateur, ni un coloriste, ni un metteur en scène de la force de notre Troyon, ce qu'il cherche, c'est autre chose que l'art plastique ; c'est l'expression, le sentiment, l'âme, — et ces qualités, portées chez lui au plus haut degré, assignent une grande valeur à ses peintures, malgré leur couleur d'aquarelle.

Roubaud (jeune). — Mettez un crayon au lieu d'un maillet entre les mains de ce joli enfant, faites-lui dessiner cette tête de mouton qu'il sculpte, et vous aurez Giotto, — un des types illustres de ces vocations qui se révèlent avec la vie.

Lepère — A trouvé moyen de composer un portrait officiel avec le pittoresque et la liberté d'un tableau d'histoire. C'est résoudre un des problèmes de la sculpture.



Charlet 1827. (Communiqué par M. Auguste Bry.)

Charlet 1845. (Communiqué par M. Auguste Bry.)

Lalanne (Maxime). — J'ai vu de M. Maxime Lalanne de magnifiques fusains, représentant des bouquets d'arbres, des dessous de bois, des bords de rivières, des sites essentiellement agrestes et solitaires. Mais on a vu rarement — si je ne me trompe — sous cette signature des *vues de Paris*. M. Lalanne est sûr de s'y faire une réputation nouvelle. — Rien de plus spirituellement dessiné que son quai et ses maisons; et quel espace! quelle profonde percée de perspective! et comme tout cela — surtout — a une physionomie bien parisienne!

Charlet. — Le plus populaire des dessinateurs militaires, — il tient tête même à Horace Vernet, bien qu'il n'ait pas noirci des pages aussi vastes. Certes, Charlet se retrouve tout entier dans ce grenadier au port d'armes, dessiné à la plume d'une façon si *enlevée*, avec tant de fermeté et d'entrain. Mais je ne sais si le cavalier au crayon ne m'émerveille pas davantage. Avez-vous vu souvent Charlet aussi élégant, aussi nerveux, aussi serré dans ses contours? Homme et cheval semblent de la main de Raffet, qui a dépassé Charlet en finesse, s'il ne l'a pas égalé en exubérance.

Olivié. — Un petit dessin d'une naïveté incontestable. C'est peut être la qualité qui convenait le mieux au sujet.

Courbet. — Le célèbre tableau des *Casseurs de pierres*, d'où notre croquis est tiré, compte, comme on sait, deux figures. Proud'hon, dans son nouveau livre, en donne la magnifique description suivante :

« Ce vieillard à genoux, courbé sur sa rude tâche, qui casse des pierres au bord du chemin, avec son marteau à long manche, attire certainement votre compassion. Sa figure, immobile, est d'une mélancolie qui va au cœur. Ses bras enroidis se lèvent et tombent avec la régularité d'un levier. Voilà bien l'homme mécanique ou mécanisé, dans la désolation que lui font notre civilisation splendide et notre incomparable industrie. Pourtant cet homme a eu des jours meilleurs, puisqu'il a vécu; si le présent est pour lui sans illusions, il a du [illegible] sur ses souvenirs, ses regrets, et ce n'est pas rien que d'avoir à se remémorer; tandis que ce déplorable garçon, qui porte les pierres, ne saura rien des joies de la vie; enchaîné avant le temps à la corvée, déjà il se découd : son épaule se déjette, sa démarche est affaissée, son pantalon tombe; l'insoucieuse misère lui a fait perdre le soin de sa personne et la prestesse de ses dix-huit ans. Broyé dans sa puberté, il ne vivra pas. Ainsi, le servage moderne dévore les générations dans leur croissance : voilà le pro[illegible]ariat. »

Th. Rousseau. — Lisez sa lettre. C'est le meilleur commentaire qu'on puisse faire de son tableau. Il n'y a pas que le vénérable Dennecourt qui ait découvert la forêt de son tableau. Elle devra bien une bonne partie de sa célébrité à Théodore Rousseau et à Diaz.



TH. Rousseau

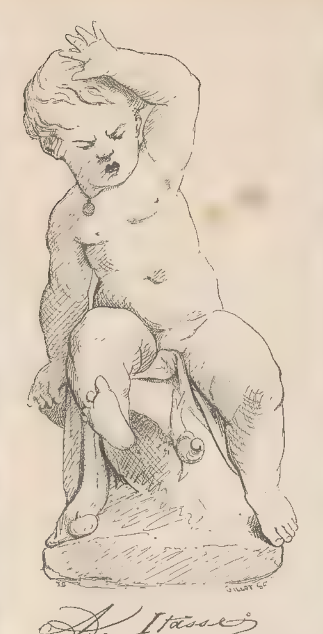
Barbison

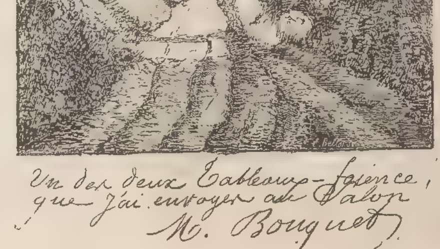
Je vous envoie un petit croquis, en souvenir de nos promenades dans ce lieu Antique de la Forêt de Fontainebleau que nous avons nommé l'Arcadie tout vibrant encore du son des anciennes poésies, et où nous nous laissons toujours aller à des évocations que les échos ravivés, portent parfois au loin jusqu'à l'oreille du garde-Chasse ou du Carrier. (rappelez-vous celui dont les entrailles s'émurent une fois sous cette influence poétique et qui crut trouver une Grillade dans le creux d'un vieux chêne.. Il nous en veut toujours de n'avoir pas ce jour là déjeuné plus copieusement que d'habitude) à votre prochain séjour nous y retournerons.

à Bientôt, je vous serre la main

Th. Rousseau











Antigna. — Tous nos lecteurs sont déjà familiers avec les peintures de M. Antigna, tous connaissent les rares qualités de sincérité sans rudesse et de sentiment sans fadeur qui constituent la très-sympathique originalité de cet artiste.

Itasse (Ad.). — L'horreur mêlée de colère de l'enfant devant les cornes hérissées du limaçon, le mouvement de sa jambe qui se recule, le geste de son bras qui va frapper, n'est-il pas vrai que tout cela est rendu de la façon la plus juste et la plus vivante dans cette charmante petite figure de M. Itasse?

Bouquet. — Je constate que ce tableau en faïence est coloré et — chose plus rare — harmonieux comme une peinture à l'huile.

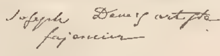
Tabar. — A la bonne heure! voilà une *Phryné* qui est plus vraie que celle de M. Gérôme! Telle devait être l'attitude un peu étonnée, mais calme et imposante, de la courtisane nue devant l'aréopage. Les petits airs de pensionnaire effarouchée que lui a prêtés M. Gérôme ne pouvaient convenir à celle qui avait le grand Praxitèle pour amant, et dont la statue, sous le nom de Vénus, était adorée sur les autels de Cnide.

Brunet-Houard. — Un des rares peintres qui savent encore dessiner les chevaux.

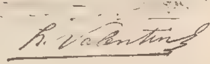
Besnus. — Un paysage qui a de l'esprit. Vous figurez-vous l'allégresse de ce poulailler, tombé dans un champ où l'on vient de faire la moisson et où le blé s'entasse en meules gigantesques? Nous assistons ici aux noces de Gamache d'une basse cour.











Budan. — Il y a de la grandeur dans la mise en scène de cet hallali. La rivière est d'un calme parfait ; de beaux arbres versent leur ombre sur ces eaux unies et paisibles ; on a devant soi un vaste espace que ferme un horizon aux lignes gracieuses; au bord de l'eau se presse une foule élégante de cavaliers et d'amazones tranquilles, presque indifferents, sûrs qu'ils sont du résultat de la journée; tout contraste avec les angoisses de ce pauvre cerf qui touche à ses derniers moments La nature se sent éternelle; elle reste impassible pendant que les créatures se débattent et meurent. — Cette antithèse a été souvent développée dans les livres, mais jamais et nulle part avec plus de poésie que dans le tableau de M. Budan.

Devers (Joseph). — On n'a pas besoin de demander le nom de ce buste ; on reconnait les traits sévères et doux pourtant de Luca della Robbia, le grand artiste italien que les faïenciers regardent comme leur patron. A quoi tiennent les destinées! Savez-vous pourquoi della Robbia a fait ses chefs-d'œuvre de sculpture — en faïence ? — Uniquement parce qu'ils lui coûtaient moins cher et qu'ils étaient de plus facile défaite que le marbre, le bronze, — et que le grand sculpteur était pauvre, — et qu'il fallait vivre !

Valentin. — M. Valentin porte le nom d'un artiste sombre et terrible qui se plaît aux effets de lumière fantastiques de Ribera et qui en tira des impressions aussi saisissantes. Qui s'attendrait, sur cette homonymie, à la peinture gracieuse et fine du Valentin contemporain?

Aivasovsky (J.) — Peintre de marine, professeur à l'école de peinture de Saint-Pétersbourg, membre de l'Académie de Berlin, décoré de l'ordre de Sainte-Anne (2e classe), de l'ordre grec du Sauveur, du Medjidié, de la Légion d'honneur, est né en 1817, à Théodosie (Crimée). — Il appartient à une famille de négociants, montra de bonne heure des dispositions pour la peinture, fit ses premières études à Saint-Pétersbourg, partit pour Rome en 1841, y séjourna jusqu'en 1843, à l'exposition de Paris en 1843 obtint la médaille d'or, à celle de 1858 fut décoré. — Il vient de mettre la dernière main à sa grande toile, *le Déluge.* — On remarquait plusieurs tableaux de lui dans la galerie de M. le duc de Morny.

J. B. Du.

Lith. de Thierry Frères.

Aux Élèves de David.
Réunion de 1837.



Maire de village d'Alsace
Th. Schuler

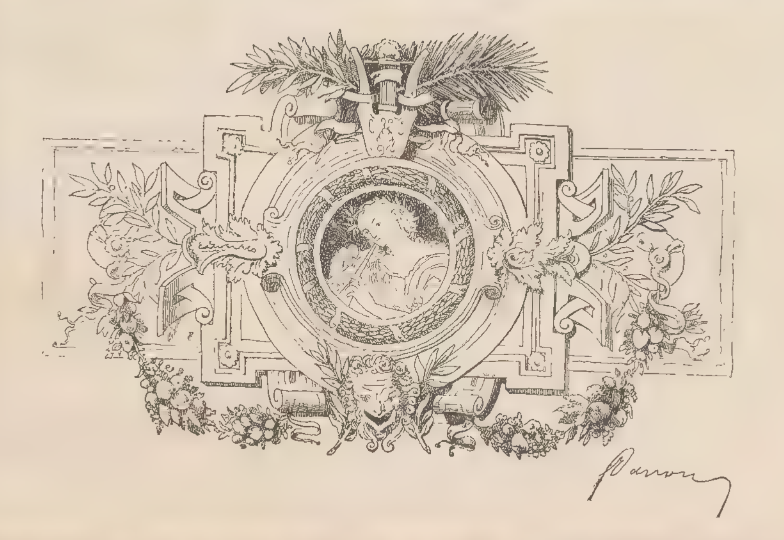
David. — L'histoire de ce croquis est curieuse. Vous remarquez la légende de deux lignes qui l'accompagne : *Aux élèves de David*, et plus bas : *Réunion de* 1837. Voici le sens de cette mention énigmatique. Après l'exil de David, l'usage s'établit parmi ses élèves de se rassembler tous les ans dans un banquet donné en son honneur. Ce banquet était présidé par l'ancien administrateur de l'atelier, M. J. B. Debret, et au dessert celui-ci distribuait aux convives le fac-simile d'un des innombrables croquis de David, dont il avait fait collection. Ces banquets, commencés après l'exil de David, se continuèrent après sa mort. Chaque année, cela va de soi, le nombre des convives fut moins nombreux. Cette fête funéraire a-t-elle encore lieu aujourd'hui? Et combien compte-t-elle d'invités? En reste-t-il deux seulement pour trinquer à la santé du maître qui n'est plus ?

Ce qui est sûr, c'est que le nom de ce maître ne périra pas. On a pu refuser tout talent à David dans les premiers emportements du romantisme ; on est revenu aujourd'hui de ces violences et de ces appréciations, même chez les romantiques. Le simple croquis que nous publions ci dessus donne toute la mesure, dit toute la valeur de David. Quelle science! quelle fermeté! et quelle certitude dans ce dessin improvisé! Quelle vie dans ces groupes, vie aujourd'hui absente de l'art académique, mais dont David, il convient de le dire, lui avait cependant donné l'exemple! Et quelle aisance, quelle liberté! quelle variété dans l'ordonnance! Cherchez ces qualités dans les toiles des peintres classiques qui nous restent. Si l'école de David a perdu la partie, c'est qu'elle n'a pas su conserver les puissantes qualités de son maître. Mais David, pour son compte, sort de cette défaite sans en être entamé, aussi grand qu'au temps du premier empire, et digne de sa réputation première.

Schuler.— Depuis le légitime succès de M. Knauss dans nos expositions, il nous est arrivé d'Allemagne une légion de peintres, qui rivalisent avec lui d'esprit, de vérité et de verve. M. Schuler marche tout à fait à l'avant garde de ces artistes d'outre-Rhin, qui triomphent dans la peinture de genre.







Raffet. — M. Auguste Bry a publié chez Dentu une notice remplie de faits intéressants et de documents précieux sur la vie et les œuvres de Raffet ; nous y renvoyons nos lecteurs

Les deux dessins dont nous donnons le *fac-simile* nous ont été communiqués par M. Auguste Bry ; la lithographie date de 1833 : elle devait avoir pour titre : *Craonne*, 1814.— Elle fut effacée après e tirage de deux épreuves d'essai. Le dessin à la plume est le nu du vieux soldat du *Rêve*, composition splendide qui fut le digne pendant de *Grande revue*.

Felix Davioud. — Un des architectes qui ont le plus puissamment collaboré avec M. Haussmann à la transformation de Paris

Ce très-joli motif d'ornementation, étudié « avec amour » pour un des théâtres de la place du Châtelet, n'a pas été exécuté. Pourquoi ? Nous l'ignorons.

Les monuments qui décorent, ou embellissent la rue publique sont des résumés de travaux et d'études que le public ne peut connaître. Cette sculpture est donc une rognure trouvée dans le panier de l'architecte ; il m'a semblé qu'à ce titre elle serait plus curieuse que la reproduction d'une partie consacrée.

Davioud

J.-J. Grandville. — L'artiste qui a *illustré* les *Fables de La Fontaine* et les *Chansons de Béranger*, le moraliste des *Métamorphoses du jour*, le poëte des *Fleurs animées* et des *Petits malheurs de la vie humaine*, le Swift de la caricature politique en France sous le règne de Louis-Philippe — est tout entier dans ce curieux dessin tiré de l'album Vattemare.

On sait qu'Alexandre Vattemare, avant de consacrer sa vie à une grande idée, le système d'échange international pour les œuvres de l'intelligence, avait été longtemps comédien et qu'il avait poussé si loin l'art de l'imitation — que les hommes les plus éminents, des diplomates, des poëtes, des princes, des rois se plaisaient à lui donner des marque de leur admiration — Walter Scott entre autres a improvisé en son honneur les vers suivants, mis en action dans le dessin de Grandville.

« Jadis, dans la vieille Angleterre, ce n'était pas chose jugée bonne de porter deux visages sous un seul chapeau : que faut-il donc penser de *vous*, qui possédez une telle abondance de figures, qu'hier soir, vous nous en avez montré une vingtaine? Halte-là, trompeur insigne, et dites-nous avec vérité si vous êtes beau ou laid, jeune ou vieux, homme, femme ou enfant, — un chien ou une souris? Ou bien êtes-vous à la fois tout ce qui a vie au logis? Tout ce qui a vie, ai-je dit? — mais un magasin d'objets inanimés se trouve aussi en votre personne, — scie, rabot et vis! Mais surtout, êtes-vous un seul individu? Je sais que vous devez être au moins Alexandre et compagnie. Pour ma part je crois que vous êtes un attroupement — une réunion, — une foule, et que moi, en qualité de shérif, je devrais y regarder de plus près, et, au lieu de célébrer vos prodiges en vers, lire l'acte contre les attroupements et vous sommer de vous disperser.

» *Œuvres de Walter Scott* (traduction de Défauconpret, XXX[e] volume, p. 248). »

Dans la composition dont nous donnons le *facsimile*, l'illustre baronnet vient lire devant Alexandre et compagnie (M. Vattemare dans vingt rôles différents) le *riot act* et LUI ordonne de SE dissoudre.





Léon Fayet.

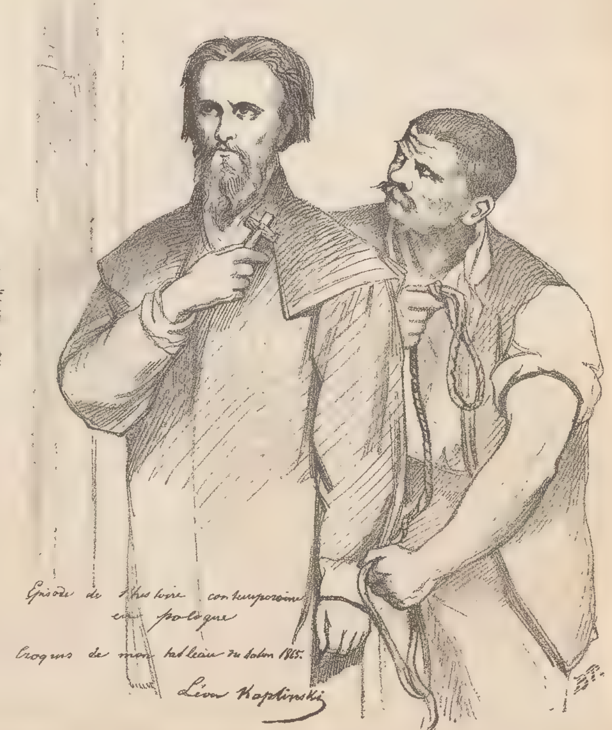


Amen.





Eug. Capelle



Amen. — Quelle sincérité dans ce vaste paysage rocheux, et comme on reconnaît du premier coup la chose faite d'après nature ! — Il ne m'en faudrait d'autre preuve que ce premier plan tout à fait vide — contre toutes les règles admises — et qui cependant contribue à l'effet sauvage du site ; — on peut donc croire aussi le groupe si naïf des deux animaux, ce chien trop agressif qu'un petit chevreau tient en respect.

Fayet (Léon). — Encore un artiste pour prouver que le talent n'est pas l'apanage exclusif des peintres parisiens

Kaplinski (Léon). — La Pologne artistique a eu de brillants succès au salon de cette année. D'abord, au premier rang des très rares grandes toiles qui se faisaient remarquer, on a trouvé la *Prêche* un peu noire, mais si profondément dramatique de *M. Matejko.* Ensuite est venu M. Kaplinski avec le beau tableau dont nous donnons ci-joint le dessin. Beaucoup de physionomie et de caractère, une coloration à la fois très-montée et très-souple, une exécution en même temps large, et fine voilà les signes particuliers du talent de M. Kaplinski, un jeune homme du monde qui s'amuse à être un peintre très-distingué.

Capelle. — D'habitude, si je ne me trompe, M. Capelle peint des intérieurs de rues du Béarn. Sa chaude et ferme peinture rend bien le ciel aveuglant de ce pays pittoresque et les effets tranchés d'ombre et de lumière qui le font ressembler à l'Afrique.

Gavarni. — Que voulez-vous que nous ajoutions à ce nom là ?



Flahaut. — Un des talents les plus délicats et les plus sincères du paysage contemporain, un de ceux qui se rapprochent le plus de ce pauvre Villevieille, enlevé si prématurément. Ce qu'il y a de remarquable dans le site dont M. Flahaut a bien voulu nous donner le croquis, c'est qu'il est d'une impression en même temps très-fine et très-écrite. Comme on y a bien le sentiment exact de l'heure, de la saison, de la température!

Quelle paix profonde dans ce ciel tout uni, où les nuages s'étendent en longues raies horizontales! Comme on devine la chaleur du soleil couchant au fond de cet horizon vaguement éclairé! Comme il nous annonce le désert, ce héron perché au bord de l'eau si nonchalamment, sur une patte! On ne peut mieux résumer un site par ses accents les plus décisifs.

Didier. Il est aisé de voir que cette jolie tête de jeune fille est un croquis d'après nature. Il vous rappelle vaguement ceux de Watteau, ce grand artiste qu'on traite de maître de la décadence, et qui respectait la nature au point de deviner, d'après des modèles, les moindres figures et jusqu'aux plus insignifiants accessoires de ses tableaux.

Fayet (Gabriel). — Du caractère, de l'élégance, et une certaine grandeur dans l'interprétation des paysages, c'est-à-dire la plus rare qualité des paysagistes depuis que Poussin est passé de mode.

Jules Duvaux. — Une charmante composition







Dom Fernando, de Portugal, qui fut l'époux de la reine Dona Maria, et régent du royaume pendant la minorité de son fils aîné, est l'un des princes les plus érudits de l'Europe. Il cherche ses plus chères délices dans les études littéraires et artistiques et consacre la meilleure partie de ses loisirs au culte de l'art. Allemand de naissance (il appartient à la maison de Saxe-Cobourg) et d'une amabilité d'esprit qui se traduit volontiers par des saillies humoristiques très-vives et très-inattendues, il affectionne surtout la forme fantastique et originale dont Hoffmann a illustré le type.

Le dessin que nous reproduisons se rattache à ce genre, dans lequel ce prince excelle.

On montrait un jour à Horace Vernet une série de compositions de S. M. le roi don Fernando :

— Ma foi! s'écria l'auteur de la *Barrière de Clichy*, l'artiste qui a fait cela pourrait se passer d'être prince.

TABLE

Paris. — Imprimerie VALLÉE, 15, rue Breda


84-5

